LA PENSÉE

SOMMAIRE

DU NUMERO 57 (SEPTEMBRE-OCTOBRE 1954)

COLLOQUE DU 1ER MARS 1954
LÉNINE PHILOSOPHE ET SAVANT

Jean Orcel :

Lénine et les sciences de la nature 3

Henri Lefebvre :

Lénine philosophe 18

★

Séance de la matinée.

Discours d'ouverture par Eugène Aubel 37
Rapport de J.-T. Desanti 39
Rapport de Paul Labérenne 48
Lénine et le problème du caractère scientifique de la philosophie, par Pierre Fougeyrollas 56
Quelques problèmes physiques posés par les thèses de Lénine, par Jean-Pierre Vigier 60
Lénine, Mach et Paul Langevin, par Jacques Nicolle 66
Intervention du docteur Henri Bérard 70
Lénine et la bataille des idées, par Pierre Hervé 71

★

Séance de l'après-midi.

Sur la phénoménologie, par Jean Deprun 76
Intervention d'Henri Lefebvre 80
Lénine et la psychologie, par Lucien Sève 86
Psychologie animale et psychologie humaine, par Henri Wallon 91
Discussion sur les problèmes psychologiques, par le docteur Victor Laffite, Guy Besse et Lucien Sève 93
Sur la dialectique du fini et de l'infini et la cosmologie, par Evry Schatzman ... 96

La poésie de parti en philosophie, par Victor Leduc 97
Formalisme mathématique et réalité physique, par Francis Halbwachs 101
L'entropie et la mort thermique de l'univers, par Paul Labérenne 108
Comment Lénine lit Hegel, par Emile Bottigelli 110
La pensée de Lénine et la théorie atomique, par Paul Rumpf 114
Un aspect des problèmes actuels de la biologie, par Ernest Kahane 115
Dogmatisme et antidogmatisme, par Lucien Sève 118

★

Séance de la soirée.

Allocution de Marcel Cachin 121
Discours d'Henri Wallon 125
Discours de Georges Cogniot 131

NOTE DE LA RÉDACTION

Le présent numéro est entièrement consacré à notre Colloque sur « Lénine philosophe et savant », tenu à Paris le 1er mars dernier, à la salle des Sociétés savantes. Comme nous l'avions annoncé, nous publions en tête du numéro les deux conférences faites dans la même salle par Jean Orcel et Henri Lefebvre le 14 janvier ; le texte en avait été tiré à part et largement distribué parmi les amis de la Pensée, *pour servir de base aux discussions du Colloque.*

Nous demandons à tous nos lecteurs de faire un gros effort pour répandre ce numéro, dont la matière exceptionnellement riche s'étend à des problèmes scientifiques et philosophiques très variés.

★

Le numéro 58 de la Pensée *paraîtra, nous l'espérons, avant le 1er novembre. Il contiendra notamment, avec l'article déjà annoncé sur l'Esclavage en Grèce, des études importantes sur les mathématiques et le problème du cancer.*

LÉNINE ET LES SCIENCES DE LA NATURE

par Jean ORCEL

C'EST en 1908 que V. Lénine, exilé à Genève, prépara son ouvrage philosophique fondamental, *Matérialisme et empiriocriticisme, Notes critiques sur une philosophie réactionnaire*, qui parut à Moscou en 1909.

A cette époque, qui suivait la révolution de 1905, sauvagement réprimée par Stolypine, ministre tsariste de la police, certains intellectuels révolutionnaires furent à ce point intimidés et découragés qu'ils se laissèrent atteindre par la critique antimarxiste et entreprirent de « réviser » le marxisme. Ils allèrent même jusqu'à accueillir avec faveur la philosophie idéaliste alors à la mode, exprimée dans les ouvrages du physicien viennois Ernst Mach, fondateur avec Avenarius de l'empiriocriticisme, variété d'idéalisme subjectif, philosophie qui avait pénétré en Russie et y obtenait un certain succès, étayée qu'elle paraissait être par les récentes découvertes de la physique.

Avec la grande clairvoyance et l'esprit de décision qui le caractérisaient, Lénine comprit qu'il fallait immédiatement faire obstacle à cette tentative de liquidation du marxisme, et rechercher notamment si les physiciens positivistes pouvaient valablement déduire leurs thèses idéalistes des nouvelles découvertes, ou s'ils ne les avaient pas au contraire importées plus ou moins consciemment de l'extérieur, en les empruntant à la philosophie réactionnaire traditionnelle.

En Russie, ces courants idéalistes étaient représentés notamment par Bazarov, Bogdanov, Iouchkévitch, Valentinov, Tchernov, que Lénine combat avec vigueur dans son livre. Il combat également les physiciens des autres pays se réclamant plus ou moins de la même philosophie.

En France, à la même époque, se développaient des tendances philosophiques réactionnaires analogues, comme celle exprimée par Brunetière dans son article tristement célèbre sur la « faillite de la science », tendances qui avaient pris racine à la fin du XIX^e^ siècle, malgré la ferme opposition de Berthelot et aussi de Renan, avec son ouvrage *l'Avenir de la Science, pensées de* 1848, paru en 1889.

Comme l'a fort justement fait remarquer Georges Cogniot dans un article de *la Pensée* [1] sur ce livre de Lénine, il existait en effet à cette époque une doctrine officielle de l'Université française :

> celle de Renouvier, la « synthèse » de Kant et de Comte, de l'idéalisme et du positivisme. Par elle, la connexion des phénomènes,, l'ordre et la loi sont déclarés a priori, la chose en soi n'est plus admise

1. G. Cogniot : Le quarantième anniversaire de « Matérialisme et empiriocriticisme », *la Pensée*, n° 24, 1949, p. 14.

Et c'est à partir de 1900 l'exaltation, par toute la bourgeoisie française, d'une philosophie entre toutes irrationnelle, le bergsonisme, si bien stigmatisé par Georges Politzer, mais qui sévit encore de nos jours dans bien des cerveaux.

Raisons de l'intérêt que Lénine porte à la physique

C'est dans cette atmosphère que paraissait, accueilli avec la plus grande faveur par les milieux réactionnaires, l'ouvrage de Ernst Mach sur *la Mécanique, exposé historique et critique de son développement*, où sont présentées les thèses de l'empiriocriticisme. On comprend donc pourquoi Lénine concentra le feu de sa critique principalement sur la doctrine de Mach, pourquoi aussi cette critique porta, dès le début de l'ouvrage, essentiellement sur la physique, puisque Mach, physicien expérimentateur, s'efforçait toujours de rattacher sa philosophie aux problèmes concrets de la physique.

Mais ce n'est pas le fait que Mach était physicien qui suscitait l'intérêt si vif que Lénine portait à la physique, de préférence aux autres sciences de la nature.

Cet intérêt provenait de causes plus profondes, qui apparaissent d'une part dans le lien de la physique avec la philosophie, d'autre part dans ses rapports directs et nécessaires avec la technique.

En effet, le cinquième chapitre du livre de Lénine, sur lequel je voudrais principalement attirer l'attention dans cet exposé, porte sur « la révolution moderne dans les sciences naturelles et l'idéalisme philosophique ».

Ce chapitre est entièrement consacré aux problèmes gnoséologiques (c'est-à-dire relevant de la théorie de la connaissance) en rapport avec la physique nouvelle. D'ailleurs, dès le début de ce chapitre, Lénine circonscrit nettement ses intentions [1] :

> Il va de soi, écrit-il, que nous sommes loin de vouloir toucher, en analysant les rapports d'une des écoles de la physique moderne avec la renaissance de l'idéalisme philosophique, aux doctrines spéciales de la physique. Ce qui nous intéresse exclusivement, ce sont les conclusions gnoséologiques tirées de certaines propositions déterminées et de découvertes universellement connues.

Or, parmi les sciences de la nature, c'est la physique qui, par son objet et ses lois spécifiques, pose les problèmes fondamentaux de la structure et du mouvement de la matière.

C'est pourquoi Lénine concentre son attention sur elle. Mais il est à remarquer qu'il adopte dans son étude l'expression de sciences naturelles (ou science de la nature), donnant à cette expression le contenu très général que lui donnait F. Engels pour bien marquer l'interdépendance de ces sciences, correspondant au lien organique, au conditionnement réciproque des objets et des processus naturels.

Il est nécessaire, je crois, de faire cette remarque préliminaire, car beaucoup de scientifiques, encore influencés par le positivisme d'Auguste Comte, donnent à cette expression un contenu très restreint, et en excluent précisément la physique.

---

1. *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 229. Editions sociales, Paris, 1948.

S. Vavilov, dans une étude récente sur « Lénine et les problèmes philosophiques de la physique moderne » [1], remarque que l'histoire des sciences met en lumière ce lien de la physique et de la philosophie :

> Dans l'Antiquité, tout physicien, presque sans exception, était en même temps philosophe, et tout philosophe était plus ou moins physicien [...] Le lien qui depuis des millénaires unit la physique et la philosophie subsiste dans les conditions actuelles. La philosophie et la physique sont étroitement associées dans l'œuvre scientifique de Galilée, Gassendi, Descartes, Képler, Newton, Lomonossov, Mendéléev, Oumov, Planck, Einstein, ainsi que de tout physicien d'un large horizon intellectuel.

L'autre aspect de la physique qui a provoqué l'intérêt de Lénine pour cette science, ce sont ses rapports étroits, dialectiques, avec la technique. Etant née et se développant dans les nécessités de la pratique, la physique, en raison de son caractère très général, a réciproquement une importance souvent décisive dans le développement des techniques. Et il n'est guère besoin d'insister longuement de nos jours sur le fait qu'une très grande part de la technique moderne doit son existence et ses progrès aux applications de la physique.

D'autre part, la physique exerce une influence féconde sur les progrès des autres sciences de la nature, comme l'astronomie, la chimie, la géologie et la minéralogie, la biologie, etc..., et par conséquent sur leurs applications.

Enfin, c'est dans le domaine de la physique que l'offensive réactionnaire en science était à cette époque la plus forte. Au contraire, en biologie, les positions des darwinistes restaient très fortes, et en astronomie les « expansionnistes » n'avaient pas encore déclenché leur grande attaque.

On comprend donc pourquoi Lénine portait une telle attention aux problèmes de la physique.

Il se rendait très bien compte, remarque encore Vavilov, de

> l'importance gnoséologique des conclusions de la physique moderne, de son influence sur la philosophie, et par son intermédiaire, dans la sphère politique. La physique moderne devenait inévitablement un facteur politique [2]...

C'est ainsi que l'œuvre philosophique de Lénine que nous exaltons ici, doit être aussi hautement appréciée des hommes de progrès que les œuvres philosophiques de Marx et d'Engels.

Matérialisme et empiriocriticisme, en effet, n'est pas seulement une critique d'Avenarius, de Mach et de leurs émules idéalistes de toutes nuances ; cet ouvrage est

> en même temps, comme J. Staline l'a si fortement souligné, une défense des principes théoriques du marxisme, — du matérialisme dialectique et historique — et une généralisation matérialiste de tout ce que la science, avant tout la science de la nature, avait acquis d'important et de substantiel pendant toute une période historique, depuis la mort d'Engels [3].

Voilà où réside l'intérêt permanent du livre de Lénine ; ce livre est une mise au point générale du matérialisme, appuyée sur la connaissance la plus

---

1. Etude parue dans le recueil *Puissance des idées du léninisme*, préparé par l'Institut de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. (Editions politiques d'Etat, Moscou 1950). Vavilov est l'ancien président de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., mort en janvier 1951.
2. *Op. cit.*, p. 8.
3. J. Staline : *Précis d'Histoire du P.C. (b) de l'U.R.S.S.*, p. 114, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1949.

exacte de la science dans ses acquisitions et dans son devenir, et une défense magnifique de cette philosophie.

De plus, ce livre fournit la démonstration de la très grande culture de Lénine, qui lui permettait de traiter avec une profondeur de vues remarquable les questions scientifiques les plus difficiles. Cette culture générale, il l'avait puisée dans le milieu universitaire où il avait vécu dans sa jeunesse, et il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer qu'il fut un brillant élève des gymnases russes, dont il sut recueillir l'enseignement non point d'une façon passive, mais avec l'esprit critique rigoureux qui l'animait.

Tentons maintenant de donner un aperçu des idées essentielles développées par Lénine dans sa critique pénétrante de l'idéalisme en physique, et de montrer que cette critique et ses conclusions conservent actuellement toute leur valeur.

La « crise » de la physique au début du XX^{e} siècle

Pour faire saisir l'importance du débat qui se déroule au sujet de cette crise de la physique dont Lénine met à jour les causes profondes, il est nécessaire de rappeler brièvement tout d'abord les directions principales dans lesquelles s'était orientée la pensée des physiciens au cours de l'histoire des sciences.

Jusqu'en 1900 la physique était restée dans son ensemble essentiellement mécaniste. Depuis l'Antiquité, cette science se représentait les phénomènes naturels comme résultant du mouvement de particules matérielles élémentaires, indestructibles, dans l'espace vide.

La dynamique de Newton dotait ces particules de « forces » provoquant leur mouvement et d'une masse invariable que l'on pensait pouvoir identifier avec la matière.

La méthode de Newton réalisait déjà un progrès considérable dans notre connaissance des lois de la nature, mais son caractère formel n'a pas toujours été compris.

La combinaison de deux concepts subsidiaires, remarque Vavilov, de deux hypothèses physiques formelles, espace vide absolu et forces émanant des corps, a donné naissance au faux problème méthodologique de « l'action à distance ».

Pour tenter de lever la difficulté, on a imaginé de remplir l'espace vide de Newton d'un milieu continu, *l'éther*, dont le concept se modifia et se précisa avec les travaux de Faraday, Maxwell, Hertz, Lorentz sur l'électromagnétisme; et la théorie électromagnétique qu'ils édifièrent réalisa un progrès considérable sur la mécanique rationnelle de Galilée et de Newton.

D'autre part, la thermodynamique se développait avec ses deux principes : principe de la conservation de l'énergie (Joule), et principe de Carnot-Clausius. Ce dernier principe, qui suggérait l'idée d'irréversibilité des phénomènes, paraissait en contradiction avec la propriété principale de réversibilité des phénomènes purement mécaniques, mais cette contradiction ne conduisit pas à une véritable crise, grâce surtout aux travaux de Boltzmann, qui faisaient intervenir la statistique et la conception des états les plus probables.

Cependant sur le premier principe se greffa la « philosophie énergétique » d'Ostwald et sa tentative de réduire toute la physique à une conception purement formelle des modifications et transformations de l'énergie, tentative déjà fortement combattue par Paul Langevin dès 1904 [1].

1. P. Langevin : L'esprit de l'enseignement scientifique, conférence faite au Musée pédagogique en 1904, reproduite dans la *Physique depuis vingt ans*, pp. 435-438. Paris, O. Doin, 1904.

Et c'est sur ce terrain que surgit, à la même époque, outre l'empiriocriticisme de Mach, la « physique de la qualité » de P. Duhem, également critiquée par P. Langevin.

D'ailleurs, dans cette période cruciale de l'histoire de la physique, la théorie mécaniste se heurta à une série d'obstacles insurmontables, qui provoquèrent son effondrement.

Tout d'abord, les expériences sur la propagation de la lumière dans les milieux en mouvement, principalement la célèbre expérience de Michelson, portèrent un coup à la conception de l'éther telle qu'elle avait été formulée, et prouvèrent que, si l'éther existe, il est en tout cas privé d'une des propriétés essentielles de tous les milieux mécaniques : il est impossible de déterminer le mouvement des corps par rapport à ce milieu [1].

Un coup décisif fut porté en 1900 à l'hypothèse mécaniste par Max Planck, créateur de la théorie des quanta, qui prouva l'inexactitude du postulat sur la continuité du mouvement et de l'action, qu'on avait considéré jusque là comme un principe immuable des phénomènes mécaniques macroscopiques et microscopiques.

Planck découvrit que l'échange d'énergie et d'impulsion était d'une nature discontinue, quantique, c'est-à-dire que l'atome ne peut rayonner, que la matière ne peut émettre de lumière que par quanta finis.

Le dernier coup fut porté (entre 1895 et 1905) à l'hypothèse mécaniste, par la découverte des électrons, celle de la structure complexe des atomes et de leur désintégration radioactive. On avait la preuve expérimentale de la variation des masses élémentaires et du fait qu'elles dépendent de la vitesse du mouvement.

L'atome « insécable », « indestructible », était constitué de « grains d'électricité », suivant l'expression de l'époque ; la masse, que la conception mécaniste du monde identifiait à la matière, perdait son caractère absolu.

« La matière s'est évanouie »

Pour exprimer l'état de désarroi des physiciens au début du xx[e] siècle, Lénine cite les mots d'Henri Poincaré :

> Nous sommes devant les ruines des vieux principes de la physique, devant une débâcle de principes.

Certains, comme L. Houllevigue [2], traitant des nouvelles théories de la matière, ont été jusqu'à poser la question : la matière existe-t-elle ? Et à écrire :

> L'atome se dématérialise, la matière s'évanouit.

Ils ne comprenaient pas ou ils ne voulaient pas voir que la physique méca-

---

1. Dans son livre, Lénine adopte le principe d'une conception de l'éther qu'il faut préciser, et il admet la réalité de ce milieu. En fait, n'est-il pas doué de mouvements dont l'étude fait l'objet de l'électromagnétisme, de la relativité généralisée, et de la théorie unitaire des champs ? N'est-il pas une forme de la matière en mouvement ? Et Einstein n'a-t-il pas reconnu que « son histoire, loin d'être terminée, est continuée par la théorie de la relativité » ?

2. L. Houllevigue : *L'Evolution des Sciences*. Paris, A. Colin, 1908 ; cf. du même auteur, « Les idées des physiciens sur la matière », dans l'*Année psychologique*, 1908.

niste impliquait une conception de la matière essentiellement fixiste et une théorie de la connaissance matérialiste mais dogmatique, bref, qu'elle impliquait un matérialisme métaphysique avec des catégories immuables.

Et au lieu de réviser les anciens concepts, ils adoptèrent des formes variées d'idéalisme auxquelles ils étaient d'ailleurs prédisposés par les préjugés de leur formation de classe.

Ainsi Henri Poincaré écrivait dans ses fameux ouvrages sur *la Science et l'hypothèse* et sur *la Valeur de la science* :

> Cette harmonie que l'intelligence humaine croit découvrir dans la nature existe-t-elle en dehors de cette intelligence ? Non, sans doute, une réalité complètement indépendante de l'esprit qui la voit ou la sent, c'est une impossibilité [1]...
>
> Tout ce qui n'est pas pensée est pur néant : puisque nous ne pouvons penser que la pensée et que tous les mots dont nous disposons pour parler des choses ne peuvent exprimer que des pensées [2].

A cet idéalisme à la mode de Berkeley et de Mach, P. Langevin opposait au Congrès de Saint-Louis sa robuste confiance dans la science nouvelle de la nature, après avoir exposé ce que signifiait la physique des électrons :

> La perspective rapide que je viens d'esquisser, disait-il, est pleine de promesses, et je crois que rarement dans l'histoire de la physique, on eut l'occasion de pouvoir regarder si loin derrière soi et si loin devant soi [3].

Dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, Lénine analyse magistralement les causes profondes des erreurs commises dans les interprétations idéalistes ou agnostiques de la crise de la physique. Il décortique littéralement les travaux publiés sur cette question par des savants et philosophes russes, allemands, anglais, français. Il les soumet à une critique impitoyable en examinant leurs positions par rapport à la doctrine de Mach :

> « Evanouissement de la matière », précise-t-il, cela veut dire que la limite jusqu'à laquelle nous connaissions la matière s'évanouit, et que notre connaissance s'approfondit ; des propriétés de la matière qui nous paraissaient auparavant absolues, immuables, primordiales (impénétrabilité, inertie, masse, etc...) s'évanouissent, reconnues maintenant relatives, exclusivement inhérentes à certains états de la matière. Car l'unique « propriété » de la matière, dont l'admission définit le matérialisme philosophique, c'est celle d'être une *réalité objective*, d'exister en dehors de notre conscience.
>
> L'erreur de la doctrine de Mach, en général, et de la nouvelle physique, c'est de ne pas prendre en considération cette base du matérialisme philosophique qui sépare le matérialisme métaphysique du matérialisme dialectique (p. 238)...

Par ailleurs, Lénine montre à propos de l'emploi nécessaire de l'outil mathématique dans les théories physiques contemporaines, que les abstractions mathématiques ne font progresser la connaissance que lorsqu'elles reflètent les propriétés du monde matériel objectif, et qu'une des causes gnoséologiques de la « crise » de la physique était que les mathématiciens avaient oublié la matière :

---

1. *La Valeur de la Science*, p. 9.
2. *Ibid.*, p. 275.
3. P. LANGEVIN : loc. cit., p. 67.

La matière s'évanouit, il ne reste plus que des équations,

dit ironiquement Lénine.

Lénine a parfaitement mis en évidence la véritable nature de la « crise » de la physique au début de ce siècle : son caractère révolutionnaire.

Ce qui a été condamné par les découvertes de la physique nouvelle, c'est d'une part une conception scientifique de la structure de la matière, le *mécanisme*, d'autre part, une attitude philosophique, le *dogmatisme métaphysique*, qui envisage comme définitive la représentation que l'homme se fait du monde à un moment de l'histoire. Ce n'est donc pas le matérialisme dialectique qui est condamné, il est au contraire confirmé par ces découvertes.

Lénine repousse à la fois le mécanisme et le dogmatisme métaphysique et il ajoute :

« L'essence des choses » ou la « substance » sont aussi relatives ; elles ne signifient que la connaissance approfondie que l'homme a des objets, et si cette connaissance n'allait pas hier au delà de l'atome et ne dépasse pas aujourd'hui l'électron ou l'éther, le matérialisme dialectique insiste sur le caractère transitoire, relatif, approximatif de tous ces *jalons* de la connaissance grandissante de la nature par la science humaine.

L'électron est aussi *inépuisable* que l'atome, la nature est infinie, mais elle existe infiniment ; et cette seule reconnaissance absolue, catégorique, de son existence en dehors de la conscience et des sensations de l'homme, distingue le matérialisme dialectique de l'agnosticisme et de l'idéalisme relativiste (p. 239).

Lénine montre sur deux exemples, ceux du physicien italien Righi et du philosophe français Abel Rey, comment la physique moderne subit des

fluctuations inconscientes et irrésistibles entre le matérialisme dialectique, qui reste ignoré des savants bourgeois, et le « phénoménalisme » avec ses inévitables conclusions subjectivistes (puis nettement fidéistes).

Et il note que, malgré la répugnance de Rey et des physiciens qu'il cite, à l'égard du matérialisme,

il n'en est pas moins vrai que la mécanique reproduisait les mouvements réels lents, tandis que la nouvelle physique reproduit les mouvements réels qui s'accomplissent à des vitesses vertigineuses (p. 242).

Une autre question se pose alors, celle des rapports du mouvement et de la matière.

Le mouvement est-il concevable sans matière ?

Les idéalistes et les positivistes admettent volontiers que tout n'est que mouvement, mais ils cherchent à exploiter les résultats de la nouvelle physique pour tenter d'imposer la conception du mouvement sans matière.

Or, c'est précisément cette tentative, dit Lénine, que nos adeptes de Mach s'abstiennent de scruter à fond. Ils ont préféré ne pas affronter l'affirmation d'Engels : « Le mouvement ne saurait se concevoir sans la matière. »

Lénine recherche le lien entre l'idéalisme philosophique et cette tendance à détacher la matière du mouvement. Un idéaliste conséquent, pour qui l'Univers n'est que sa sensation ou sa représentation, ne songera pas un instant à

nier que le monde soit en mouvement, mais pour lui ce mouvement est celui de sa pensée, de ses idées, de ses sensations. Il repoussera comme absurde la question de savoir ce qui se meut.

La différence essentielle entre le matérialiste et l'idéaliste, c'est que, pour le premier, la conscience de l'homme est une image de la réalité objective, que

l'univers est le mouvement de cette réalité objective reflétée par notre conscience.

Par conséquent, souligne très fortement Lénine :

Si la réalité nous est donnée, il faut lui attribuer un concept philosophique : or, ce concept est établi depuis longtemps, et c'est celui de *matière*. La matière est une catégorie philosophique servant à désigner la réalité objective donnée à l'homme dans ses sensations... Dire que cette notion peut vieillir, c'est puérilement balbutier, insiste Lénine, c'est ressasser les arguments de la philosophie réactionnaire (p. 110).

Ainsi :

Nier la matière en supposant le mouvement sans matière consiste à taire les rapports de la matière et de la pensée. Ce rapport est représenté comme inexistant (p. 244).

Mais si on suppose que la pensée n'a pas disparu avec la matière, on adopte en catimini le point de vue de l'idéalisme philosophique.

Lénine réfute également les sophismes de « l'énergétique » d'Ostwald, « grand chimiste et médiocre philosophe » qui, dans son *Cours de philosophie naturelle* [1], déclarait par exemple considérer comme

un immense avantage que l'ancienne difficulté de concilier les notions de matière et d'esprit soit simplement et naturellement éliminée par la réduction de ces deux notions à celle d'énergie,

ajoutant que

les processus de notre conscience sont eux-mêmes des processus énergétiques et communiquent cette qualité à toutes les expériences extérieures.

Lénine montre comment l'énergétisme d'Ostwald est « un bel exemple de vogue d'une terminologie nouvelle », et comment

la physique énergétique est la source de nouvelles tentatives idéalistes de concevoir, à la suite de la décomposition de particules de matière que l'on croyait jusqu'ici indécomposables, et de la découverte de nouvelles formes, naguère inconnues, du mouvement matériel, le mouvement sans la matière (p. 250).

Ce jugement porté par Lénine en 1908 reste vrai aujourd'hui pour les nouvelles variantes de l'énergétisme, qui, déformant le contenu de la loi d'Einstein-Langevin reliant la masse et l'énergie : $E = m c^2$ (c étant la vitesse de la lumière), parlent de disparition de la matière lorsque de l'énergie apparaît [2].

---

1. W. Ostwald : *Vorlesungen über Naturphilosophie*, 2e édition. Leipzig, 1902, p. 8.

2. Cf. G. Mercier : La conception moniste de l'Univers, dans *IIe Semaine internationale de synthèse : Qu'est-ce que la matière ?* p. 159, 1945.

Sur les notions de masse et d'énergie, on lira avec fruit un intéressant article de Jean Druan, dans *la Pensée*, n° 53, pp. 29-38, 1954.

Essence et valeur de l'idéalisme « physique »

Lénine examine ensuite comment s'exprime la lutte des deux tendances de la physique nouvelle chez les spiritualistes anglais, les idéalistes allemands et russes, et les fidéistes français, comment ils se sont emparés avec résolution des « errements de la philosophie de Mach ».

Et il démontre, en s'appuyant sur de nombreux textes, comment les physiciens, dans leur immense majorité (et Lénine cite A. Cornu, L. Blotzmann, P. Langevin et d'autres) sont convaincus de la réalité du monde extérieur. Cette conviction est instinctive, inconsciente, diffuse, et correspond en fait à un « matérialisme intuitif », spontané, qu'ils partagent avec l'humanité entière, car nier l'existence d'une réalité objective, indépendante de l'homme, serait nier l'existence de la Terre avant l'humanité, avant même les premières cellules vivantes.

C'est pourquoi la doctrine de Mach, ne pouvant s'en tenir à sa position initiale d'idéalisme subjectif, tente *d'introduire subrepticement le matérialisme*, en ayant recours à des artifices verbaux tels que « les éléments du monde » de Mach, « l'introjection » et les « contretermes » d'Avenarius (p. 46).

L'idée fondamentale étudiée par l'école de la physique nouvelle, écrit Lénine, c'est la négation de la réalité objective donnée dans la sensation et reflétée par nos théories, ou bien le doute sur l'existence de cette réalité. Cette école s'écarte sur ce point du *matérialisme* [...] qui, de l'aveu de tous, prévaut parmi les physiciens, et elle s'en écarte au titre d'école de l'idéalisme « physique » (p. 278)...

Une autre idée importante dégagée par Lénine dans son analyse de l'essence et de la valeur de l'idéalisme « physique » est celle des rapports du relativisme et de la dialectique.

Le principe du *relativisme*, de la relativité de la connaissance,

qui s'impose aux physiciens avec une vigueur particulière en cette période de bouleversement des vieilles théories [...], joint à *l'ignorance de la dialectique*, mène fatalement à l'idéalisme (p. 282).

Et Lénine cite notamment l'exemple de P. Duhem, qui, ne sachant sur quoi appuyer son relativisme, « *erre* tout bonnement » entre l'idéalisme et le matérialisme dialectique.

Que la vérité absolue, écrit Lénine, résulte de la somme des vérités relatives en voie de développement, que les vérités relatives soient des images relativement exactes d'un objet indépendant de l'humanité, que ces images deviennent de plus en plus exactes, que chaque vérité scientifique contienne en dépit de sa relativité un élément de vérité absolue, toutes ces propositions, évidentes pour quiconque a réfléchi à l'*Anti-Dühring* d'Engels, sont de l'hébreu pour la théorie « contemporaine » de la connaissance (p. 283)...

En un mot, l'idéalisme « physique » d'aujourd'hui, comme l'idéalisme « physiologique » d'hier, marque seulement, conclut Lénine, qu'une école de naturalistes dans une branche des sciences naturelles est tombée à la philosophie réactionnaire, faute d'avoir su s'élever directement, d'un seul coup, du matérialisme métaphysique au matérialisme dialectique. Ce pas, la physique moderne contemporaine le fait et le fera, mais elle s'achemine vers la seule bonne méthode... non en ligne droite mais en zigzags, non consciemment, mais spontanément, non point guidée par « un but final » nettement aperçu, mais à tâtons, en hésitant et parfois à reculons. La physique contemporaine est en gésine. Elle enfante le matérialisme dialectique (p. 286).

Telle est dans ses lignes essentielles, trop schématiquement esquissées, la contribution fondamentale de Lénine aux sciences de la Nature.

Actualité de l'ouvrage de Lénine

On voit combien cette œuvre est actuelle, car cette « crise » de la physique, qui sévissait au début du siècle, se prolonge de nos jours, mais sous d'autres formes ; la cause fondamentale, stigmatisée par Lénine, en est toujours l'idéalisme philosophique, plus particulièrement un néopositivisme, sévèrement battu en brèche cependant par les physiciens se réclamant de la dialectique matérialiste, et notamment par les physiciens soviétiques.

Telle est la question que je dois maintenant vous exposer brièvement.

Mais certains physiciens diront peut-être qu'il s'agit toujours là de philosophie et non de physique. A cette objection je répondrai d'abord par une réplique de F. Engels, qui est plus que jamais aussi d'actualité :

> Les savants croient se libérer de la philosophie en l'ignorant ou en la vitupérant. Mais, comme sans pensée, ils ne progressent pas d'un pas et que, pour penser, ils ont besoin de catégories logiques, comme, d'autre part, ils prennent ces catégories, sans en faire la critique, soit dans la conscience commune des gens soi-disants cultivés, conscience qui est dominée par des restes de philosophies depuis longtemps périmées, soit dans des bribes de philosophie recueillies dans les cours obligatoires de l'université,... soit encore dans la lecture désordonnée et sans critique de productions philosophiques de toute espèce, ils n'en sont pas moins sous le joug de la philosophie, et la plupart du temps, hélas, de la plus mauvaise [1].

Je répondrai ensuite, comme l'a fait Gérard Vassails [2] dans son étude sur Lénine et la physique, que ce sont des physiciens qui, depuis 1900, ont posé des problèmes philosophiques et publié de nombreux ouvrages les concernant, et que cette tendance s'est accentuée depuis une trentaine d'années avec les graves difficultés soulevées par la mécanique quantique. C'est donc en grande partie la nature même de leurs recherches qui les a conduits à repenser les vieux problèmes de la philosophie et pas toujours de la bonne manière, comme le remarquait Engels autrefois.

Depuis la publication de *Matérialisme et empiriocriticisme*, le développement des découvertes fondamentales du début du siècle a conduit rapidement à des résultats nouveaux extrêmement importants.

Il m'est impossible de retracer les progrès réalisés, et je dois me borner à citer les faits essentiels qui ont indiscutablement la plus grande portée théorique et pratique.

Après les grandes découvertes d'Einstein-Langevin sur la relativité, on a établi que la structure des noyaux atomiques, des atomes et des molécules obéit à des lois quantiques particulières s'exprimant par des nombres entiers.

On a trouvé que la lumière possède des propriétés ondulatoires et corpusculaires, et que les particules de matière ont, comme la lumière, une nature double, corpusculaire et ondulatoire, dont la mécanique ondulatoire de L. de Broglie est une première tentative de synthèse.

Le nombre des espèces connues de particules élémentaires augmente sans cesse — et ainsi se trouve vérifiée la prévision géniale de Lénine : « l'électron aussi inépuisable que l'atome » ; « l'infini de la matière en profondeur ».

Parmi ces particules, l'existence des neutrons a été confirmée par les expériences décisives de Frédéric et Irène Joliot-Curie en 1932-1933.

---

1. F. Engels : *Dialectique de la nature*, p. 211. Editions sociales, Paris, 1952.
2. G. Vassails : *La Nouvelle Critique*, nº 4, 1949, p. 25.

Et en 1934, il y aura demain exactement vingt ans, Frédéric et Irène Joliot-Curie annonçaient à l'Académie des Sciences la découverte de la radioactivité artificielle, qui ouvre un champ de recherches immense à la physique du noyau, à la chimie et à la biologie.

Enfin, en 1939, Frédéric Joliot découvrait la réaction en chaîne, provoquée par le choc des neutrons sur les noyaux des atomes d'uranium et de thorium, et montrait que la libération de l'énergie nucléaire est maintenant possible.

On connaît les effets terrifiants que certains ont tirés de cette découverte, mais on mesure aussi les immenses possibilités pacifiques qu'elle offre pour le bien-être des hommes.

En dépit de cette floraison de succès, qui démontre l'emprise croissante de l'homme sur la nature, donne au chercheur une inébranlable confiance et vérifie les thèses du matérialisme dialectique si brillamment défendues par Lénine, nous devons faire face encore à une nouvelle offensive de la philosophie réactionnaire.

Je ne puis évidemment vous donner un exposé d'ensemble, ni des interprétations imprégnées de philosophie idéaliste qui ont été publiées sur les problèmes fondamentaux de la physique moderne (telles la théorie de la mort thermique de l'univers, les théories expansionnistes de l'Univers, la théorie de la création continue, le prétendu indéterminisme en physique, les théories de l'anti-hasard, etc...), ni des critiques qui en ont déjà été faites du point de vue de la dialectique matérialiste.

Je choisirai seulement, parmi ces interprétations, celle qu'on a donnée de la *relation d'incertitude d'Heisenberg*, prétendant en déduire un soi-disant indéterminisme, qui trouve son prolongement dans *le principe de complémentarité* de Nils Bohr.

Nous avons vu précédemment que jusqu'en 1900, la physique était restée essentiellement mécaniste ; elle en était à la conception du déterminisme mécaniste, telle que l'avait définie Laplace. Cette conception, considérée comme absolue, fut appliquée d'abord à l'atome, en qui on vit un système solaire en miniature. Mais l'expérience montra qu'il n'était pas possible d'extrapoler cette conception au monde intra-atomique. Les concepts de corps matériel, d'espace et de temps, de mouvement, et finalement de déterminisme ne peuvent plus se définir en termes mécanistes, pour les raisons suivantes, fort bien résumées par G. Garaudy dans sa thèse sur *la Théorie matérialiste de la connaissance* [1] :

1° La découverte du caractère fini de l'action a rendu impossible l'application des concepts de la mécanique classique de Newton. Pour les micro-objets, les images mécaniques du point matériel et de la trajectoire continue cessent d'être valables. Toutefois on ne peut en conclure qu'il y a une contradiction absolue entre la mécanique classique et la mécanique quantique. Langevin l'avait déjà fortement souligné dans son article célèbre du premier numéro de *la Pensée* en 1939 :

> La mécanique classique, disait-il, est un cas particulier de la mécanique quantique, le cas où la constante de Planck peut être négligée. La mécanique classique est relative à une certaine connaissance du réel dont la mécanique quantique fournit une connaissance plus approfondie. Nous n'avons nullement découvert que la mécanique classique est « fausse ». Nous avons découvert les limites dans lesquelles elle est valable et le moyen de dépasser ces limites.

---

1. P. 218 ; Paris, Presses Universitaires de France, 1953.

2° En second lieu, la célèbre expérience de Michelson et la théorie de la relativité d'Einstein montrèrent qu'une révision de nos concepts de temps et d'espace était nécessaire. La relativité atténua les difficultés de méthodologie de la physique classique, et les physiciens furent amenés à considérer le temps et l'espace, non pas comme des contenants métaphysiques absolus des corps, de la matière, selon la terminologie newtonienne, mais comme des formes d'existence de la matière.

3° Enfin, l'apparition dans la physique de la notion de *champs* obligea le physicien à renoncer à la conception mécanique du corps. Dans la mécanique quantique, le micro-objet, le corpuscule, n'est pas un point matériel doué de localisation dans un espace vide : la quantité de mouvement appartient à l'ensemble du corpuscule et du champ qui en est inséparable.

La physique actuelle ne représente plus les particules élémentaires comme des points matériels se mouvant d'une manière continue, selon les lois de la mécanique newtonienne.

Et le physicien soviétique Blokhinzev remarque alors que

> la frontière entre champ et particules, qui paraissait infranchissable, devient de moins en moins sensible à mesure que se développent nos connaissances [1].

Le champ a des propriétés physiques objectives au même titre que les « particules ».

Ainsi, il découle de la théorie quantique qu'il n'existe pas d'états comportant simultanément une valeur déterminée des coordonnées et une valeur déterminée de l'impulsion au sens de la mécanique classique. Et la discussion des faits expérimentaux qui servent de base à la mécanique des quanta, a conduit à la relation d'indétermination d'Heisenberg qui représente, il l'a écrit lui-même, une loi naturelle.

Cette relation exprime, comme on sait, le *fait que le produit des écarts quadratiques moyens des coordonnées q et des impulsions p des particules microscopiques ne peut être inférieur à une certaine grandeur constante* (où intervient la constante h de Plank) :

$$\Delta p . \Delta q \geqslant \frac{h}{2\pi}$$

Elle exprime donc une propriété objective de la matière. En dépit de son nom, cette relation d'incertitude n'introduit donc *aucune indétermination dans la connaissance.*

Or, *c'est elle précisément* qui a fourni une base de départ à une nouvelle offensive de l'idéalisme physique, qui se développe sous des formes variées, principalement celles d'un néopositivisme.

En 1900, on parlait de crise de l'atomisme, trente ans après on proclamait l'indéterminisme en physique, et Langevin s'élevait contre cette affirmation :

> Ce dont il s'agit en réalité, ce n'est pas du tout d'une crise du déterminisme en général, mais bien d'une crise du mécanisme.

Et de nos jours, malgré ces évidences, l'Ecole de Copenhague s'est efforcée

---

1. Cf. D.-I. Blokhinzev : *Progrès des sciences physiques*. T. XLII, fasc. I, p. 77, 1950.

d'assimiler « la relation d'Heisenberg », loi physique vérifiée par de multiples expériences, à une doctrine philosophique agnostique fondée sur le prétendu « principe de complémentarité ».

Le chef de cette école, Nils Bohr, dont les contributions à la physique quantique sont par ailleurs considérables, part du fait réel que les appareils de mesure se divisent en deux classes : la première permettant la détermination des relations d'impulsion et d'énergie, la seconde celle des relations spatio-temporelles, pour formuler son principe de complémentarité de la manière suivante :

Dans le domaine des phénomènes quantiques, il est impossible de calculer avec précision l'action en retour exercée par l'objet sur les appareils de mesure, c'est-à-dire de calculer le transfert de quantité de mouvement dans le cas de mesure de la position, et de calculer le déplacement dans le cas de mesure de la quantité de mouvement.

Ainsi, lorsqu'en raison de *l'action réciproque de l'instrument de mesure sur l'objet observé*, l'utilisation d'une notion classique exclut l'autre, Bohr dit que ces notions sont « complémentaires ». Or, s'il est vrai, souligne Blokhinzev, que

les appareils de mesure se divisent en effet en deux classes [...], les lois quantiques ne découlent nullement de cette division, c'est au contraire cette division qui découle des lois quantiques.

La faute de logique est manifeste. Nils Bohr a inversé le problème : ce qui est fondamental selon lui, ce ne sont pas les propriétés physiques objectives du micro-objet, mais les possibilités de l'observateur qui opère avec des concepts adaptés à l'étude du monde microscopique de la physique classique.

L'impossibilité de séparer le comportement de l'objet des appareils de mesure, exige, d'après Bohr, qu'on « reconsidère de façon radicale nos idées sur le problème de la réalité physique ». La description classique doit être remplacée, dans le domaine quantique, par la conception de la complémentarité, qui représente, d'après Bohr, « la généralisation rationnelle de l'idéal classique de causalité lui-même ».

Ainsi, le problème de la théorie quantique est considéré par Nils Bohr comme le problème des relations mutuelles entre l'objet microscopique et l'appareil qu'il incorpore en quelque sorte à l'observateur, et, lorsqu'il quitte le terrain de la physique pour pénétrer dans celui de la philosophie, comme le problème des relations mutuelles entre le sujet et l'objet.

C'est là, souligne D.-I. Blokhinzev dans sa récente étude, que réside le défaut méthodologique fondamental de la conception de la complémentarité ; du point de vue de cette conception, les lois quantiques perdent leur caractère objectif et deviennent des lois découlant de la façon dont l'homme perçoit les phénomènes du monde microscopique. Et cela, c'est de l'idéalisme.

Et l'on rejoint la position de Mach et de l'empiriocriticisme.

Si l'on suivait Bohr, on aboutirait à une variante de l'idéalisme physique, à un *idéalisme « instrumental »* selon lequel l'objet physique serait non la réalité objective elle-même, mais l'ensemble des résultats de mesures. Le mot même de « phénomène » d'après Bohr doit impliquer qu'on tient compte de toute l'expérience dans son ensemble.

Or s'il est vrai que l'on doit tenir compte de l'action réciproque des micro-objets et de l'appareil de mesure, cela n'empêche pas que les micro-objets existent indépendamment de l'homme et de ses appareils.

Quittant le domaine de la physique, Nils Bohr a tenté de généraliser le

principe de complémentarité dans d'autres domaines de la connaissance : en biologie pour les arguments vitalistes et mécanistes, en sociologie pour la comparaison des différentes cultures humaines, en psychologie dans la question du libre arbitre. Nous ne discuterons pas les divers aspects de cette extrapolation, mais sa signification est claire : le prétendu « principe de complémentarité » tend seulement à faire renaître un relativisme philosophique, un agnosticisme systématique, comme l'a souligné Garaudy. Se heurtant au caractère contradictoire de la nature des micro-objets, il rejette en fait le concept de causalité et celui d'objectivité.

Et l'Ecole de Copenhague en arrive à soutenir que les phénomènes sont engendrés par des observations répétées, qu'il est impossible de dissocier le phénomène observé de l'observateur, que dans certains cas le fait de ne pas faire une expérience modifierait le comportement ultérieur réel d'un système physique.

J. L. Destouches a été jusqu'à écrire que l'interaction entre un système et un appareil dépend de l'intention de l'observateur. Comme si les lois naturelles régissant le mouvement des micro-objets n'existaient pas avant l'intervention de l'observateur muni de ses appareils.

Il est bien évident que la position de Nils Bohr et de son école complémentariste ne saurait être admise. Elle est combattue avec une implacable fermeté, alliée à une grande rigueur dans l'argumentation, par des physiciens soviétiques comme S. G. Souvorov, J. P. Terletski, D. I. Blockhinzev [1], et elle donne lieu à de fructueuses discussions qui se déroulent actuellement en Union soviétique, où certains physiciens sont encore influencés par la conception de la complémentarité [2]. Je ne puis entrer ici dans les détails, mais on peut dire qu'il se dégage de ces travaux l'idée qu'il est possible, sur la base des propriétés réelles de l'électron, de comprendre pourquoi la statistique de Bohr, la statistique de la mécanique quantique, est vérifiée par l'expérience. Le problème consiste notamment à étudier la structure interne des électrons [3]. C'est dans cette direction que sont orientées les recherches actuelles poursuivies par MM. L. de Broglie, David Bohm et J.-P. Vigier.

Apercevant fort bien la nature contradictoire des micro-objets, le grand physicien français L. de Broglie, dans une importante conférence prononcée par lui le 31 octobre 1952 au Centre international de synthèse, a nettement montré le « malaise » que les postulats idéalistes de l'Ecole de Copenhague produisent chez le physicien.

Il rappelle d'abord la conception à laquelle il demeura attaché jusqu'en 1928, et qui « consiste à donner à la dualité onde-corpuscule une *signification concrète*... » Et il l'oppose à celle de Bohr qui « consiste à ne considérer que les *idées* de corpuscule et d'onde continue et à les regarder comme des « faces complémentaires » de la réalité, au sens que Bohr donne à cette expression ».

Après avoir rappelé qu'il avait renoncé à sa propre conception « à cause de ses difficultés mathématiques » et qu'il s'était résigné à se rallier aux thèses de Bohr et d'Heisenberg, il montre la nécessité, aujourd'hui, *de ne pas laisser*

---

1. Cf. *Questions de physiques*, Editions de la *Nouvelle Critique* ; et G. Vassails. La physique soviétique... sur pièces ; *La Nouvelle Critique*, nº 38, 1952, pp. 128-136.

2. Cf. *Questions de philosophie*, nºs 4 et 6, Moscou, 1952 ; et J. Charles : Discussions en U.R.S.S. sur la physique quantique, *la Nouvelle Critique*, nº 50, 1953, pp. 224-226.

3. Cf. J.-P. Vigier : Colloque universitaire pour le 70e anniversaire de la mort de Marx, *la Pensée*, nº 51, 1953, p. 95.

les progrès de la science « entravés par l'influence tyrannique de certaines conceptions » et de *redonner aux concepts leur signification physique réelle, leur contenu objectif.*

En effet, poursuit-il, cette interprétation [...] aboutit logiquement à une sorte de subjectivisme apparenté à l'idéalisme au sens des philosophes, et elle tend à nier l'existence d'une réalité physique indépendante de l'observateur. Or le physicien reste instinctivement un « réaliste », affirme L. de Broglie, et les interprétations subjectivistes lui causeront toujours une impression de malaise...

Mais pourquoi le déterminisme est-il violemment nié par l'Ecole de Copenhague, pourquoi se livre-t-elle à « ces dévergondages intellectuels » dont parlait autrefois Paul Langevin en des circonstances analogues ? C'est parce qu'elle se refuse à admettre, comme l'a depuis longtemps reconnu le matérialisme dialectique, que la contradiction existe dans la réalité elle-même, que les objets microscopiques peuvent posséder des propriétés contradictoires.

Mais il faut souligner que cette contradiction est dialectique. Elle joue entre aspects contradictoires d'une même réalité. Elle n'a rien à voir avec la contradiction « polaire », absolue, affirmée par les partisans de la complémentarité, qui nient, de ce fait, toute possibilité de la lever.

Cette attitude dogmatique, en même temps qu'elle introduit de l'idéalisme dans ce domaine de la science, freine considérablement ses progrès.

Nous signalerons encore que récemment L. Rosenfeld, un des élèves de Bohr, défendant le principe de la complémentarité dans un article publié à l'occasion du jubilé scientifique de L. de Broglie, se livre à une argumentation subtile et parfois véhémente qui mériterait d'être discutée dans ses détails.

Cependant, on peut déjà indiquer qu'en tentant de s'appuyer sur les positions du matérialisme dialectique pour défendre la complémentarité, Rosenfeld transforme en réalité habilement la dialectique matérialiste en dialectique de concepts et d'idées, et se place en définitive sur des positions idéalistes.

Telles sont, brièvement exposées, les formes essentielles des courants idéalistes dans la physique contemporaine, et l'on voit combien sont actuelles les thèses fondamentales, à la fois critiques et constructives, développées par Lénine dans son ouvrage.

★

Il nous faut maintenant conclure.

A la fin de son ouvrage, Lénine montre qu'

il n'est pas possible de ne pas voir derrière la scolastique gnoséologique de l'empiriocriticisme, la lutte des partis en philosophie, lutte qui exprime au fond les tendances et l'idéologie des classes ennemies de la société contemporaine. La philosophie moderne est tout aussi pénétrée de l'esprit de parti que celle d'il y a 2000 ans (p. 330).

Il montre aussi que les bonnes intentions subjectives de tel ou tel savant dans le domaine théorique ne doivent pas égarer les marxistes. Ce qui compte, ce ne sont pas les tendances subjectives des savants, mais les *tendances sociales* de leurs théories.

Lénine souligne donc que les rapports nécessaires entre la théorie de la connaissance et les sciences de la nature sont profondément influencés par les rapports de la philosophie en général et des idéologies avec le développement

de la société, c'est-à-dire, en régime capitaliste, avec la lutte des classes, donc la lutte des partis.

Ainsi, le savant est responsable moralement dans cette lutte. Il est responsable envers l'humanité, envers la nation et son peuple. En fait, il n'est jamais neutre, même s'il s'en donne l'illusion, et le refuge commode de la « tour d'ivoire » est un leurre et une abdication.

Le savant a, comme le rappelait autrefois Paul Langevin, un « double devoir de personnalité et de solidarité ».

Il doit entrer en large union avec ses semblables et contribuer à la lutte pour le progrès, dans laquelle il a des devoirs qui lui sont propres, en raison même du caractère d'universalité de la science.

Il doit se lier corps et âme avec l'humanité souffrante, pour travailler à sa libération et à son épanouissement dans la prospérité matérielle, culturelle et morale, comme Lénine nous en a donné, de la façon la plus puissante et la plus grandiose, la leçon et l'exemple.

LÉNINE PHILOSOPHE

par Henri LEFEBVRE

DEPUIS près de trois mille ans, la philosophie a eu les plus hautes et les plus nobles ambitions. Elle s'est fixé des tâches grandioses. Elle a voulu atteindre *la vérité*. *La Vérité*, et non pas seulement des vérités. La Vérité, c'est-à-dire une conception vraie du monde. Elle a voulu éclairer les hommes et leur montrer la voie du Bonheur. Elle a voulu aider les hommes à vivre et leur définir le Bien. Enfin elle a voulu élucider leur recherche de la Beauté.

L'un des plus grands parmi les philosophes classiques, Platon, formulait les ambitions de la philosophie en souhaitant qu'un jour l'homme d'Etat fût un philosophe, et que le philosophe devînt homme d'Etat et chef politique.

En même temps, le philosophe, dans la philosophie classique, menait une vie propre, une vie philosophique détachée de la plupart des préoccupations humaines. La philosophie et la vie philosophique commençaient par cette séparation et ce détachement. La philosophie tendait donc à mettre entre elle et la vie, entre elle et les autres formes du savoir — la pratique, les techniques, les sciences — un abîme. Elle tendait à s'ériger au-dessus des sciences et de la pratique en un domaine propre. Elle devenait inévitablement une construction spéculative, l'œuvre du philosophe, son *système*. C'était sa vie propre, sa vie philosophique, qu'il proposait comme exemple, comme modèle, comme voie vers le bonheur à travers sa sagesse. Il prétendait atteindre un savoir absolu, définitif, et s'arrangeait dans son système pour justifier cette prétention du système, en s'attribuant par exemple la participation à l'omniscience d'un dieu, ou encore en s'octroyant quelque faculté supérieure à celles du commun des mortels, intuition, illumination, inspiration philosophique.

Ainsi s'introduisit dans la philosophie la contradiction que le *système hegelien* devait porter à son paroxysme, et qui devait faire éclater, en même temps que la philosophie de Hegel, la philosophie classique. Engels a donné sur ce point tous les éclaircissements nécessaires [1].

L'idée fondamentale de Marx et de ses continuateurs, — sur ce point, — c'est que la philosophie est dépassée dans et par le marxisme (matérialisme dialectique). *Dépassée*, c'est-à-dire à la fois niée et réalisée, transformée et portée à un niveau supérieur,

Dès ses premières œuvres, Marx a annoncé que les ambitions, les plus grandes ambitions de la philosophie, seraient accomplies, mais sous une forme nouvelle, originale, imprévue par les philosophes classiques.

> De même que la philosophie trouve dans le prolétariat son arme matérielle, de même le prolétariat trouve dans la philosophie son arme spirituelle... La tête de cette émancipation est la philosophie, son cœur le prolétariat. La philosophie ne peut se réaliser sans la suppression du prolétariat, le prolétariat ne peut se libérer sans la réalisation de la philosophie [2].

Ce qui tombe, c'est la philosophie abstraite, spéculative, celle qui substitue à la pomme, à l'orange, à la cerise, le Fruit en général et l'idée du fruit pour en déduire les fruits réels. Ce qui tombe dans la misère, c'est la philosophie détachée de la pratique, de l'action, des autres sciences et enfin de la vie ; c'est la philosophie qui se contente d'interpréter le monde au lieu de le transformer.

Dans et par le marxisme, la philosophie reçoit une promotion. Elle se transforme radicalement, mais conserve en l'enrichissant l'essentiel : le noyau vivant. Cependant que disparaît l'élément caduc, la forme et l'enveloppe morte.

En tant que recherche d'une conception vraie du monde, en tant que recherche d'une pensée efficace et d'une voie menant les hommes vers la plénitude du Bien et de la Beauté, la philosophie se réalise. Et c'est ainsi que la vue prophétique de Platon s'est accomplie : le philosophe, un jour, est devenu non seulement homme d'action et homme politique, mais homme d'Etat et chef d'Etat. Le philosophe au sens nouveau, type et modèle d'un homme nouveau, par sa pensée et son action dirige la formation d'un Etat d'un type nouveau. Ce philosophe, au sens nouveau du terme, c'est Lénine.

★

Bien entendu, les philosophes officiels, les philosophes professionnels enfermés pour des raisons idéologiques et sociales dans la coquille étouffante et inerte de l'ancienne philosophie, n'ont pas compris le philosophe nouveau. Ils ne l'ont pas reconnu.

Je n'en veux pour preuve que la dernière publication de M. Merleau-Ponty, qui représente en France, aujourd'hui, la plus haute autorité officielle dans le domaine philosophique. M. Merleau-Ponty vient de publier, sous le titre : *Eloge de la philosophie*, sa leçon inaugurale au Collège de France.

Or, page 73, M. Merleau-Ponty accuse sans le nommer Lénine (plus exacte-

---

1. Fr. Engels : *Ludwig Feuerbach*, I, *De Hegel à Feuerbach*. *Anti-Dühring*, I, pp. 55-56, Editions sociales, 1950. *Dialectique de la Nature*, Editions sociales, 1952, p. 70, etc.
Cf. aussi K. Marx : *Le Capital*, t. I, p. 29, Editions sociales, 1948. Lénine : *Ce que sont les Amis du Peuple*. Œuvres choisies, t. I. pp. 114 sq. : *Les Trois sources du marxisme*, t. I, pp. 64 sq.
2. K. Marx : *Critique de la philosophie du droit de Hegel*.

ment Engels et Lénine) d'avoir « *escamoté* » à la fois la philosophie et le marxisme authentique, la nouveauté du marxisme, son « intuition si neuve ». Et cela en substituant une dialectique des choses et de la matière, une dialectique objective, à la dialectique de la conscience.

Je reviendrai plus loin sur cette interprétation du marxisme, à propos du livre de Lénine ; *Matérialisme et empiriocriticisme*. Pour le moment, je me contenterai de souligner ce que l' « *éloge de la philosophie* » par M. Merleau-Ponty a d'inquiétant et de contradictoire. En vérité, ce philosophe abandonne toutes les ambitions de la philosophie. Il fait l'éloge de la non-philosophie. Sous prétexte que la philosophie ne peut plus prétendre au savoir absolu, il définit la philosophie par le philosophe, c'est-à-dire par l'individu qui mène une vie philosophique. Mais cet individu, ce philosophe, en perdant toute prétention, a perdu toute grandeur.

Le philosophe se reconnaît à ce qu'il a inséparablement le goût de l'évidence et le sens de l'ambiguïté,

nous dit M. Merleau-Ponty (p. 10). Ce qui lui permet de faire passer des ambiguïtés pour des évidences et les évidences pour des ambiguïtés. Ce qui lui permet d'éluder l'option entre le matérialisme et l'idéalisme, c'est-à-dire le problème fondamental de la philosophie, ou, comme il dit, d'éviter le dilemme entre l'existence comme chose et l'existence comme conscience. Le philosophe se définit alors par rapport aux hommes, aux choses, au monde, par une sorte de recul et de distance, qui lui permettrait, selon M. Merleau-Ponty, d'apprécier et de juger, mais qui nous paraît simplement continuer l'ancienne séparation, la traditionnelle « époché » de la philosophie contemplative et spéculative. Aussi bien M. Merleau-Ponty ne cache-t-il pas qu'il reste un malaise

dans les rapports du philosophe avec les autres et avec la vie et que ce malaise est essentiel à la philosophie (p. 48).

La philosophie, en ce sens, pour lui n'est pas *sérieuse*, et nous savons déjà à quel point les phénoménologues et existentialistes craignent comme la peste de paraître sérieux. Le philosophe selon M. Merleau-Ponty s'intéresse donc aux gens sérieux (p. 79), aux hommes d'action, aux passionnés, aux esprits religieux. Mais d'un peu loin. Son ambiguïté le protège contre le sérieux.

L'homme sérieux, s'il existe, est l'homme d'une seule chose à laquelle il dit : oui.

Ce philosophe, qui joue, qui ironise, promène ainsi sur le monde et les autres un regard ambigu, mi-détaché, mi-curieux, mi-figue, mi-raisin. Selon l'attitude maintenant bien connue, il sait qu'il faut « s'engager » et jamais ne s'engage ou ne s'engage que pour se déprendre. De cette dialectique de sa conscience, ne résulte-t-il pas que ce philosophe doit aimer et ne pas aimer, agir et ne pas agir, vivre et ne pas vivre ? Son ironie se met sous le patronage du saint philosophique par excellence : Socrate. Mais ici, il échappe à M. Merleau-Ponty un curieux aveu. Socrate croyait à la religion et aux lois de la Cité, sans y croire. Ceux qui y croyaient « à la lettre » lui firent boire la ciguë.

Que ne s'est-il mieux expliqué, on aurait vu qu'il ne cherchait pas de nouveaux dieux... C'est dans l'univers du philosophe qu'on sauve les dieux et les lois en les comprenant (p. 53).

Si nous comprenons bien, l'ironie de ce philosophe est à la fois conformiste et non-conformiste. Voilà où mène la dialectique de la conscience...

★

Quelle différence, quelle distance infinie entre ce portrait du philosophe, et le philosophe vraiment nouveau : Lénine !

Lénine agit ; il lutte. Il lutte pour l'avenir des hommes. Il lutte pour résoudre des problèmes présents, qui sont des problèmes *vitaux* pour des millions et des millions d'hommes. La lutte met en question la vie et la mort de millions d'hommes. Comment ne serait-il pas sérieux, profondément sérieux, je veux dire à la fois *profond et sérieux*, comme le furent aussi, en leur temps, Aristote, ou Descartes, ou Spinoza ?

Ce *sérieux* n'empêche pas le rire et l'ironie, mais l'ironie vivante, directe. Il la permet. Il permet d'ailleurs le rire plutôt que le sourire.

A propos de l'ironie et du rire léniniens, je pense à tel passage des *Cahiers sur la dialectique*. Reprenant d'ailleurs une expression de Hegel, Lénine se moque de la « *tendresse* » pour les choses de ceux qui se penchent sur elles et les débarrassent de leurs contradictions. En trois lignes, Lénine fait surgir un type humain, le conciliateur sincère et bien intentionné, la bonne âme idéaliste. Les contradictions la gênent ; alors elle s'arrange pour ne pas les voir, ou bien pour les extirper délicatement, ou pour les émousser. Elle se penche tendrement sur elles...

Lénine est un homme sans équivoque, sans ambiguïté. Il sait quand il faut dire : « oui » et « non » ; ou bien quand il faut dire : « oui et non, oui en un sens, non en un autre ». Il dit : *oui* à la classe ouvrière, *oui* à l'avenir, *oui* à la paix. *Oui* à la vie. Il dit *non* à la bourgeoisie, *non* à l'idéalisme, *non* au passé qui étouffe l'avenir. *Non* à la mort. Mais il dit « oui et non » à tel moment de l'histoire, à tel compromis, à telle institution ou à telle mesure utile comme passage, transition et pas en avant...

En termes philosophiques : Lénine sait que la dialectique s'intègre la logique, au lieu de la bafouer. Il sait à quel point sa dialectique est loin de l'éclectisme, de la sophistique, du confusionnisme, du dilettantisme. Et cela précisément par ce que c'est une dialectique fondée sur la nature des choses, sur les lois de la nature, et non une simple dialectique de la conscience.

★

« Mais, dira-t-on, vous parlez de Lénine philosophe. On sait que Lénine a écrit des livres de philosophie, par exemple *Matérialisme et empiriocriticisme* ou les *Cahiers philosophiques*, qui ne sont que des brouillons. Ne faut-il pas aussi parler de Lénine militant, de Lénine homme politique et homme d'Etat, à côté de Lénine philosophe, et plus fondamentalement, plus essentiellement ? »

Non. Il n'y a pas eu Lénine philosophe, d'une part, et d'autre part Lénine militant, Lénine homme d'Etat. Il n'y a pas eu Lénine *en tant que* philosophe, et Lénine *en tant que* militant ou homme politique. Ces distinctions, qui aboutissent à une séparation, sont incompatibles *précisément* avec le type d'homme nouveau que représente Lénine, avec sa conception du monde et avec sa méthode de pensée. Lénine, philosophe de génie, ne se sépare pas de Lénine militant, examinant les questions de la vie quotidienne et de la pratique. Aux

plus modestes problèmes comme aux plus vastes, il appliquait la même méthode. Et sa conception du monde, l'ensemble de sa pensée, intervenait dans la moindre discussion.

J'en donnerai ici un exemple remarquable.

En 1922 il y eut une discussion acharnée sur le rôle des syndicats et leurs tâches.

Au cours de la discussion, les uns, avec Zinoviev, affirmaient que les syndicats étaient une école du communisme. D'autres, à la suite de Trotski, disaient qu'ils constituaient l'appareil technique et administratif de la production. Quant à Boukharine, ils les présentait comme étant d'un côté ceci, d'un autre cela, mais comme formant, « dans une mesure croissante », l'appareil gouvernemental, l'appareil du pouvoir soviétique.

Lénine, exposant le problème, montre comment il importe de passer des abstractions, des définitions vides, à l'étude concrète, à la définition portant sur l'essentiel, en évitant surtout la confusion entre l'éclectisme et l'analyse dialectique.

Pour illustrer sa pensée, Lénine prend comme exemple un verre.

A propos de ce verre, c'est-à-dire à propos du problème des syndicats et de leur rôle dans l'Etat soviétique, dans le socialisme en construction, et plus concrètement dans la période de la N.E.P. en 1922, il va jusqu'aux fondements méthodologiques de l'analyse. Il écrit [1] :

...Il est incontestable que le verre est aussi bien un cylindre en verre qu'un instrument servant à boire. Mais le verre ne possède pas seulement ces deux propriétés ou ces deux caractéristiques ; il possède, au contraire, un nombre immense de propriétés, caractéristiques, côtés, rapports réciproques et « médiations » avec l'ensemble du monde extérieur. *Le verre est d'abord un objet lourd, pouvant être utilisé comme instrument à lancer ; il peut aussi bien servir de presse-papier, ou encore de récipient pour un papillon qu'on veut immobiliser ; il peut également avoir une valeur en tant qu'objet d'art gravé ou peint,* indifféremment s'il est en verre, si sa forme est cylindrique, s'il est destiné à servir d'instrument à boire ou non, etc.

Mais allons plus loin. *Si j'utilise en ce moment le verre comme instrument servant à boire,* cela m'est parfaitement égal de savoir si sa forme est cylindrique ou s'il est effectivement en verre ; l'important pour moi, c'est de m'assurer que son fond n'est pas fêlé, que les bords ne sont pas ébréchés, de sorte qu'il n'y ait pas de danger que je me coupe les lèvres, etc. Par contre, *si je ne me sers pas du verre pour boire, mais pour un usage quelconque,* où seule importe sa forme *cylindrique,* il m'est tout à fait égal qu'il y ait une fêlure, ou même que le fond du verre fasse totalement défaut.

La logique formelle à laquelle on se limite dans les écoles (et à laquelle il faut se limiter, tout en la corrigeant), *se laisse guider dans ses définitions formelles par les côtés les plus saillants,* ou les plus usités d'un objet, et se borne à cela. *Si nous prenons donc deux ou plusieurs définitions du verre, et les réunissons fortuitement* (cylindre en verre et instrument servant à boire), nous obtenons précisément une définition éclectique, indiquant plusieurs propriétés de l'objet en question, mais rien de plus. *Or la logique dialectique exige que nous poussions la recherche plus loin. Pour reconnaître réellement l'objet, il importe en effet d'en saisir, d'en rechercher tous les côtés, aspects, rapports et « médiations » avec le monde extérieur. Evidemment, nous n'atteindrons jamais ce résultat d'une manière exhaustive, mais l'exigence de l'universalité nous préserve des erreurs et du danger de la routine figée.*

De plus, la logique dialectique exige que l'objet en question soit considéré dans son développement, dans son « automouvement » (comme dit parfois Hegel), *dans ses variations. En prenant toujours l'exemple du verre... cela est surtout vrai pour son utilisation, sa distinction, sa liaison avec le monde environnant.*

Troisièmement, « la définition » de l'objet doit englober toute l'expérience humaine en rapport

---

1. Voir : *Encore une fois la question des syndicats.* 25 janvier 1921. Tome XXXII des Œuvres complètes de Lénine, 4e édition russe.

avec le dit objet, aussi bien en tant que critique de la vérité qu'en tant que rapport pratique de l'objet avec le besoin humain.

Quatrièmement la logique dialectique nous enseigne : « qu'il n'y a pas de vérité abstraite, que la vérité est toujours concrète » (comme le disait Hegel).

★

Une question *philosophique* a préoccupé Lénine pendant toute sa vie, la question du passage de l'apparence à l'essence et du phénomène à la loi. L'un ne se sépare pas de l'autre. La dissociation entre les termes est une erreur fondamentale de plusieurs philosophies ou courants philosophiques, qui arrête le mouvement de la connaissance. Mais quels sont leurs rapports ? Ils sont complexes, ils sont hautement dialectiques. L'apparence révèle l'essence, le phénomène enveloppe la loi. L'apparence, l'inessentiel, font partie de l'essence, et cependant ils la masquent, ils la dissimulent, ils la voilent. L'apparence, c'est l'être immédiatement donné, et cependant c'est le superficiel, c'est ce qui disparaît et s'anéantit rapidement. Et cependant c'est *aussi* le *reflet* de l'essence profonde et cachée. C'est la *réflexion* de l'essence sur elle-même, qui se manifeste et en même temps rentre en elle-même. Dans le mouvement de la pensée, l'essence se trouve entre l'être immédiat, apparent, et le concept. Dans la connaissance en tant que pénétration du réel objectif, l'essence est à la fois l'objet du concept et la transition entre une vérité et une vérité plus profonde, entre une essence déjà saisie et une essence, une raison d'être ou une condition plus cachée. Et d'ailleurs, même si la contradiction n'apparaît pas immédiatement, même si l'apparence et le phénomène restent en apparence soumis à la première détermination réflexive — l'*identité* qui s'oppose à la différence — l'essence est toujours mouvante et contradictoire en elle-même, de façon interne. Toute réalité est en elle-même contradictoire, en elle-même, c'est-à-dire essentiellement, dans son essence, dans son mouvement interne. Réciproquement, la contradiction est la racine de tout mouvement, sa racine essentielle. Et la dialectique est l'étude des contradictions dans l'essence même des choses.

Le mouvement et la vie, le principe de tout mouvement intime... l'impulsion... l'opposition à l'être mort — qui croirait que c'est là l'essence de cet hegelianisme abstrait, abstrus, lourd, absurde ? Ce fond, il fallait le comprendre, le découvrir, le sauver, le décortiquer, l'épurer, et c'est ce que Marx et Engels ont fait...

L'idée du lien universel, multilatéral, vivant, de tout avec tout, du reflet de ce lien (Hegel renversé matérialistement) dans les concepts qui doivent être affûtés, travaillés, souples, mobiles, relatifs, liés entre eux, uns dans les oppositions, afin d'embrasser l'univers. La continuation de l'œuvre de Hegel et de Marx doit consister dans l'élaboration dialectique de l'histoire de la science, de la technique, de la pensée humaine.

Je résume et cite le chapitre des *Cahiers* sur l'essence. Chapitre admirable entre tous. Je signale aux philosophes professionnels la densité des formules léniniennes. Par exemple cette critique du Kantisme en deux lignes :

Vous mettez dans l'apparence toute la richesse du monde et puis vous niez l'objectivité de l'apparence.

Mais dans ce chapitre, Lénine ne traite pas abstraitement la question de l'essence. Il introduit déjà une image, sensible, matérielle, qui enveloppe la formulation logico-dialectique.

Le fleuve et les gouttes dans le fleuve. La situation de chaque goutte, son rapport avec d'autres ; son lien avec d'autres ; la direction de son mouvement... La vitesse, la ligne,... la somme du mouvement... des courants particuliers. Le mouvement du fleuve, l'écume en haut, les courants profonds en bas. Mais l'écume est aussi une expression de l'essence [1]...

C'est que Lénine ne spécule pas sur les rapports de l'essence et de l'existence. Il cherche, dans la vie et l'action, à atteindre l'*essentiel,* à le déceler, à l'amener au jour, à agir sur lui et par son moyen.

Lénine cherche à déterminer les *courants profonds* de l'histoire, de la vie, ces *courants profonds* que son continuateur, notre camarade Maurice Thorez, analysait et détectait récemment, lui aussi, dans la situation actuelle.

★

Dès les débuts de son activité, Lénine a pris cette attitude d'homme et de philosophe, pour qui la théorie ne se sépare pas de la pratique, et dont la moindre action se relie à la connaissance scientifique et à la conception du monde. Dès ce début, son intervention dans les questions théoriques a le style, le grand style philosophique, et Lénine apparaît comme « l'aigle des montagnes », suivant l'expression employée par Staline en 1924.

Ce que sont les amis du peuple fut écrit en 1894 et publié en 1898 sous forme de brochure. Dans cet écrit, Lénine formule pour la première fois l'idée de l'alliance révolutionnaire des ouvriers et des paysans. Il critique le terrorisme des populistes et indique les objectifs politiques des marxistes. Les marxistes russes doivent organiser un parti ouvrier socialiste unique avec les cercles marxistes dispersés [2]. C'est dire l'importance politique de cette œuvre. Mais *en même temps* Lénine critique les sociologues et la sociologie non-marxistes, et avant tout leur *subjectivisme.* Il met en lumière l'hypothèse fondamentale du matérialisme historique, hypothèse qu'il estime scientifiquement démontrée dans et par l'ouvrage dont elle est l'idée essentielle : *le Capital.* Quelle est cette hypothèse ? La société se développe, historiquement, et ce développement est un processus objectif, obéissant à des lois objectives, comme un processus naturel. Et Lénine en tire les règles de la méthode sociologique :

Jusqu'ici les sociologues avaient de la peine à distinguer, dans le réseau complexe des phénomènes sociaux, ceux qui étaient importants et ceux qui ne l'étaient point (là est la racine du subjectivisme en sociologie) ; à cette distinction ils ne pouvaient trouver un critère objectif. Le matérialisme a fourni un critérium parfaitement objectif en dégageant les « rapports de production » comme structure de la société... Tant qu'ils s'en tinrent aux rapports sociaux idéologiques (c'est-à-dire à des rapports qui avant de se former passent par la conscience des hommes), ils ne purent découvrir la répétition et la régularité dans les phénomènes sociaux... L'analyse des rapports sociaux matériels permit aussitôt de constater la répétition et la régularité, de généraliser les systèmes des divers pays pour arriver à une seule conception fondamentale : la *formation sociale.* Seule cette généralisation a permis de passer de la description des phénomènes sociaux (et de leur estimation du point de vue de l'idéal) à leur analyse strictement scientifique, qui dégage, par exemple, ce qui distingue un pays capitaliste d'un autre pays et analyse ce qui leur est commun à tous (Œuvres, I, p. 92).

Suit un remarquable résumé du *Capital.*

Des textes de Marx, Lénine dégage donc une méthodologie dialectique, allant

1. *Cahiers sur la dialectique.* Ed. Guterman et Lefebvre, Gallimard, 1939, pp. 137 sq.
2. *Histoire du Parti communiste bolchévik,* p. 27.

de l'apparence à l'essence, des phénomènes aux lois objectives. On sait comment il appliqua la méthode à l'analyse du capitalisme en Russie et dans le monde, à l'analyse de l'impérialisme. Il note, dès 1894, l'incapacité, pour toute méthode idéaliste et métaphysique, de dépasser la description suivie de jugements de valeur.

Il montre que le matérialisme historique, et lui seul, constitue une *Sociologie scientifique*. Il montre aussi comment continuer Marx en analysant, de façon toujours plus serrée — mais toujours en allant du détail au fondamental —, la formation sociale capitaliste dans son ensemble et son devenir et aussi dans chaque pays, jusque dans les faits de la vie courante.

Signalons aussi, dans la même œuvre (I, pp. 114 sq.) une remarquable discussion sur Hegel et Marx, et sur l'emploi par la méthode matérialiste dialectique de la « *négation de la négation* ».

★

Dans *Que faire ?* paru en Mars 1902, Lénine critique l'économisme et le culte de la spontanéité du mouvement ouvrier. Il montre le rôle essentiel de la théorie.

> Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire [1].

Lénine, dit l'*Histoire du P.C.b.*, a montré que les « économistes » trompaient la classe ouvrière

> en prétendant que l'idéologie socialiste pouvait naître du mouvement spontané de la classe ouvrière ; car en réalité, l'idéologie socialiste ne naît point du mouvement spontané, mais de la science. Les « économistes », en niant la nécessité d'apporter dans la classe ouvrière la conscience socialiste, frayaient par là-même le chemin à l'idéologie bourgeoise ;... ils enterraient l'idée de la fusion du mouvement ouvrier et du socialisme (p. 41-42).

La connaissance scientifique est apportée du dehors au mouvement spontané, à la lutte de classe du prolétariat. Le rôle du Parti est précisément de réaliser cette fusion de la science et du mouvement ouvrier. Faute de quoi « l'écrasement de la conscience par la spontanéité » se fait aussi « de façon spontanée », dit Lénine (I, p. 203). Et Lénine cite longuement, en l'approuvant, un texte de Kautsky :

> La conscience socialiste serait le résultat nécessaire, direct, de la lutte de classe prolétarienne. Cela est entièrement faux. Comme doctrine, le socialisme a évidemment ses racines dans les rapports économiques actuels au même degré que la lutte de classe du prolétariat ; autant que cette dernière, il procède de la lutte contre la pauvreté et la misère des masses, engendrées par le capitalisme. Mais le socialisme et la lutte de classe surgissent parallèlement et ne s'engendrent pas l'un l'autre ; ils surgissent de prémisses différentes. La conscience socialiste ne peut surgir que sur la base d'une profonde connaissance scientifique [2]...

Ainsi toute sous-estimation de la théorie, de la science, de la conception du monde, — donc aussi de la philosophie —, enveloppe une sous-estimation du rôle du parti, qui doit introduire dans la classe ouvrière la connaissance et la

---

1. *Que faire ?*, p. 26. Editions sociales, Paris, 1947.
2. Dans LÉNINE : Œuvres choisies, I, p. 205.

conscience de sa situation, de sa mission. Et réciproquement... La théorie, dont fait partie intégrante la philosophie, est et doit être le guide de l'action.

Le problème se pose uniquement ainsi : idéologie bourgeoise ou idéologie socialiste. Il n'y a pas de milieu, car l'humanité n'a pas élaboré une troisième idéologie ; et puis dans une société déchirée par les antagonismes de classes, il ne saurait exister d'idéologie en dehors ou au-dessus des classes (I, p. 206).

Mais l'idéologie socialiste n'a rien d'un produit spontané du prolétariat ou de sa lutte ; elle n'a rien d'un *subjectivisme de classe*. Elle est une science et une philosophie intimement liées. Elle est connaissance des lois objectives, méthodologie scientifique de pensée et d'action, analyse rigoureuse du développement social et des situations historiques...

★

En 1910, Lénine lui-même caractérisait dans un article la situation dans laquelle il écrivit son livre : *Matérialisme et empiriocriticisme*.

Précisément parce que le marxisme n'est pas un dogme mort, une doctrine achevée, toute prête, immuable, mais un guide vivant pour l'action, il ne pouvait manquer de refléter le changement singulièrement rapide des conditions de la vie sociale. Ce changement eut pour résultat une désagrégation profonde, le désarroi, des flottements de toutes sortes, en un mot : une grave crise *intérieure* du marxisme. Une action vigoureuse contre cette désagrégation, une lutte énergique et opiniâtre pour la défense des *principes* du marxisme s'inscrit à nouveau à l'ordre du jour. Les couches extrêmement larges des classes qui ne peuvent éviter le marxisme pour formuler leurs tâches se l'étaient assimilé à l'époque précédente de la façon la plus unilatérale, la plus difforme ; elles en ont retenu tels ou tels « mots d'ordre », telles ou telles réponses aux questions tactiques, *sans comprendre* les critères marxistes de ces réponses. La « révision de toutes les valeurs » dans les différents domaines de la vie sociale conduisit à la « révision » des principes philosophiques les plus abstraits et les plus généraux du marxisme. L'influence de la philosophie bourgeoise, en ses nuances les plus variées, se fit sentir dans l'épidémie du machisme qui se répandit parmi les marxistes (I, pp. 577-578).

La situation dans laquelle Lénine écrivit son livre, a donc plusieurs aspects. Après la défaite de la Révolution de 1905,

l'offensive de la contre-révolution se poursuivit aussi sur le front idéologique.

La critique du marxisme devint une mode.

L'abattement et le scepticisme avaient également atteint certains intellectuels du Parti, qui se prétendaient marxistes, mais ne s'étaient jamais tenus fermement sur les positions du marxisme. (*Hist. P.C.b.*, p. 112-121).

Ils attaquèrent donc les fondements *philosophiques* du marxisme, mais sous couleur de les défendre, d'améliorer le marxisme, de le mettre en accord avec les découvertes de la science et de la philosophie « la plus moderne ».

En effet, dans la même période, au début du xx^{e} siècle, des découvertes d'une extrême importance avaient bouleversé la science de la nature matérielle (physique).

Cette *crise du marxisme*, comme dit Lénine, reflétait aussi la « dialectique du mouvement historique », le fait que des millions d'êtres humains,

réveillés brusquement de leur long sommeil et placés aussitôt devant les problèmes les plus importants, ne purent se maintenir longtemps à cette hauteur (I, p. 577).

C'est donc bien dans le cadre d'une *crise du marxisme*, d'une *crise de croissance*, et comme réponse aux problèmes posés par cette crise, que nous devons situer le livre de Lénine, ce livre qui, selon Staline, est

en même temps une défense des principes théoriques du marxisme — le matérialisme dialectique et historique — et une généralisation matérialiste de tout ce que la science, avant tout la science de la nature, avait acquis d'important et de substantiel pendant une période historique.

Ainsi Lénine nous apprend que le marxisme, comme toute réalité, se développe à travers des difficultés, des contradictions, des luttes de tendances et d'idées, des crises.

★

Pour situer maintenant l'actualité, l'intérêt actuel de *Matérialisme et empiriocriticisme*, il faut poser la question : le marxisme traverse-t-il, ou aurait-il traversé, dans les dernières années, une telle crise ?

Je ne pense pas que l'on puisse dire que le marxisme ait traversé une crise, et cela notamment grâce au grand marxiste disparu, à Staline, qui a défendu comme Lénine quarante ans auparavant les principes philosophiques et théoriques du marxisme.

Cependant, des éléments d'une telle crise se sont accumulés. Et cela, comme l'a dit Lénine, en raison même de la « dialectique du développement historique » et du « changement rapide des conditions sociales ».

L'influence de la philosophie bourgeoise a entretenu ou fait pénétrer, jusque dans les rangs des marxistes, des idéologies qui n'ont rien de commun avec le marxisme : positivisme ou néo-positivisme, empiriocriticisme notamment.

L'empiriocriticisme — qui nie la réalité objective du monde extérieur, l'objectivité de la connaissance et des lois — a pénétré parmi les marxistes sous ses formes les plus subtiles, sous couleur même de défendre, d'améliorer le marxisme. La théorie de la vérité de classe et de la *subjectivité de classe*, la théorie des *idées organisatrices de l'expérience et du monde*, sont apparues là où l'on s'attendait le moins à les trouver. Faut-il rappeler que l'empiriocriticiste Bogdanov, combattu par Lénine, fonda en 1917 le « *Proletkult* » ? On se souvient aussi de la critique de Iarochenko par Staline (dont aujourd'hui la presse bourgeoise prétend que nous abandonnons les positions...). L'erreur de Iarochenko était une erreur *empiriocriticiste*, erreur d'autant plus grave qu'elle rapprochait singulièrement le pseudo-marxiste Iarochenko des thèses soutenues par les adversaires les plus acharnés du marxisme, par exemple par Burnham dans *l'Ere des organisateurs*.

Il n'y a donc pas eu de crise du marxisme analogue à celle qui suivit l'échec de 1905, même pas de crise de croissance. Cependant Staline, comme autrefois Lénine, a dû rappeler avec force que le marxisme est essentiellement *connaissance objective des lois objectives de la nature et de la société*, et une conception du monde enveloppant cette théorie de la connaissance objective des lois objectives. Les erreurs idéologiques qui ont pénétré jusque dans nos rangs, sont celles-là mêmes que critiqua Lénine, ou leur continuation.

D'autre part, la science de la nature matérielle (physique) a continué depuis Lénine son développement prodigieusement rapide.

Ce sont des savants *bourgeois* qui ont accompli la *révolution moderne* suivant l'expression de Lénine (qui intitule ainsi le chap. V de son livre) dans la science de la nature matérielle ; avec eux la physique a fait un bond en avant. Et cela bien que le capitalisme soit au même moment entré dans sa dernière étape, l'impérialisme, et que la société bourgeoise et la classe bourgeoise se décomposent ; et cela malgré les contradictions de plus en plus profondes qui poussent vers sa fin cette société, notamment les contradictions entre l'idéologie et la science, entre la théorie et la pratique, entre les possibilités de la science et ses applications, etc.

Ce sont des savants bourgeois qui ont fait la révolution moderne en physique. Depuis que Lénine a écrit son livre, des savants qui ont pris une autre attitude, qui ont adopté une autre idéologie, une autre position politique, comme Langevin ou Vavilov, ont contribué à cette révolution dans la science. Cependant la situation n'a pas changé, pour l'essentiel. Les découvertes de Planck, d'Einstein, de Bohr, de Broglie, etc. etc. ont prolongé l'œuvre des savants que Lénine a connus et étudiés.

De cette situation découlent d'importantes conséquences. Les découvertes physiques, en elles-mêmes, ne dépendent pas de l'idéologie ; ce ne sont pas des superstructures de la société bourgeoise ; ce sont des *connaissances*. Mais les connaissances physiques ne se suffisent pas ; elles ne peuvent s'isoler. Bien que les physiciens le souhaitent souvent et que cela fasse partie de leur empirisme ou de leur positivisme, les connaissances ne peuvent rester parcellaires, spécialisées. Le savant a besoin de penser sa science. Philosophie et science ne peuvent se séparer. Dans les conditions de la société de classes et de la lutte de classes, des interprétations contradictoires sont possibles et même inévitables, les unes matérialistes, les autres idéalistes ou du moins confusionnistes. Cependant, l'idéologie ne peut pas ne pas réagir sur la méthodologie de la science, sur le traitement même des problèmes scientifiques. L'idéologie en contradiction avec la science, à savoir l'idéalisme, — telle ou telle variété de l'idéalisme — aboutit donc à une « *crise* » (entre guillemets) de la science. C'est cette « crise » que Lénine analyse, qui n'est qu'en apparence une « crise » interne de la physique ; qui est au moins sous un aspect important due à l'interaction entre les connaissances nouvellement acquises et l'idéologie, superstructure de la société capitaliste.

Lénine lui-même a situé son livre : *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 303.

Issus de Feuerbach et mûris dans la lutte contre les rapetasseurs, Marx et Engels portèrent naturellement leur attention principale sur le parachèvement de la philosophie matérialiste, c'est-à-dire sur la conception matérialiste de l'histoire, et non sur la gnoséologie matérialiste. Par suite, dans leurs œuvres sur le matérialisme dialectique, ils soulignèrent plus la *dialectique* que le *matérialisme* et, traitant du matérialisme historique, ils insistèrent plus sur le côté *historique* que sur le côté *matérialiste*. Nos adeptes de Mach désireux d'être marxistes ont abordé le marxisme à une période de l'histoire tout à fait différente, où la philosophie bourgeoise s'est surtout spécialisée dans la gnoséologie et, s'étant assimilé sous une forme unilatérale et déformée certaines parties constituantes de la dialectique (le relativisme par exemple), porte le meilleur de son attention sur la défense ou la reconstitution de l'idéalisme en bas et non de l'idéalisme en haut.

Il est clair qu'aujourd'hui encore la philosophie bourgeoise se consacre complaisamment à la gnoséologie, à la méthodologie. Il est clair qu'elle a continué à s'assimiler « sous forme unilatérale et déformée certaines parties

constituantes de la dialectique », le relativisme notamment. C'est exactement la position de la revue bien connue *Dialectica*, pour se limiter ici à cet exemple.

Sous d'autres aspects, dans d'autres secteurs, nous sommes entrés dans une autre période que celle au début de laquelle Lénine écrivit son livre. Pour le secteur qui nous occupe (physique, science de la nature matérielle, gnoséologie et théorie de la connaissance), *nous sommes dans la même période.*

Notre ami Orcel a brillamment exposé le chapitre V de *Matérialisme et empiriocriticisme*, consacré spécialement à la « crise » de la physique moderne. Je parlerai donc surtout des chapitres proprement philosophiques de ce livre. En appliquant les thèses du matérialisme dialectique aux problèmes de la « *gnoséologie* », de la théorie de la connaissance, en approfondissant la *gnoséologie matérialiste*, Lénine l'a considérablement enrichie.

L'intérêt de son livre consiste notamment en ce qu'il a développé l'analyse des trois aspects du problème fondamental de la philosophie. S'inspirant d'Engels, il a plus clairement distingué ces trois aspects, et les problèmes qu'enveloppe chaque aspect.

★

La question suprême de la philosophie, et surtout de la philosophie moderne, c'est la question des rapports entre la pensée et l'existence, entre l'esprit et la nature, répète inlassablement Lénine après Engels. Faut-il accorder la primauté à la nature, à la matière, au physique, à l'univers extérieur ? Telle est la question capitale (cf. p. 82, p. 309, etc.).

Ce problème de la philosophie n'est pas une simple illusion. Il y a vraiment pour nous, quand nous commençons à réfléchir, « *contradiction entre le physique et le psychique* » (cf. p. 41). Le problème philosophique fondamental n'est donc pas fondé sur une vaine apparence ; il a un fondement réel, un fondement dans la vie. Une contradiction réelle, que l'on n'a pas le droit d'écarter verbalement, s'exprime dans la contradiction entre le matérialisme et l'idéalisme.

Ici, sur ce point, sur ce plan, ou dans la sphère de ce problème, il faut sans cesse clarifier la question et la poser comme l'ont posée les philosophes classiques du XVIII^e^ : Berkeley, Diderot (cf. p. 15).

Ici, sur ce point, dans la sphère de ce problème, la réponse prend nécessairement la forme d'un « *ou bien... ou bien* ». Ou bien le matérialisme, ou bien l'idéalisme. Pas de troisième voie.

Ici, dans la sphère de ce problème, deux *postulats* contradictoires s'opposent, le postulat matérialiste, le postulat idéaliste (cf. pp. 51, 55, 59, 107, etc.).

L'existence de ce qui est reflété indépendamment de ce qui reflète est le postulat fondamental du matérialisme (p. 105).

Et il faut être reconnaissant aux idéalistes conséquents comme Berkeley, qui ont formulé clairement le postulat idéaliste. Les deux postulats sont vieux de deux mille ans, mais beaucoup de philosophes se sont employés et s'emploient encore — notamment l'empiriocriticisme — à embrouiller la question, en admettant les sensations, « l'expérience », etc., et non l'idéalisme ou le matérialisme.

Ici, sur ce plan, on ne réfute pas l'idéalisme. On peut montrer qu'il entre

en contradiction avec la pratique, avec la conviction naïve des hommes et des savants. On peut montrer son sens de classe, on peut le réduire à l'absurde en montrant qu'il aboutit au solipsisme, voire à l'idée que seul existe le moment présent du « moi » (cf. pp. 67 et 77). On l'accule à l'absurde ; on lutte contre lui ; on lui enlève base, justifications, et un à un ses arguments. On ne le détruit pas, on ne le réfute pas. Comment détruire, comment réfuter un *postulat* ? Réciproquement, on ne prouve pas, on ne démontre pas le matérialisme. Comment prouver ou démontrer un postulat ? La critique porte essentiellement contre les éclectismes, les compromis, les falsifications, les idéalismes ou matérialismes honteux qui cachent leur nom : la doctrine de Kant, celle de Mach.

Sur ce plan, dans la sphère de ce problème, la lutte et l'unité des contradictoires s'expriment dans le fait que l'idéalisme et le matérialisme se définissent l'un par l'autre, l'un contre l'autre, rigoureusement opposés.

C'est parce que le problème fondamental de la philosophie prend la forme d'un « ou bien... ou bien » qu'il a toujours entraîné et enveloppé une *prise de parti*, une position de parti qui a toujours été et qui est encore une position de classe (cf. p. 309). Dans l'intermédiaire et la confusion ne se trouve que le « méprisable parti du juste milieu ». La position philosophique — la prise de position et de parti — a toujours été et elle est encore *politique*.

★

Il a été question jusqu'ici — dans la sphère de ce premier problème, ou de ce premier aspect du problème fondamental — du matérialisme et de l'idéalisme. Pas encore du *matérialisme dialectique*.

D'autres doctrines obscurcissent, voilent, suppriment le problème fondamental.

Le matérialisme dialectique, lui, le résout. Il le dépasse, il le supprime en le résolvant.

Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique (intimement liés) montrent la formation de la conscience, reflet complexe (perceptif, actif et pratique, idéologique) de l'être naturel et social de l'homme.

Mais le matérialisme dialectique et historique ne résout que lentement, pas à pas, avec l'aide de toutes les sciences, le problème fondamental. Cela signifie que l'on ne peut avant longtemps enlever au postulat idéaliste toute occasion, tout prétexte, tout argument, toute racine, toute lacune où il viendra se loger.

Cependant, le matérialisme dialectique n'est pas une simple réponse comme les autres au problème fondamental. Il en est la *solution*. Il l'élimine (cf. p. 74), C'est-à-dire qu'il n'est pas une philosophie comme les autres.

Il est encore une philosophie, pour autant qu'il répond au problème fondamental, porté dans la pensée moderne à sa plus grande acuité. Pour autant qu'il reprend, développe, enrichit, transforme le vieux postulat matérialiste.

Mais il n'est plus une philosophie, pour autant qu'il résout le problème philosophique. Il le supprime. Il enlève peu à peu à l'idéalisme tout fondement. Il lie la philosophie avec les sciences, avec l'action et la pratique ; avec la prise de parti entièrement consciente dans l'action.

C'est ainsi que le matérialisme dialectique est *nouveau*, tout en reprenant et dépassant l'*ancien* (la philosophie).

C'est ainsi qu'il n'est plus un postulat ; il ne dépend plus d'un postulat.

Il recouvre — y compris la position de parti — toute l'étendue et la profondeur de la pratique sociale. Il a, comme tel, une objectivité approfondie qui enveloppe la preuve de sa vérité.

C'est ainsi que le matérialisme dialectique reçoit légitimement d'autres définitions que la définition par le postulat matérialiste. Par exemple la définition de Staline :

> Le matérialisme dialectique est la théorie générale du parti marxiste-léniniste.

Le postulat matérialiste, d'abord naïvement proposé, a été ensuite élaboré, enrichi, développé. Le matérialisme dialectique poursuit cette élaboration ; elle fait un bond en avant.

La matière, dit Lénine (p. 110) est une *catégorie philosophique*. Philosophique, c'est-à-dire universelle, qui se retrouvera dans tous les domaines du savoir (y compris les sciences de l'homme). La matière n'est pas la seule catégorie philosophique ou gnoséologique. L'*espace*, le *temps*, la notion de *loi*, le mouvement, le devenir avec ses lois universelles font aussi partie des catégories philosophiques. Il faut les distinguer des catégories de la logique dialectique (par exemple : l'abstrait et le concret, l'essence et l'apparence, etc.) et surtout des catégories propres à chaque science (par exemple : la valeur est une catégorie économique ; la nation est une catégorie historique, etc.).

La philosophie étudie les catégories philosophiques, et aussi les catégories de la logique dialectique, qui leur sont intimement liées dans la théorie de la connaissance du matérialisme dialectique.

> L'unique « propriété » de la matière dont l'admission définit le matérialisme philosophique, c'est celle d'*être une réalité objective*, d'exister en dehors de notre conscience (p. 238).

C'est dire que l'on doit soigneusement distinguer la catégorie philosophique, qui ne vieillit pas (p. 110), des connaissances relatives, provisoires, approximatives, acquises par telle ou telle science. Y compris la physique.

La catégorie philosophique de *matière* est ainsi à la fois l'extrême abstraction et le suprême concret.

Les connaissances acquises par les différentes sciences ne pourraient l'atteindre, l'épuiser ou la remplir (ces mots ne sont que des métaphores !), c'est-à-dire atteindre la connaissance *absolue*, qu'au bout d'un processus infini. Sur ce chemin, toute connaissance relative contient un *grain de vérité* absolue : elle est à la fois relative et absolue.

L'opposition de la matière et de la conscience, du matérialisme et de l'idéalisme est donc *absolue* dans des limites étroites et déterminées, dans une sphère étroite et déterminée : celle du premier problème de la philosophie. Mais hors de ces limites, elle n'a qu'une signification *relative* (cf. p. 128). Sans quoi le matérialisme historique et dialectique n'aurait pas de sens.

★

Et nous abordons maintenant le second problème, ou plutôt le second aspect du problème fondamental.

Les philosophes se divisent en deux camps. Il y a eu et il y a encore deux courants de la philosophie, le matérialisme et l'idéalisme. Entre ces deux courants, il y a eu et il y a encore lutte acharnée (cf. pp. 21, 82, etc.).

La pensée de Lénine — et d'Engels — est-elle que nous pouvons et devons mettre sur chaque système une étiquette ? Qu'ici aussi le problème se formule par un : « ou bien... ou bien » ? Chaque doctrine serait-elle ou matérialiste, ou idéaliste ? Non, cette interprétation est superficielle. Au contraire, ici, dans cette sphère, la lutte et l'unité des contradictoires s'expriment par toutes sortes de mélanges, de transitions historiques, de passages de l'un à l'autre ; et aussi de compromis bâtards, comme l'agnosticisme ; ou de falsifications, l'idéalisme cherchant à passer pour matérialisme ; ou d'erreurs, un matérialisme « honteux » se faisant passer pour idéalisme. La lutte se poursuit à l'intérieur de la philosophie, dans toute l'histoire de la philosophie, dans tout le développement de la philosophie. Il y a eu développement de l'idéalisme jusqu'à ses formes les plus amples, les plus conséquentes. Il y a eu lutte à l'intérieur de telle ou telle philosophie. Et surtout, à travers l'histoire de la philosophie, il y a eu développement du matérialisme, croissance et enrichissement, en partie par cette lutte même. C'est donc une vue très souple, très vivante, très riche, de l'histoire de la philosophie qu'apporte Lénine, après Engels.

★

Et nous arrivons au troisième aspect du problème fondamental, que Lénine distingue soigneusement des précédents, car il a sa sphère et ses limites, son unité et ses contradictions spécifiques. C'est le problème de la connaissance proprement dit. Nos idées correspondent-elles à quelque chose d'extérieur et de réel ? Ce monde est-il connaissable ?

Dans cette sphère, la lutte prend forme nouvelle. Le matérialisme lutte contre l'agnosticisme, contre l'empirisme, contre le positivisme et l'empiriocriticisme. Mais il se trouve d'accord avec certains idéalismes, notamment avec l'idéalisme *objectif* de Hegel. Sur ce point, dans cette sphère. Ce qui n'empêche en rien la critique de l'idéalisme hégélien comme tel (cf. pp. 83 et 310). Dans les *Cahiers* Lénine reprendra et approfondira ce rapport.

Tout à l'heure donc, l'idéalisme n'apparaissait que comme absurdité, irréfutable mais absurde comme un rêve.

Maintenant l'idéalisme apparaît tout autrement. C'est ce que Lénine explique dans un texte remarquable des *Cahiers* publié à la suite de *Matérialisme et empiriocriticisme.*

L'idéalisme, dans le sens philosophique de ce terme, n'est que fadaise du point de vue d'un matérialisme grossier, simpliste, métaphysique. Au contraire, du point de vue du matérialisme discipliné par la dialectique, l'idéalisme philosophique est une croissance unilatérale, une excroissance, une superfétation, un des traits ou une des facettes de la connaissance qui donnent exagérément dans l'absolu, détaché de la matière, de la nature divinisée.

L'idéalisme est une excroissance. Il grossit un *moment* de la connaissance (cf. p. 117).

Il faut donc prendre au sérieux tout idéalisme, non pour le suivre, mais pour extirper ses racines — car il a des racines — qui puisent la sève de l'arbre vivant.

La connaissance a impliqué et implique une série de *moments* : la sensation et la perception — la constatation et la description des faits ou des phénomènes — l'action pratique — l'intervention de la pensée, la formation de

oncepts — la critique du savoir acquis, la conscience de sa relativité, pour ller plus loin — le retour à la pratique pour vérifier, pour appliquer, pour pprofondir.

Le processus de la connaissance implique la conviction qu'il y a processus llant de l'ignorance à la connaissance : une avance réelle dans la connaissance d'une réalité inépuisable.

Détachez un moment, un aspect, un élément et portez-le à l'absolu, vous vez une variété de l'idéalisme métaphysique. Détachez la pratique, vous avez e pragmatisme. Détachez la sensation et le phénomène, séparez-les de l'essence u de la chose en soi, vous avez empirisme ou sensualisme, agnosticisme ou ositivisme. Détachez l'activité du savant, vous avez le subjectivisme. Détachez e moment du relatif, de la critique et grossissez-le, vous avez le relativisme, tc. Détachez la conscience elle-même, vous avez l'idéalisme en général.

Ainsi *tout idéalisme mutile et arrête le processus vivant.*

Le matérialisme dialectique se définit au contraire par le processus complet. l recouvre la méthode naïve de la connaissance, en lui ajoutant une connaissance plus aiguë des contradictions et une définition plus élaborée des moments.

Tout à l'heure, il se définissait par l'ensemble de la pratique sociale.

Ici, sur le plan de la théorie de la connaissance, il se définit par l'ensemble du processus vivant de la connaissance, sans arrêt, freinage, paralysie ou mutilation.

Le matérialisme dialectique enveloppe la théorie d'une conscience, reflet *actif*, pénétrant par la pratique et la connaissance dans une réalité infiniment, népuisablement vaste. Et la dominant, transformant la nécessité aveugle en liberté.

L'électron, la plus petite particule, a en lui une richesse infinie de contenu, de déterminations, annonçait prophétiquement Lénine en 1908.

Et nous retrouvons la « crise » de la physique. Il y a crise, et il n'y a pas crise. Il n'y aurait pas crise, s'il y avait application conséquente de la gnoséologie matérialiste. Il y a crise parce qu'il y a traitement incorrect de la science. Parce que la physique mécaniste ancienne s'écroule et que la science de la nature enfante laborieusement le matérialisme dialectique. Mais la crise vient des problèmes posés par la science.

Les tentatives réactionnaires naissent du progrès même de la science (p. 282).

D'où la nécessité d'une extrême attention à ces problèmes.

★

Ici, je voudrais seulement ajouter à l'exposé de notre camarade Orcel deux brèves considérations.

En premier lieu, Lénine a montré que la physique moderne n'a pas amené l'effondrement du matérialisme — selon l'interprétation des positivistes, empiriocriticistes, etc. — mais l'effondrement du mécanisme. C'est-à-dire d'une conception limitée, provisoire, bornée, de la nature matérielle.

La physique mécaniste ou physique classique est donc critiquée de deux façons, attaquée de deux côtés. *Il y a une critique réactionnaire, idéaliste, une « critique de droite » .. et il y a une critique progressiste, une critique « de gauche »*, comme dit Lénine.

Or les physiciens, par ignorance ou par attitude de classe, s'adressent de préférence à la « critique de droite ».

J'ouvre un livre de M. Louis de Broglie, qui n'est pas le plus récent de ses ouvrages, mais garde un grand intérêt : *Physique et microphysique* (1948). J'y trouve, p. 190 et suiv., un chapitre entier sur *Bergson*. M. de Broglie, qui veut penser sa science et a besoin d'une philosophie, s'adresse — ici du moins — à Bergson. Or, Bergson, c'est la critique réactionnaire, la critique de droite du mécanisme. Il commence, dans les textes cités par M. de Broglie, par une analyse des contradictions du mouvement mécanique, que l'on pourrait confronter avec l'analyse d'Engels. Ce n'est pas pour enrichir la notion de mouvement, mais pour dissocier matière et mouvement (ou devenir), pour dissocier temps et espace, puis dissocier continu et discontinu. Or, M. de Broglie s'aperçoit très bien que cela ne va pas, par exemple que la dissociation du temps et de l'espace a amené Bergson aux pires erreurs sur la relativité. Et pourtant il s'obstine dans ce texte à demander à ce philosophe la clef de l'énigme, la voie pour résoudre la crise !...

Aux hommes de science comme M. de Broglie, on pourrait dire aujourd'hui : « Vous êtes de grands savants, des esprits honnêtes, clairs et profonds. Vous voulez penser votre science. Vous cherchez philosophie, méthodologie, *gnoséologie*. Vous êtes les révolutionnaires modernes dans la physique ! Pourquoi engagez-vous un dialogue avec les philosophes qui vont en arrière et précisément rendent *impensables* vos découvertes ? Pourquoi refusez-vous le dialogue avec les philosophes révolutionnaires, qui vont dans le même sens que vous sans que vous le sachiez jusqu'ici ? Pourquoi ne liriez-vous pas Lénine ? »

A notre avis, pour analyser la « crise », pour la résoudre, il faut restituer dans toute son ampleur, promouvoir le matérialisme dialectique, la philosophie de Lénine, la théorie générale du marxisme-léninisme. Il faut clarifier la situation idéologique, et critiquer les positions qui isolent un moment de la connaissance : la mesure — l'observation (avec le prétendu « principe des observables ») — la forme mathématique, — la prétendue complémentarité. A propos de la complémentarité, voici une formule de Lénine dans les *Cahiers* :

> L'objet se présente à la conscience sans le contact réciproque. C'est là l'essence de l'anti-dialectique.

Il faut clarifier la situation en dissipant les confusions empiriocriticistes.

C'est d'ailleurs pourquoi les adversaires du marxisme-léninisme et de Lénine comme philosophe se servent aujourd'hui plus que jamais de l'empiriocriticisme, en le nommant ou sans le nommer. M. Merleau-Ponty, par exemple. Non seulement sa philosophie voudrait définir une « troisième voie » et se rapproche ainsi par plus d'un trait de l'empiriocriticisme, mais il voudrait introduire l'empiriocriticisme au cœur du marxisme. Il donne du marxisme une interprétation empiriocriticiste.

> Ce que Marx appelle *praxis*, c'est ce sens qui se dessine spontanément dans l'entrecroisement des actions par lesquelles l'homme organise ses rapports avec la nature et avec les autres (*op. cit.*, p. 69).

La pratique et le critère de la pratique, dans le marxisme, n'ont rien de commun avec cette théorie de l'organisation des rapports. La pratique est contact et pénétration dans une réalité dont elle discerne peu à peu l'essence et les lois. La dialectique ne se réduit pas à une dialectique des « sens », des idées ou de la conscience. Une prétendue dialectique idéaliste tombe inévitablement dans

la sophistique, dans l'éclectisme, dans le confusionnisme. S'il y a une dialectique des idées, c'est parce qu'il y a une dialectique de la nature, hors de la conscience, avant la conscience, et ensuite dans l'homme et sa conscience, *avant qu'il le sache* !

★

Mais ici nous passons dans un autre domaine, bien qu'il ne puisse s'isoler : les sciences sociales, les sciences de l'homme.

Dans le domaine des sciences de la nature, la révolution moderne a été accomplie par des savants d'origine bourgeoise, en contradiction avec leur propre idéologie. D'où une « crise », entre guillemets. Dans le domaine des sciences sociales, et là où domine l'idéologie bourgeoise, nous nous trouvons en pleine *crise, sans guillemets.* Dans une crise permanente et insoluble. Lénine l'a analysée, dans le dernier chapitre de *Matérialisme et empiriocriticisme.* Et le tableau de cette crise n'a pas changé. Au contraire : il s'est aggravé.

Que la conscience reflète la réalité, c'est là une proposition générale du matérialisme.

> Il n'est pas possible de ne pas voir quel lien immédiat et indissoluble la rattache à celle du matérialisme historique d'après laquelle la conscience sociale reflète l'existence sociale... L'existence sociale et la conscience sociale ne sont pas plus identiques que ne le sont en général l'existence et la conscience. De ce que les hommes prenant contact les uns avec les autres le font en êtres conscients, il ne s'ensuit nullement que la conscience sociale soit identique à l'existence sociale (p. 297).

Or la sociologie bourgeoise postule, aujourd'hui comme au temps de Lénine, cette identité, parce qu'elle part, implicitement ou non, d'un postulat idéaliste.

Je n'ai malheureusement pas le temps (et d'ailleurs cela sortirait du cadre du présent exposé) d'analyser cette crise permanente de la science dominée par l'idéologie bourgeoise, dans ce domaine : l'étude de l'homme social ou individuel, la sociologie, la psychologie, l'histoire...

★

J'ai à peine le temps de parler des *Cahiers sur la dialectique*, cette œuvre magistrale, le texte philosophique le plus riche en suggestions, en aperçus, en raccourcis, en éclairs illuminant des secteurs entiers de la pensée, que l'on puisse lire. Il est d'ailleurs aujourd'hui introuvable dans l'édition incomplète parue en 1938. Je me contenterai de montrer, à ce propos, la *grandeur philosophique* de Lénine.

En septembre 1914, la première guerre mondiale vient de se déclencher. L'Internationale socialiste s'est écroulée. Lénine est en Suisse, exilé, isolé à peu près complètement, à peu près seul à maintenir la thèse d'une guerre entre impérialismes. Que fait Lénine ? Il lui faut aller *contre le courant* pour chercher les *courants profonds de l'histoire.* Lénine médite : il approfondit la méthode dialectique. Il lit notamment la *Grande Logique* de Hegel, et ses réflexions philosophiques couvrent trois Cahiers. Sur le verso de la couverture du premier Cahier se trouve copiée l'indication du catalogue de la bibliothèque de Berne. Lénine termina cette lecture le 17 décembre 1914. Il commençait l'action qui allait aboutir à la Révolution d'Octobre.

Lénine, en pleine tourmente, isolé — en apparence — et travaillant la

« logique dialectique », n'est-ce pas précisément le philosophe dans toute sa grandeur ? Grand dans la mesure où, dépassant la philosophie, il la réalise, il accomplit ses ambitions les plus hautes ?

Il faudrait aussi avoir le temps de parler du *Testament philosophique* de Lénine, de cette *Lettre aux militants* dans laquelle il nous a laissé un programme de travail que nous commençons à peine à accomplir. Le progrès de la connaissance, indique Lénine, suppose la coopération étroite des sciences et de la philosophie, des savants et des philosophes. Cette coopération permettra au savant d'apprendre la méthode dialectique et le matérialisme dialectique. Elle permettra la « dialectisation » de la pensée et des sciences. Elle donnera aux philosophes la possibilité de parvenir à une synthèse des connaissances, à un tableau d'ensemble de l'univers.

★

Telle est, brièvement résumée, l'œuvre philosophique de Lénine.

Je crois qu'une idée centrale — essentielle — s'en dégage : l'idée de *l'objectivité approfondie*, intimement liée à la *position de parti*.

L'idéalisme métaphysique détache d'abord l'objet du sujet, l'essence du phénomène. Il définit l'*objectivité* (celle de la connaissance, celle de la loi ou du concept) d'une façon purement formelle : l'objectivité devant le sujet, pour lui, par rapport à lui, le sujet faisant d'ailleurs ou ayant l'air de faire abstraction de lui-même. L'objectif, c'est alors le fait isolé, la sensation, ou l'idée devant laquelle l'individu (le sujet) s'efface. Cet *objectivisme* est ainsi contradictoire. L'idéologie bourgeoise résout alors inévitablement la contradiction au profit du *subjectivisme*. Elle tient compte de l'observateur et de l'appareil d'observation ou de mesure ; elle tient compte de l'intervention de la pensée, du calcul, du concept ou de la technique, mais c'est pour faire rentrer le monde dans le sujet, dans l'observateur, dans le formalisme du calcul, dans la technique ou dans la pensée. L'unité se rétablit au sein de la conscience (subjective).

Lénine au contraire considère que l'homme agissant et pensant, l'activité pratique et technique, la conscience et le concept, l'observation, l'appareil de mesure et le calcul, font partie du monde. Il rétablit l'unité dans l'objectif. Tel est le thème central des *Cahiers* après *Matérialisme et empiriocriticisme*.

Alors, l'activité humaine — pensée et pratique — ne se sépare pas des choses. Elle y pénètre, reflet actif. Elle dévoile, en y pénétrant, l'essence de plus en plus profonde. En même temps, elle est créatrice, elle se développe, et avec elle, ou en elle, l'humain (l'essence de l'être humain).

Mais l'activité humaine, ce n'est pas seulement le savant et le philosophe. C'est le travailleur ; ce sont les masses et les classes travailleuses. C'est le prolétariat et son avant-garde, son *parti*.

La position de parti n'a rien de commun avec ce que la bourgeoisie appelle une position « partisane ». Elle n'a rien d'*un subjectivisme de classe* ou de parti.

Ce n'est pas *malgré* son action politique, c'est à cause de son action et à travers elle que le parti dévoile la vérité historique et « sociologique ». C'est parce qu'il agit pour transformer le monde et la société que le parti connaît l'histoire et la société. C'est parce qu'il les critique efficacement et s'en dégage qu'il dissipe les nuées.

L'objectivité approfondie enveloppe la position de parti. La position de parti enveloppe une notion approfondie de l'objectivité.

Le Parti de Lénine est parti de la connaissance et de la vérité.

SEANCE DE LA MATINEE

DISCOURS D'OUVERTURE

par Eugène AUBEL, professeur à la Sorbonne

Quiconque connaît un peu la littérature philosophique doit savoir qu'on aurait peine à trouver aujourd'hui un professeur de philosophie (ou de théologie) qui ne s'occupât ouvertement ou par des procédés obliques à réfuter le matérialisme.

Ces lignes qui ouvrent l'introduction de *Matérialisme et empiriocriticisme* montrent l'atmosphère dans laquelle nous poursuivions nos recherches aux environs de 1908. Pour beaucoup d'entre nous, qui ne connaissions pas Engels dont personne ne nous parlait, nous assimilions avec quelques réserves de forme l'être vivant à une mécanique. Nous en étions restés à l'interprétation mécaniste vulgaire de l'expérience calorimétrique générale de Lavoisier et il en naissait la comparaison du charbon et de la machine à vapeur, ce qui pour certains était très commode, car cela leur permettait de dire que physiologiquement le régime alimentaire du manœuvre et du riche industriel sont équivalents. On confondait les phénomènes de catalyse chimique banale et les phénomènes diastasiques, puis pour expliquer l'enchaînement rigoureux des réactions au sein de la cellule vivante, on faisait appel à une structure observée sur des préparations fixées, mortes et colorées. Cela menait à une impasse. Nous débutions, du moins beaucoup d'entre nous, bien mal. Et pour ma part j'ai souffert des années durant de ce départ, constamment pris entre l'idéalisme qui attribuait l'organisation à l'ouvrier suprême, et le fait matériel des procès d'échanges de matière qui caractérisent la vie et pouvaient s'expliquer par une propriété spécifique de la matière vivante ; mais là une sorte de vitalisme larvé nous guettait. Il a fallu, pour ma part, que je découvre Engels et Lénine pour en sortir.

A l'heure actuelle une partie du monde scientifique veut justifier par la science un retour à l'idéalisme. La position n'est pas nouvelle, mais elle se renforce dans certains milieux.

L'être vivant —, dit Schrœdinger, après avoir insisté sur l'adaptation de la cellule vivante à son but —, n'est pas une grossière fabrication humaine, mais un splendide chef-d'œuvre réalisé un jour suivant la ligne de la divine mécanique des quanta.

Voilà où mènent des spéculations purement formelles et mathématiques. Elles mènent aussi à la notion de complémentarité, et à l'impossibilité de connaître plus que des probabilités dans les relations entre la cause et l'effet. Il faut s'arrêter au seuil de l'inconnaissable et renoncer définitivement. Contre cette conception inadmissible, car elle constitue un aveu d'impuissance, un manque de foi dans l'homme, un refus d'admettre cette objectivité des lois de la nature par laquelle Staline introduisait ses remarques sur les questions économiques, Lénine nous donne des arguments. Vous allez les trouver dans les rapports de Labérenne et de Desanti, puisque le thème choisi pour cette réunion est : « La pensée de Lénine, philosophe et savant, nous aide-t-elle à répondre aux problèmes d'aujourd'hui ? ».

Vous en discuterez librement, vous confronterez vos opinions et vos critiques. Notre position n'est pas dogmatique. Lénine disait :

La révision des postulats de philosophie naturelle n'a rien de révisionniste au sens consacré du mot ; le marxisme l'exige au contraire. Ce n'est pas cette révision que nous reprochons aux machistes, c'est leur procédé *purement révisionniste* qui consiste à modifier l'essence du matérialisme en feignant de n'en critiquer que la forme, à emprunter à la philosophie bourgeoise réactionnaire ses propositions fondamentales sans tenter ouvertement, en toute franchise et avec résolution, de s'attaquer par exemple à cette affirmation d'Engels qui est incontestablement dans cette question d'une extrême importance : le mouvement sans matière est inconcevable.

Naturellement, il va de soi, en suivant Lénine, que nous sommes loin de vouloir toucher aux résultats exacts apportés par des siècles de recherches.

Ce qui nous intéresse, ce sont les conclusions gnoséologiques tirées de certaines propositions déterminées et de découvertes universellement connues.

La Science, quoique prétendent certains, est objective, elle ne peut pas se retourner contre elle-même. Elle ne laisse pas de place pour l'idéalisme. Pour nous la position à prendre est claire. Et Georges Cogniot, dans une conférence sur la dialectique de la nature, l'a mise en évidence :

Engels a défini la dialectique comme notre meilleur moyen de travail et notre arme la plus aiguisée.

Lénine la considérait, ainsi que Maurice Thorez le rappelle, comme ce qu'il y a d'essentiel, de décisif dans le marxisme. Elle en est la méthode générale, elle lui donne son universalité. Staline a défini le marxisme en 1950 à la fois comme science de la société et science de la nature. Et dès 1906 il avait écrit :

Le marxisme n'est pas seulement une théorie du socialisme, c'est toute une conception du monde, un système philosophique, d'où procède tout naturellement le socialisme prolétarien de Marx. Ce système philosophique s'appelle matérialisme dialectique.

C'est lui qui nous guide dans notre travail.

Le président Eugène Aubel donne la parole à Jean-T. Desanti et Paul Labérenne, dont les rapports doivent ouvrir la discussion.

Jean-T. DESANTI, *agrégé de philosophie.*

Tous les étudiants en philosophie connaissent ce fameux texte du *Théétète* dans lequel, par la bouche de Socrate, Platon définit le sage :

Le Sage est celui qui s'évade d'un monde où il est prisonnier. Les hommes vivants ne sont pas ses frères. Il est parmi eux comme un voyageur étranger, malhabile et un peu ridicule. Il faut qu'il aille plus loin, plus haut, vers l'autre monde, vers Dieu dont il est le parent. Et au passage, il invite ceux des hommes qu'il pressent ses proches, il leur tend la main pour les ravir au delà du monde et les conduire là où seule brille la clarté de l'esprit. Peut-être un jour reviendra-t-il de son exil, peut-être retournera-t-il parmi les hommes dans la cité pour les instruire de ce qu'il a vu là-haut ; mais d'abord, il faut partir.

Voilà ce que Platon enseignait aux Athéniens il y a plus de deux mille ans. Or, cela, à nous aussi, on nous l'a appris. A nous aussi, beaucoup parmi les maîtres de notre jeunesse ont dit que la philosophie est une fuite, une évasion. Bien sûr, ils ne l'ont pas dit comme Platon. Les temps étaient bien trop sévères. Maintenant, c'en était fait du paradis de la vérité. La bourgeoisie l'avait perdu et la belle parenté de la pensée avec l'être était maintenant chose morte.

Jeunes philosophes, ils nous invitaient à nous évader. Mais où aller ? Là était la question. De certitude la philosophie devenait tourment. Et ainsi, elle perdait son propre concept. Le plus souvent on nous prenait par la main, on nous invitait à renoncer aux évidences les mieux établies, celles du sens commun comme celles de la science ; et on nous menait en quête de la philosophie, en nous laissant pressentir que cette quête serait infinie, que jamais nous n'en reviendrions, mais qu'il fallait partir quand même.

Qu'est-ce que la philosophie ? La question surgissait toujours devant nous sans espoir de trouver jamais sa réponse. Et ce désespoir, c'était, nous disait-on, l'essence même de la philosophie.

Et pourtant, à cette question il faut répondre. Il faut répondre si l'on veut restaurer ce vieux concept aujourd'hui, semble-t-il, écroulé.

Qu'est-ce que la philosophie ? Devant cette question, les marxistes ne restent pas muets. Ils peuvent proposer un concept de la philosophie. Ils peuvent proposer un exemple typique de philosophe, celui de Lénine, fondateur et éducateur d'un parti ouvrier révolutionnaire de type nouveau, créateur du premier Etat socialiste.

★

La figure de Lénine philosophe, on la voit en effet se détacher avec une grande clarté du texte d'Henri Lefebvre consacré à l'œuvre philosophique de Lénine et qui sert de point de départ aux travaux de ce colloque. Lénine y apparaît à la fois comme le type même du *philosophe militant*, et par là comme le type même du *philosophe complet*, celui dans lequel, comme l'avait

annoncé Marx dans sa jeunesse, la philosophie trouve à la fois sa mort et sa réalisation : c'est-à-dire celui en qui s'incarne le mouvement par lequel la philosophie, échappant aux impuissances héritées du passé, trouve la voie décisive de sa vérité et de son efficacité.

De quoi souffrait en effet la philosophie passée ? On pourrait dire : de n'être pas assez philosophie, c'est-à-dire d'être, dans le meilleur des cas, une réflexion sur le monde, mais de laisser le monde en dehors d'elle, comme son objet, comme son spectacle ; de laisser, dans le meilleur des cas, aux sciences, aux techniques, le souci de le transformer ; et de se réfugier, elle, dans la pure spéculation, de chercher sa vérité en se séparant du monde et de l'action sur le monde.

Ainsi, ce qui était le souci philosophique par excellence, c'est-à-dire le souci de penser et de dire la vérité jusqu'au bout, ce souci ne pouvait être entièrement réalisé ; un moment venait où cette intention philosophique devait se démentir elle-même et reculer devant les choses, devant l'entreprise de leur transformation.

Cette impuissance, Marx l'exprime avec force lorsqu'il écrit dans les Thèses sur Feuerbach que les philosophes n'avaient fait *qu'interpréter le monde de différentes manières, alors qu'il s'agit de le transformer* [1].

Avec le marxisme, le philosophe va jusqu'au bout. La vérité n'est pas simplement la pensée de la vérité, mais elle est la réalisation de la vérité. Il ne s'agit pas là d'un simple complément apporté aux conceptions philosophiques du passé, mais proprement d'un renversement complet, d'une révolution dans la pensée, révolution qui apporte un enrichissement décisif au concept de vérité objective. Il suffit pour le voir de réfléchir à l'œuvre philosophique de Lénine et au sens qu'elle a aujourd'hui pour nous.

On peut en effet aborder l'œuvre de Lénine par bien des côtés, mais, de quelque côté qu'on l'aborde, on voit toujours apparaître le même dessein fondamental, le souci de fonder l'action, de l'enraciner dans une théorie générale du monde et de la connaissance, le souci de vérifier sans cesse cette théorie générale au moyen de la pratique et de l'enrichir grâce à l'élaboration théorique des problèmes que pose la pratique.

Ouvrons une brochure de Lénine au titre modeste : *Ce que sont les Amis du peuple* [2]. Lénine s'y explique avec les populistes et réfute leur idéologie. Tâche indispensable pour un dirigeant ouvrier, car les populistes méprisaient les masses ; ils ne reconnaissaient pas le rôle révolutionnaire de la classe ouvrière au sein de la société bourgeoise. Ils méprisaient aussi la théorie. Ils pensaient que la révolution contre le tsarisme serait l'œuvre d'individualités fortes, capables de frapper « des coups de tonnerre » et de galvaniser des masses en elles-mêmes inertes.

La lutte contre les populistes était donc nécessaire en vue de la constitution d'un véritable parti ouvrier révolutionnaire. C'est pourquoi Lénine entreprit

---

1. Cf. K. Marx : « *Thèses sur Feuerbach* » dans *Ludwig Feuerbach*, p. 53, Editions sociales, 1946.
2. Voir V. I. Lénine : Œuvres choisies, tome I, pp. 85 à 150, Editions en langues étrangères, Moscou, 1948.

contre eux une lutte de principe. Mais le problème pour lui n'était pas seulement d'en finir avec une idéologie gênante aujourd'hui (en 1894), de s'expliquer avec tel ou tel des populistes. Lénine alla plus loin. Il développa toutes les implications que contenait le point de vue des populistes. Il remonta jusqu'à leur principe commun : le subjectivisme en matière de théorie de la connaissance et le travestissement éclectique de la méthode dialectique. Il montra en revanche quelle est la condition d'une véritable science sociale : la recherche de la loi de développement propre à une formation sociale donnée. Il montra que la dialectique ne tombe pas du ciel, qu'elle n'est pas un jeu abstrait et formel de concepts, ni un schéma préfabriqué, mais qu'elle est l'expression du mouvement des choses elles-mêmes et qu'elle exige l'effort en vue de pénétrer leur contenu.

Ces idées, Lénine ne se contenta pas de les affirmer contre les populistes. Il montra qu'elles étaient *nécessaires*, qu'elles étaient l'expression d'une démarche scientifique qui voulait rester jusqu'au bout rigoureuse, et qu'elles trouvaient leur fondement dans la conception générale du monde au sein de laquelle les données de la science trouvaient leur plus haute généralisation, leur plus complète unité, leur plus claire justification, c'est-à-dire dans le matérialisme dialectique. Ces idées enfin, il *les mit en œuvre* dans l'analyse qu'il fit de la société russe de ce temps : analyse qui le conduisit à affirmer qu'en Russie on était en présence d'une

> organisation bourgeoise capitaliste de l'économie sociale qui engendrait nécessairement l'expropriation et l'oppression des masses [1],

qu'en conséquence, affirmait Lénine,

> la lutte des classes non possédantes contre les classes possédantes était le principal contenu de la réalité économique de la Russie depuis le village perdu jusqu'à la fabrique perfectionnée la plus moderne [2],

que, dans ces conditions,

> les sociaux-démocrates russes devaient porter toute leur attention et leur espoir sur la classe ouvrière ; que leur programme devait viser à développer sa conscience de classe, leur activité l'aider à s'élever jusqu'à la lutte politique contre le régime actuel, et entraîner ensuite l'ensemble du prolétariat russe [3].

Si nous nous étendons un peu sur cette brochure, c'est parce qu'elle nous semble constituer l'exemple d'une démarche philosophique cohérente et complète. Il y a beaucoup d'autres exemples de telles démarches dans Lénine et pas seulement dans les écrits classés comme philosophiques, *Matérialisme et empiriocriticisme* ou les *Cahiers philosophiques*. Ce dessein philosophique apparent dans *Ce que sont les Amis du peuple*, on le retrouve dans la plupart des œuvres de Lénine, quel que soit leur sujet. Aussi bien, notre but n'est-il pas de multiplier les exemples, ni d'évoquer l'ensemble de l'œuvre de Lénine. Nous voudrions poser la question suivante :

Quelles raisons un marxiste a-t-il de considérer la brochure *Ce que sont les Amis du peuple* comme démarche philosophique exemplaire et complète ?

---

1. Cf. Ouvr. cité, p. 141.
2. Cf. *ibid.*, p. 141.
3. Cf. *ibid.*, p. 142.

★

La raison fondamentale nous semble celle-ci : c'est que Lénine, sur une question donnée, saisit dans leur mouvement, leur développement et leur unité, les divers moments constituant le processus d'élaboration de la connaissance rationnelle, à tel point que sa démarche de pensée est l'expression claire et achevée de ce processus.

Quel est en effet son point de départ ? Les données concrètes présentées par la lutte au sein du devenir de la société. Ces données, il les saisit par leur aspect le plus apparent, le plus immédiat : sous la forme de l'obstacle à vaincre, en l'espèce l'idéologie et la pratique des populistes en cette année 1894. Or, ces données ne sont pas muettes ; elles ont un contenu objectif ; et cela, on le sait parce qu'elles exigent une réponse, appellent une action, demandent à être saisies par l'activité pratique. Que faire concrètement avec ces populistes ? Ils ne sont pas inventés ; ils existent ; il faut s'expliquer avec eux ; la classe ouvrière russe existe aussi avec les problèmes qu'elle pose ; elle se développe objectivement ; elle est exploitée, opprimée, en même temps que la paysannerie, par la bourgeoisie et le tsarisme. Ainsi, de tous côtés, on est entouré par le réseau de la réalité objective qui frappe par ses apparences les plus immédiates et par ses problèmes qui appellent l'action. De quelque côté qu'on se tourne, on a affaire à *des actions déjà commencées, qu'il faut poursuivre*, à des problèmes déjà ouverts, qui exigent d'être résolus.

Or cette situation, ce n'est pas le *philosophe* Lénine qui l'invente ; cette situation est là. Que faire alors ? S'en tenir à l'apparence ? Rester dans la confusion ? Opposer unilatéralement contrethèses à thèses et se trouver subjectivement satisfait d'avoir raison ? Non point ; car, dans ce cas, les données objectives ne s'en développeraient pas moins ; les actions commencées n'en n'exigeraient pas moins leur conclusion et les problèmes leur solution. Il faut donc aller plus loin que l'apparence, c'est-à-dire ne pas nous contenter de réagir à la simple impression immédiate que suscitent les paroles et les actes des populistes, mais rechercher l'essence du phénomène populiste et fonder notre action sur la connaissance de cette essence. Définir par conséquent, avec exactitude, de quelle nature est l'obstacle que les populistes dressent devant la classe ouvrière russe, et pour cela montrer comment leur idéologie et leur pratique reflètent le mouvement de la société russe ; les caractériser ainsi comme un courant propre à la petite bourgeoisie, incapable de s'élever aux conceptions générales et à une vue scientifique de la société. Mais pour en arriver là, il est nécessaire de s'élever à une conception d'ensemble de la société, de saisir ses traits essentiels, dans leur connexion et leur mouvement. C'est alors seulement qu'est possible pour Lénine la réfutation de l'idéologie adverse. Alors seulement il peut opposer victorieusement le marxisme à l'idéologie populiste. La réfutation naît alors de la confrontation même, le populisme révélant son caractère unilatéral subjectif et impuissant, le marxisme montrant qu'il est le reflet de la réalité prise dans la totalité de ses aspects et l'unité de son mouvement.

Encore Lénine ne s'en tient-il pas là. Cette victoire n'est pas pour lui un spectacle dont il se donnerait la jouissance gratuite. Elle est un moment de l'achèvement des tâches entreprises, un moment vers la solution des problèmes déjà posés.

L'essence du populisme, l'essence du marxisme, l'essence de la société russe de ce temps ne sont point pour Lénine des objets de contemplation au

sujet desquels il serait heureux de penser la vérité. Le mouvement commencé, Lénine le poursuit jusqu'à la conclusion, qui est d'organiser l'avant-garde de la classe ouvrière russe, de l'éduquer et de porter sa conscience à la hauteur des combats auxquels la destine sa situation objective. C'est dans ce dernier moment que les concepts élucidés au cours de la seconde démarche trouvent leur pleine universalité et leur plus profonde vérité, c'est alors qu'ils sont soumis à l'épreuve de l'action, confrontés avec le développement de la vie même, enrichis, corrigés. C'est alors que peut se recommencer le processus initial et que la démarche rationnelle, loin de se perdre dans la pure contemplation, retrouve le sol de la vie, se renoue à elle-même et progresse.

Ce mouvement, quel est-il ? Le passage de l'apparence à l'essence, ou encore de l'abstrait au concret, ou encore, subjectivement, de la connaissance sensible à la connaissance conceptuelle. Ce mouvement, il n'y a point d'homme sain d'esprit qui ne l'ait opéré, même confusément, sur quelque point, à quelque moment de sa vie. Ce mouvement, c'est celui de la connaissance elle-même, prise dans son apprentissage subjectif autant que dans son développement historique. *C'est le cycle de la théorie et de la pratique.*

★

Telle est à nos yeux *la raison principale pour laquelle cette brochure de Lénine contient une démarche philosophique exemplaire.* C'est parce qu'elle s'élève jusqu'au concept de la réalité objectivement donnée, et que, loin de poser sous le nom de concept une simple idée figée dans sa séparation, dans laquelle la pensée trouverait son repos et sa satisfaction, elle saisit au contraire et nomme sous ce nom le mouvement constitutif de l'objet lui-même, l'expression spécifique de la liaison essentielle de cet objet aux autres, et la voie d'accès vers l'action qui le transformera dans la mesure exacte où sa nature l'exige.

Notion nouvelle, révolutionnaire de la philosophie ; mais, en même temps, notion complète de la philosophie, véritablement universelle et qui réalise les promesses de ce que, jadis, on appela aussi du nom de philosophie.

Notion révolutionnaire, car maintenant, le philosophe et la philosophie acquièrent une universalité qu'ils ne pouvaient atteindre dans le passé. Qui est en effet philosophe maintenant ? Quiconque, sur quelque objet que ce soit, se donne pour tâche d'expliciter le mouvement de constitution du cycle de la théorie et de la pratique, se rend maître des divers moments de ce cycle et les met en œuvre en vue de la transformation consciente du monde, celui-là, concernant l'objet dont il s'occupe, mérite à nos yeux le nom de philosophe. Philosophe, l'homme de science qui, sur la base de la conception matérialiste dialectique du monde, cherche à penser d'une manière cohérente les principes de sa science, à formuler les lois de son développement, à préciser la nature spécifique de ces objets. Philosophe, le dirigeant ouvrier qui, sur la base de la conception matérialiste dialectique du monde, cherche la loi de développement de la société à un moment donné de son histoire et la voie d'accès vers la transformation consciente de cette société.

Peut-être même pouvons-nous aller plus loin et dire que *la racine* de la démarche philosophique se trouve en tout homme pour peu qu'il pratique avec quelque conscience les méthodes de la connaissance rationnelle, pour peu qu'il soit sensible à l'exigence qui le porte à aller jusqu'au bout dans la mise en œuvre de ces méthodes.

C'est en cela que consiste à nos yeux l'universalité du concept de philo-

sophie propre au marxisme. La philosophie, pourrions-nous dire, n'y apparaît pas comme une activité rare, exceptionnelle, apanage de quelques esprits spécialement élus. Bien au contraire. La philosophie est une activité naturelle, aussi naturelle que l'est le cycle de la théorie et de la pratique, dans lequel elle s'inscrit, dont elle est l'explicitation et la mise en œuvre consciente.

★

De là une conséquence : C'est que cette universalité ne peut se réaliser que par le combat. Si en effet il s'agit de réaliser jusqu'au bout ce cycle de la théorie et de la pratique, il est clair qu'il faut vaincre un à un tous les obstacles que l'on rencontre sur sa route, tous les obstacles que l'on rencontre *à chacun des moments* constitutifs de ce cycle et qui sont spécifiques de ce moment.

Au premier moment, il s'agit de ne pas céder à la tentation de l'empirisme, de ne pas nous laisser enliser dans les apparences, de ne pas nous arrêter à ce premier moment, comme s'il était la vérité. Par conséquent il s'agit de lutter d'une manière explicite contre toutes les idéologies qui risqueraient, en un temps donné, dans des conditions sociales données, de nous figer dans ce premier moment et de nous perdre dans le subjectivisme de la sensation.

Au deuxième moment, il s'agit de ne pas se figer dans l'abstraction du concept et de saisir le concept pour ce qu'il est : la connaissance de la chose dans son développement, la voie d'accès à l'action sur la chose ; de lutter par conséquent contre toutes les formes d'idéalisme et de fétichisation, contre les forces sociales qui soutiennent à un moment donné, dans une conjoncture donnée, par suite de contradictions données au sein de la société, ces formes de fétichisation.

Quant au troisième moment, celui de l'action qui transforme, il faut prendre garde de ne pas s'y enfermer. Lutter contre l'entraînement vers le pragmatisme grossier. Lutter contre les formes séduisantes de subjectivisme qui naissent dans le feu de l'action, dans l'exaltation de la réussite ; l'idée que tout est possible, qu'il n'y a plus d'obstacle, plus de réalité objective. Mais bien au contraire faire effort en vue de comprendre que l'action n'est efficace que parce qu'elle est unité de la théorie et de la pratique, domination de la nature au moyen de la connaissance de ses lois objectives.

A chaque moment donc, la lutte est absolument nécessaire : la réalisation de l'unité de la théorie et de la pratique rencontre sur sa route des obstacles qui risquent de la briser, des obstacles qui risquent d'empêcher ce mouvement de se constituer. Ces obstacles n'ont pas été toujours les mêmes au cours de l'histoire. Ils dépendent de la structure de la société. Mais chaque fois il a fallu que le matérialisme lutte contre eux.

Cela veut dire que la lutte idéologique n'est pas une exigence extérieure ; qu'il n'y a pas d'un côté la pensée de la vérité et d'un autre la lutte pour la vérité, mais que la pensée de la vérité et la lutte pour la vérité sont une seule et même chose pour peu que l'on saisisse la vérité dans tout son contenu, c'est-à-dire comme ce qui demande à être réalisé, comme ce qui doit trouver son achèvement dans la transformation des choses. On connaît le texte de Spinoza : « La vérité se montre elle-même et montre le faux ». La vérité, voulait-il dire, exige d'être pensée. On ne peut faire autrement que la voir et être entraîné par la nécessité de sa logique interne.

Pour Spinoza cette logique est simplement intérieure à l'Idée. L'idée ne demande rien, sinon d'être reconnue.

Nous aussi nous pourrions dire avec Spinoza : *Veritas index sui et falsi.* Mais notre concept de la vérité est plus riche que celui de Spinoza, plus riche aussi que celui de Hegel, car il contient, à titre de moment constitutif, l'activité pratique qui transforme.

La pratique, écrivait Lénine dans ses *Cahiers philosophiques*, est supérieure à la connaissance théorique, car elle a la dignité, non seulement du général, mais aussi du réel immédiat.

C'est pourquoi pour nous la nécessité propre à la vérité n'est pas seulement interne : il ne nous suffit pas de reconnaître la vérité ; il nous est de plus nécessaire de la réaliser. Ou du moins la reconnaître, c'est pour nous la faire entrer dans les choses, les transformer pratiquement, en affrontant les obstacles qui se manifestent sur le chemin. C'est pourquoi la lutte est intérieure au mouvement même dans lequel la vérité se constitue et se réalise.

Peut-être certains d'entre vous ont-ils vu un film soviétique déjà ancien, « l'Arc-en-Ciel ». A un moment donné, des prisonniers soviétiques traversent un village. Ils sont enchaînés ; les Allemands les frappent et les prisonniers chantent une vieille chanson ukrainienne : une vieille chanson révolutionnaire. Elle dit : « Il n'y a pas de vérité au monde. Mais si tu veux que la vérité existe, lève-toi et, pour la vérité, combats ». Nous lever et combattre. Voilà qui définit et achève l'exigence où nous sommes d'avoir à penser vrai. La philosophie ne peut donc se réaliser qu'à la condition d'être militante ; et ce caractère militant n'est pas surajouté. Il est l'expression même de son mouvement essentiel, la réalisation conséquente de l'unité de la théorie et de la pratique. Pourquoi ? Parce que cette réalisation ne se fait pas au ciel ; l'unité de la théorie et de la pratique se fait ici, dans des conditions sociales données. Et pour la réaliser il faut passer par les médiations nécessaires, c'est-à-dire par l'intermédiaire de la pratique sociale — par l'intermédiaire des contradictions que la société développe en son sein. Aujourd'hui, chez nous, la lutte révolutionnaire du prolétariat est une médiation nécessaire par laquelle seulement la vérité peut être réalisée, par laquelle le cycle de la théorie et de la pratique peut être poursuivi, et chaque fois réamorcé, et chaque fois repris.

C'est pourquoi la position de parti est nécessaire pour un philosophe marxiste : prendre une position de parti, cela veut dire lutter dans des conditions données pour que triomphe la vérité objective, pour que soit victorieuse la pratique révolutionnaire, sans laquelle cette vérité périrait en chemin et se trahirait elle-même.

*

Peut-être alors nous dira-t-on : « La philosophie n'a donc plus d'objet pour vous ? Plus rien qui lui appartienne en propre ? Suffit-il, à vos yeux, pour être philosophe, de poursuivre, dans quelque domaine que ce soit (politique, physique, biologie, etc.) l'unité de la théorie et de la pratique.

A cela nous répondrons que, bien entendu, cela ne suffit pas. Mais nous ajouterons aussitôt que cela est nécessaire. Qu'il faut, autrement dit, poursuivre l'unité de la théorie et de la pratique, poursuivre, dans quelque domaine, la recherche de la vérité objective, pour être philosophe. Allons plus loin même et disons que sans cette condition la philosophie se perd dans les sables et qu'elle ne trouve pas son objet spécifique. Il est fini, depuis Marx, le temps

où le philosophe pouvait mépriser les sciences, et, du haut de son ciel, légiférer pour elles.

Il est clair cependant qu'il ne suffit pas d'en rester là, et d'être enfermé dans sa spécialité, quelle qu'elle soit. D'abord parce qu'il existe des problèmes qui se posent à tous : les problèmes de la lutte pour le socialisme, et, ailleurs, là où la classe ouvrière fut victorieuse, les problèmes de la construction du socialisme et du communisme. Or ces problèmes, on ne peut les résoudre que par la connaissance des lois objectives de développement de la société, connaissance qui est l'objet et le contenu propre du marxisme. On connaît les paroles de Staline au XVIII[e] Congrès du P.C. (*b*) de l'U.R.S.S.

> D'ordinaire l'éducation, la formation de jeunes cadres se fait chez nous par branches scientifiques et techniques, par spécialités. Chose indispensable et utile... Mais il est une branche que doivent absolument connaître tous les bolchéviks travaillant dans tous les domaines de la science : c'est la science marxiste-léniniste de la société, des lois du développement de la société, des lois du développement de la révolution prolétarienne,... de la victoire du communisme [1].

Cela veut dire que, quelle que soit par ailleurs la science qu'il ait choisie, un philosophe marxiste ne peut accéder à la philosophie, remplir sa tâche de philosophe, qu'à la condition, comme le précise encore Staline,

> qu'il soit un homme public qui s'intéresse vivement aux destinées de son pays, qui connaît les lois du développement social,

et s'inspire de cette connaissance dans son action quotidienne.
Mais il y a plus. S'en tenir là est encore insuffisant.

★

Cette connaissance des lois objectives de la société, il ne suffit pas de la concevoir. Il ne suffit pas de l'appliquer. Il faut encore la comprendre jusqu'au fond, la rattacher à ses principes, connaître la nature et tout le contenu de sa nécessité. Ces principes, il importe de les concevoir dans toute leur généralité et de les défendre contre toute atteinte : car de la rigueur avec laquelle on les conçoit dépend, en dernière analyse, le sort de l'action.

C'est pourquoi il ne suffit pas, pour être philosophe, de poursuivre, dans un domaine déterminé, l'unité de la théorie et de la pratique. Il faut aller plus loin, jusqu'au bout de l'exigence qui nous porte à suivre les phases de ce cycle, comprendre sa nature. Bref nous efforcer d'être conscient jusqu'au fond de nos propres démarches scientifiques, de leur fondement, de leur origine et de leurs perspectives, dégager la conception générale du monde qu'elles impliquent et qu'elles vérifient : le matérialisme ; la méthode générale qu'elles mettent en œuvre et qui est l'expression de leur vérité : la dialectique.

C'est là l'objet spécifique de la philosophie : la théorie de la connaissance, ou, comme disait Engels, la *gnoséologie*, laquelle, ainsi que le précise Lénine,

---

1. J. STALINE : *Les Questions du léninisme*, tome II, p. 297. Editions sociales, 1947.

procède, en étudiant et en généralisant l'origine et le développement de la connaissance, au passage de l'ignorance à la connaissance [1].

En quoi consiste une telle élaboration théorique ? Lénine nous en donne l'exemple, dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, dans les *Cahiers Philosophiques*, ouvrages dont notre ami Henri Lefebvre a donné l'analyse dans la conférence de *la Pensée* dont un tirage à part a été fait à l'intention de ce colloque.

Qu'il nous suffise ici de remarquer que les *Cahiers* montrent jusqu'à quel point un marxiste peut conduire la recherche philosophique et à quel point, en reprenant et en poussant plus loin leurs exigences, le marxisme dépasse toutes les philosophies du passé.

Ne rien laisser dans l'ombre, saisir la nature entière dans son unité et dans la spécificité de ses objets. Saisir l'homme dans la nature, comme produit de son mouvement, et, dans l'homme, la connaissance comme reflet de ce mouvement. Expliciter chaque fois jusqu'au fond le processus de constitution de la connaissance, en le décomposant en ses moments, en le fondant dans chacune de ses démarches, et en le considérant comme un processus naturel. Et par là maîtriser l'instrument qui permet la transformation des choses, car il est le reflet de leur essence, c'est-à-dire la dialectique.

Telle est l'exigence qui se pose devant Lénine et que Lénine remplit. En regard, bien pauvres et bien menues apparaissent les philosophies qui prétendent aujourd'hui s'opposer au marxisme, la phénoménologie ou l'existentialisme (par exemple) que nous pourrions caractériser comme une des excroissances que nous avons signalées plus haut en parlant des obstacles rencontrés sur le chemin qui mène à l'unité de la théorie et de la pratique. Phénoménologie, existentialisme ne sont guère que de petits champignons poussés sur l'arbre de la connaissance, dont le marxisme est le fait vivant et sans cesse renaissant. Bien entendu, il ne manque pas de beaux esprits aujourd'hui. Ils aimeraient bien que les marxistes changent de philosophie. Ils trouvent le marxisme incommode. Que leur dire ? Sinon ceci : le marxisme est difficile. Aussi difficile que la vie. Nous n'y pouvons rien. Et nous ne changerons pas de philosophie, car la nôtre est l'expression de la nature des choses. En quoi peut-être, mieux qu'aux beaux esprits, nous espérons rendre service aux esprits honnêtes, pour qui la connaissance vraie garde encore tout son prix.

---

1. V. I. Lénine : *Marx, Engels, Marxisme*, p. 17, Editions en langues étrangères, Moscou, 1947.

Paul LABERENNE, *agrégé de l'Université.*

Je n'ai pas l'intention dans cette introduction à la discussion de reprendre ou de résumer l'excellent exposé de notre ami Orcel sur Lénine et les sciences de la nature, ni non plus d'entrer dans des détails circonstanciés sur les récentes controverses qui se sont développées dans les diverses branches de la science. Je pense que ces controverses pourront beaucoup mieux être étudiées dans la discussion qui va suivre.

Ce que je voudrais montrer essentiellement, c'est combien la pensée de Lénine reste actuelle. Ainsi notre colloque d'aujourd'hui prendra tout son sens. Nous ne célébrons pas seulement Lénine parce qu'il fut un grand penseur marxiste, parce qu'il fonda la première République socialiste du monde. Nous le célébrons aussi parce que nous avons toujours besoin de ses enseignements et parce que nous scientifiques, en particulier, nous savons que *Matérialisme et empiriocriticisme*, en dépit de ses quarante-cinq ans, constitue le guide le plus précieux, l'arme la plus efficace pour défendre la science contre tous les falsificateurs.

Cette démonstration de l'actualité de *Matérialisme et empiriocriticisme*, Orcel l'a déjà entreprise à propos du principe de complémentarité. Je pourrais à mon tour passer en revue les attaques contre le principe de causalité et contre le déterminisme de Philippe Frank et des membres de l'Ecole de Copenhague. Je pourrais parler des survivances tenaces de l'énergétisme, avec même ses naïves déviations vers le spiritualisme le plus banal dans le dynamisme ascensionnel d'un Gustave Mercier, auquel le Centre de Synthèse [1] accorde une importance si grande et si inattendue. Je pourrais aussi, en reprenant l'intéressant article de Druan dans un récent numéro de *la Pensée* [2], montrer toutes les nouvelles confusions, toutes les nouvelles affirmations erronées sur l'évanouissement de la matière qu'a entraînées la découverte par Einstein et Langevin de la loi $E = mc^2$.

Je préfère, dans cet exposé forcément limité, m'en tenir à un point de vue plus général : *Matérialisme et empiriocriticisme* a été essentiellement dirigé contre le néopositivisme de Mach, dont Lénine a montré la responsabilité directe dans les erreurs idéologiques commises par les savants de son époque, et, partant, dans les confusions commises par ces savants dans leur science même, dans le retard apporté à l'éclaircissement de certains problèmes délicats. Je voudrais montrer que, de nos jours encore, les successeurs de Mach, les néopositivistes contemporains continuent à jouer activement ce rôle néfaste pour le développement de la science.

Je sais bien qu'en ce qui concerne notre pays du moins, l'influence des néopositivistes et des machistes semble peu importante à certains milieux scientifiques. C'est là, à mon avis, une erreur d'appréciation, qui s'explique, en grande partie, je crois, parce que les disciples de Mach les plus en renom sont étrangers et que dans notre pays même, seuls Marcel Boll et le général Vouillemin en ont ouvertement défendu les doctrines, — ce qui est peu.

---

1. Cf. p. ex. le compte rendu de la onzième Semaine internationale de Synthèse : *Qu'est-ce que la Matière ?* P.U.F., Paris, 1945.
2. Jean Druan : *Masse et Energie*. *La Pensée*, n° 53, (janvier-février 1954), pp. 29-38.

Il est certain que les héritiers de Mach, groupés avant le nazisme dans ce que l'on appelait l'Ecole ou le Cercle de Vienne, avec Neurath, Carnap, Schlick et Frank, et dans le groupe de Berlin avec Reichenbach et Grelling, sont tous d'origine et de culture germaniques. Mais il serait tout à fait erroné de s'imaginer que, parce qu'aucun savant ou philosophe français illustre n'a ouvertement adopté ces thèses, cette Ecole de Vienne soit sans grande influence dans notre pays. La pensée de Mach a imprégné des générations de penseurs et de savants en Autriche et en Allemagne. Pour nous contenter de citer le plus illustre, on trouve des traces très sensibles de l'influence de cette pensée dans de nombreuses pages plus ou moins philosophiques d'Albert Einstein et il est bien peu de savants, hélas, qui sachent faire correctement le départ, dans les exposés relativistes du grand physicien, entre ses géniales découvertes scientifiques et ses erreurs idéalistes. Mais le néopositivisme a largement dépassé les frontières des pays de culture germanique, souvent en liaison avec certaines tendances révisionnistes du mouvement ouvrier, comme Lénine l'a si bien montré pour la Russie. Il a touché l'Angleterre avec Russell et, se teintant d'un certain mysticisme bien anglo-saxon, avec qui il a fait excellent ménage, a influencé Eddington, Milne et bien d'autres.

En France même, après les grands congrès organisés par les machistes à Prague et à Kœnigsberg en 1929 et 1930, les éditeurs Hermann et Flammarion ont publié avant guerre de très nombreux ouvrages des membres de l'Ecole de Vienne.

Directement ou indirectement, tout le travail, d'ailleurs extrêmement important, en volume du moins, de l'Ecole de Vienne a ainsi profondément marqué les milieux scientifiques français, déjà plus ou moins préparés à en subir l'influence par les survivances du positivisme de Comte et par la diffusion des œuvres de Duhem et surtout de celles d'Henri Poincaré.

Actuellement encore, la revue *Dialectica*, si elle n'affirme pas ouvertement sa filiation avec le cercle de Vienne, n'en continue pas moins à faire connaître le néopositivisme en France, comme en Angleterre et en Allemagne (vous savez que la revue est trilingue). Des membres de l'Ecole de Vienne comme Reichenbach y collaborent activement et d'autres animateurs de cette revue, comme M. et Mme Destouches, y développent une philosophie que l'on peut qualifier d'instrumentaliste, et où l'importance de l'action de l'observateur et de ses instruments sur l'observé devient si prépondérante que l'on aboutit, à propos de la mécanique ondulatoire, à une nouvelle forme très subtile de subjectivisme, que dissimule et perfectionne encore toute une logistique propositionnelle et probabiliste.

Il me paraît certain que c'est cette influence du néopositivisme qui rend encore certains savants si rétifs devant le matérialisme dialectique, alors même bien souvent qu'au point de vue politique et social, ils reconnaissent sans peine la justesse de la position marxiste.

L'habileté des néopositivistes est, en effet, de se proclamer plus scientifiques, plus anti-métaphysiciens que quiconque. L'utilisation systématique de la notion de « faux problème » (ou encore de « pseudo-problème ») que Marcel Boll, en particulier, a contribué à faire connaître en France dans ses divers ouvrages de vulgarisation, leur permet de plus de séduire les esprits timorés qui veulent esquiver les questions embarrassantes et pourtant essentielles.

A ceux qui suivraient encore plus ou moins confusément cette ligne néopositiviste, en espérant ainsi éviter, comme on leur suggère parfois, de faire de la « philosophie », nous conseillons de revenir aux sources, de se plonger dans

la lecture des ouvrages de ceux par qui ils se laissent si souvent trop commodément et inconsciemment guider.

Si ce sont des savants sincères, ils seront vite éclairés ; car depuis Mach, la situation s'est encore précisée. La décadence de l'idéologie bourgeoise s'est précipitée, les réticences ou les pudeurs qu'un Mach et ses contemporains manifestaient de temps à autre ont vite disparu et les néopositivistes contemporains vérifient pleinement la prophétie de Lénine lorsqu'à la fin de *Matérialisme et empiriocriticisme* il écrivait :

> l'Ecole de Mach et d'Avenarius, étroitement unie à l'une des écoles les plus réactionnaires, celle des immanents, s'achemine tout entière de façon de plus en plus nette vers l'idéalisme [1].

★

Voici, par exemple, comment Otto Neurath se définit lui-même dans la préface « anonyme » de *l'Avenir de l'Empirisme logique* [2] :

> Parmi les membres de l'Ecole de Vienne, Otto Neurath s'est fait remarquer par son radicalisme extrême qui exorcise impitoyablement toute trace de métaphysique [...]. Pour lui tous les énoncés ayant un sens sont des énoncés scientifiques [...] et il n'y a pas de place pour des énoncés philosophiques ayant un contenu propre, comme le seraient des propositions relatives à la réalité, ou à une certaine conception de l'univers. La vérité d'une proposition revient toujours à confronter un énoncé avec un système d'autres énoncés, pour voir s'il est compatible ou incompatible avec eux, et non à confronter un énoncé avec « la réalité ». La notion de cohérence logique remplace définitivement celle de correspondance d'une proposition avec un donné.

Cet *empirisme logique*, que Neurath appelle aussi un *physicalisme radical*, se manifeste également, note-t-il plus loin [3], par une « propension à une intervention méthodique de la logique, à la mathématisation de toutes les sciences » (avec, ajoutons-le en passant, une prédilection de plus en plus marquée pour les logiques probabilistes). Au point de vue psychologique et social enfin, Neurath se réclame du *behaviorisme* et du *social-behaviorisme*, ce qui achève de le situer.

Ce qui différencie cette conception de la science de celle de Mach, c'est qu'elle est beaucoup plus systématique et qu'elle résume, en les accentuant, toutes les tendances des empiristes et des empiriocriticistes plus ou moins isolés, dénoncés par Lénine. L'importance prise par les énoncés logiques et la forme mathématique de ces énoncés n'est au fond qu'une sorte d'algébrisation de la théorie des symboles d'Helmholtz ou de la théorie des hiéroglyphes de Bazarov [4]. A l'idéalisme machiste, Otto Neurath ajoute ainsi le formalisme mathématico-logique ou purement mathématique, qui est un des vices de la science contemporaine dans les pays occidentaux.

Ici je voudrais ajouter un mot pour bien préciser ma pensée. Ce travail de confrontation des résultats entre eux, cette recherche de la forme la plus correcte à donner aux énoncés des lois de la nature, il n'est dans l'esprit d'aucun marxiste d'en contester l'intérêt (je pense même que tout cet effort mériterait d'être étudié d'une façon approfondie par nos jeunes camarades). Mais ce que

---

1. LÉNINE : *Matérialisme et empiriocriticisme*, Editions sociales, 1951, p. 329.
2. Otto NEURATH : *Le développement du Cercle de Vienne et l'avenir de l'empirisme logique*, trad. Vouillemin, p. 5, Hermann éd., Paris, 1935.
3. Otto NEURATH, loc. cit., p. 41.
4. *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 209.

nous, marxistes, reprochons à l'Ecole de Vienne, ce que nous ne pouvons admettre, c'est l'esprit dans lequel elle a orienté ses vastes travaux et qui en a corrompu le sens et la portée.

Nous savons bien que certains ont prétendu opposer entre eux les divers membres de l'Ecole de Vienne et ont affirmé que tous n'étaient pas aussi systématiques que Neurath. A vrai dire, les divergences auxquelles il est fait allusion sont de bien minime importance et beaucoup plus apparentes que réelles. Tout au plus pourrait-on signaler peut-être une prise de position plus nette à l'égard de la religion chez ceux qui, sous l'influence de l'anticléricalisme social-démocrate, se refusent à laisser tirer par l'Eglise les conséquences possibles de leur agnosticisme.

Les néopositivistes contemporains ont également prétendu qu'ils auraient évité certaines des erreurs reprochées à Mach, grâce à un langage plus correct.

Selon Reichenbach, Carnap aurait dépassé Mach en définissant la proposition : « les choses existent »... que tant de savants affirment sans réfléchir, par la proposition : « il y a une certaine régularité déterminée entre les perceptions ».

Et Schlick se félicite d'avoir remplacé la formule de Mach selon laquelle les corps ne seraient que des complexes de sensations par la suivante : « les énoncés sur les corps peuvent être traduits en proposition (ayant même signification) sur des régularités dans l'intervention des sensations »[1].

Quand on sait que, pour ces messieurs, le temps est lui-même un système ordonné de sensations, donc subjectif, on peut légitimement se demander quel progrès représente par rapport à Mach l'introduction de cette notion de régularité, si ce n'est qu'elle rend possible une formulation plus habile, à l'apparence plus scientifique, des affirmations trop naïvement exprimées par le fondateur de l'empiriocriticisme. Mais le problème fondamental de la réalité du monde extérieur est toujours esquivé. Il reste toujours pour nos néopositivistes un pseudo-problème. Et toutes les « découvertes » de Carnap ou de Schlick reviennent en dernière analyse à permettre la construction d'un langage n'obligeant jamais à faire appel à la notion de monde extérieur réel.

Un texte du cercle de Vienne particulièrement significatif à ce sujet est la réponse de Philipp Frank aux attaques de Lénine dans son livre sur le *Principe de causalité et ses limites* (paru à Prague en 1931).

Notons, en passant que la publication même de cette réponse montre que tous les philosophes étrangers n'ont pas considéré à cette époque *Matérialisme et empiriocriticisme* avec le même splendide et ignorant mépris que leurs collègues de la Sorbonne, qui ne connaissaient guère mieux, d'ailleurs, les œuvres philosophiques de Marx, ni surtout celles d'Engels... Je me rappelle, à ce propos; notre étonnement dans le petit groupe qui travaillait avant la guerre à la préparation des recueils *A la lumière du marxisme*, lorsque le consciencieux M. Lalande vint, vers 1936, nous demander de l'aider à définir pour son Vocabulaire de philosophie le sens exact du mot matérialisme dialectique qu'il semblait ignorer.

Philipp Frank commence par dire[2] qu'on ne saurait

refuser une certaine justesse à l'ensemble des idées de Lénine, si l'on se place, ajoute-t-il, immédiatement au point de vue d'une sociologie des théories scientifiques.

---

1. Moritz Schlick : *les Enoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur*, trad. Vouillemin, Hermann, Paris, 1934.

2. Philipp Frank : *le Principe de causalité et ses limites*, trad. du Plessis de Grenédan, Flammarion, Paris, 1937, p. 206.

Mais il proteste un peu plus loin [1] de la pureté des intentions de Mach. Selon lui

la philosophie de Lénine et de ses disciples contient des objections tout à fait justifiées contre les nombreux philosophes qui ont interprété Mach selon les idées de la philosophie officielle scolaire,

mais

ce qu'ils disent est tout à fait inopérant contre Mach lui-même, pourvu que l'on ait soin de rester sur le terrain scientifique pour le comprendre.

Quelle est donc cette position scientifique dont l'affirmation *a priori* doit rassurer les nombreux savants pour qui la réalité du monde extérieur semble une évidence ? Elle consiste encore une fois à esquiver la distinction classique (qualifiée pour les besoins de la cause de « scolaire traditionnelle ») entre matérialisme et idéalisme.

Mach n'a pas nié la réalité de la matière, dit Frank, parce que, comme nous l'avons déjà vu, il n'a pas employé le mot réalité dans le sens ci-dessus [2].

Et, refusant systématiquement et volontairement de comprendre le caractère dialectique de l'approche toujours plus grande de la réalité extérieure par le progrès de la connaissance humaine, dont Lénine a si clairement précisé les caractères essentiels, il ajoute un peu plus loin que reconnaître cette réalité du monde extérieur serait, en fait, reconnaître l'existence d'un inconnaissable, voire celle d'une intelligence supérieure et pour ce faire, bien entendu, il ne considère pas d'autre matérialisme que le matérialisme mécaniste, tel qu'il a été par exemple défini par Laplace.

★

Comme vous le voyez par ces quelques citations, le machisme s'est singulièrement perfectionné depuis *Matérialisme et empiriocriticisme* et il s'est enrichi de ces subtils sophismes que nous retrouvons dans toute la pensée social-démocrate contemporaine et dont les ouvrages de Léon Blum ont donné des exemples si typiques.

Mais Frank est plus habile encore. Pour justifier son néo-machisme, il cite Heisenberg, Dirac et Schrödinger. Un des procédés des néopositivistes consiste, en effet, à citer comme des découvertes spontanées les considérations philosophiques de savants illustres dont ils ont eux-mêmes contribué à obscurcir la pensée, grâce à l'ignorance où ceux-ci se trouvaient de la position véritablement matérialiste, de la position matérialiste dialectique.

Heisenberg part en guerre dans l'un des passages cités contre les malheureux mots « en réalité » et s'écrie [3] :

Il faut bien se pénétrer de ceci, c'est que le langage humain permet d'une manière générale des phrases desquelles il est impossible de tirer aucune conséquence et qui sont vides de tout contenu ; ces phrases n'en évoquent pas moins certaines images.

---

1. Philipp Frank, loc. cit., p. 247.
2. Philipp Frank, loc. cit., p. 247.
3. Philipp Frank, loc. cit., p. 240.

Après avoir jeté un voile pudique sur ces honteuses images de la réalité telles que les redoute Heisenberg, Frank choisit un texte de Schrödinger, dont certains autres travaux cependant lui paraissent encore relever d'un « réalisme » dangereux. Il faut avouer que le texte est bien choisi et donne un excellent exemple de ce que le néopositivisme peut arriver à faire écrire à un savant de valeur.

Au sujet du déterminisme mécanique ondulatoire, Schrödinger déclare en effet [1] :

> A propos de cette question, il ne s'agit pas de savoir quelle est la structure de la nature telle qu'elle se présente à nous, il s'agit seulement de déterminer pour nous l'attitude intellectuelle la plus commode et la plus convenable vis-à-vis de la nature,

phrase dont il est inutile, je crois, de souligner la ressemblance avec certaines affirmations conventionalistes chères à Henri Poincaré.

Nous terminons cette rapide étude des caractères essentiels du cercle de Vienne par ces deux textes, choisis parmi cent autres aussi significatifs, en rappelant simplement que dans d'autres ouvrages, certains néopositivistes contemporains n'ont pas hésité à reconnaître eux-mêmes la responsabilité première des errements indéterministes qui devaient peser si lourdement sur les travaux de l'Ecole de Copenhague [2].

★

La néfaste influence du Cercle de Vienne sur le développement de la science moderne apparaît donc comme évidente dès qu'on étudie d'un peu près le contenu de ses travaux. Un certain nombre de savants, cependant, parmi les rationalistes en particulier, tout en reconnaissant, en gros, le bien-fondé des critiques précédentes, n'en conservent pas moins une certaine sympathie pour les disciples modernes de Mach, parce qu'ils sont à « gauche », parce qu'ils répudient (en principe) la métaphysique religieuse ; et l'affirmation de Lénine suivant laquelle le machisme conduit au fidéisme leur paraît nettement exagérée.

Voyons donc ce que pense l'Eglise elle-même de cette Ecole de Vienne. L'ouvrage de deux pères dominicains : le père Gorce et le père Bergounioux, paru avant la guerre, va nous l'apprendre. L'ordre de Saint Dominique se caractérise, comme vous le savez, par une relative ouverture d'esprit. Cela lui a valu récemment, en France, la sévère condamnation que vous connaissez de la part des intégristes français et ultramontains, pour qui toute marque d'intelligence est un crime, surtout si elle s'associe à une critique même timide de l'ordre social établi, à des velléités d'indépendance à l'égard de la politique étrangère que le Saint-Siège prétend imposer à notre pays.

Or, les pères Gorce et Bergounioux se montrent, somme toute, assez satis-

---

1. Philipp Frank, loc. cit., p. 241. L'ouvrage de Frank ne donne aucune référence exacte de ce texte de Schrödinger, ni du texte de Heisenberg.

2. C'est, en particulier, le cas de Hans Reichenbach. Dans la *Philosophie scientifique, Vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes* (trad. Vouillemin, Hermann, Paris, 1932, p. 28, note 2), il rappelle qu'il est le premier à avoir indiqué la possibilité d'un univers dans lequel les lois de probabilités ne satisferaient pas à un « postulat de convergence », c'est-à-dire où la probabilité ne tendrait pas nécessairement vers l'unité quand on augmenterait le nombre des paramètres dont on tient compte, (*Die Kausalstruktur der Welt und der Unterschied von Vergangenheit und Zukunft*, Berichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Münich, 1925, p. 138 et suivantes).

faits de l'Ecole de Vienne dans leur livre sur *Science moderne et philosophie médiévale*.

Pour eux, cette école réagit heureusement contre

l'esprit pédant et artificiel des scientistes dont les enfantillages ont été incalculables au début de ce siècle [1].

Retourner, sinon au sensualisme de Condillac, du moins au concret, peindre au lieu de ratiociner, décrire, fût-ce en langage mathématique, au lieu d'expliquer [2],

voilà qui leur paraît excellent.

« L'empirisme logique » de Moritz Schlick, pour qui également le langage des énoncés joue un rôle essentiel, les comble d'aise [3]. Ils rappellent que Schlick a écrit :

Parler d'un monde extérieur métaphysique ne peut se faire avec sens, cela n'est pas dire : il n'y a pas de monde métaphysique.

L'empiriste, s'écrient alors les bons pères, ne dira pas au métaphysicien que ses énoncés sont faux ; il ne le contredira pas. Il leur dira simplement : Je ne vous comprends pas.

Après cela, tous les espoirs sont permis ! Sans doute quelques néopositivistes français ont-ils voulu, dans un congrès tenu à la Sorbonne en 1935, s'opposer effectivement à toute métaphysique à tendance religieuse, mais nos auteurs notent qu'il faut louer, par contre, parmi les assistants, MM. Gonseth et Reymond qui tentèrent « d'élever le débat ».

Il faut souhaiter, concluent-ils, que les Viennois se dégagent de cette emprise [celle des ennemis de la métaphysique religieuse] qui diminue singulièrement la portée de leurs travaux.

Ils ajoutent, non sans bon sens, que

les logisticiens, quelle que soit la valeur de leurs recherches, ne donnent pas encore pleine satisfaction aux savants.

Qu'ils tiennent de plus en plus compte des faits, leur conseillent-ils alors, mais qu'ils se gardent aussi de vues étriquées et mesquines. Ainsi finiront-ils peut-être par découvrir que le monde extérieur est plus que cet inconnaissable dont ils se déclarent impuissants à parler.

Ces vœux pieux ont malheureusement été entendus, non pas certes par les suivants de l'Ecole de Vienne, dispersés par le nazisme et, pour la plupart, réfugiés en Amérique (où, tout en continuant à se proclamer antimétaphysiciens, ils se sont intégrés au mouvement intellectuel réactionnaire qui domine actuellement là-bas), mais par nombre des savants qu'ils ont influencés.

★

C'est l'influence néopositiviste, comme nous l'avons déjà dit, qui a conduit les physiciens à parler d'incertitude et d'indéterminisme dans le domaine atomique. Louis de Broglie, qui avait lui aussi subi cette influence, n'a pas craint récemment de la qualifier de « tyrannique » et de protester énergiquement

---

1. M. Gorce et F. Bergounioux : *Science moderne et philosophie médiévale*, p. 50, Alcan, Paris, 1938.
2. M. Gorce et F. Bergounioux, loc. cit., p. 29.
3. M. Gorce et F. Bergounioux, loc. cit., p. 48.

contre certaines conceptions que l'on finit par « considérer comme des dogmes » [1] et qui entravent les progrès de la Science.

C'est également sous l'influence des néopositivistes que tant de savants ont admis si facilement les constructions formelles, les schémas mathématiques aventureux que les relativistes ont voulu imposer à l'univers tout entier, en interprétant et en généralisant abusivement quelques-unes des lois du mouvement et quelques observations particulières découvertes localement sur la terre ou dans la sphère des corps célestes les plus proches. C'est cette influence de l'Ecole de Vienne qui a fait accepter également par tant de savants honnêtes l'extravagante théorie de la dilatation de l'univers sous sa forme la plus réactionnaire, c'est-à-dire avec la reconnaissance de l'existence d'un instant initial, donc, en fait, une création.

Il est caractéristique à ce sujet que lorsque l'antimétaphysicien Reichenbach parle de ces théories dans *Atome et Cosmos*, il n'a pas un mot de critique, ni même d'inquiétude, en ce qui concerne la question de l'instant initial [2].

En France même, n'avons-nous pas vu un rationaliste courageux et combatif comme P. Couderc écrire à un certain moment, à propos de cet univers en expansion avec instant initial qu'il défendait dans l'un de ses livres, cet aveu de défaite :

> Je laisse à d'autres le soin de dire si l'univers observé est rationnel ou non [3].

Et récemment encore, n'est-ce pas vraisemblablement sous l'influence des machistes réfugiés aux Etats-Unis, influence ravivant celle plus lointaine de Mach lui-même et supprimant les influences contraires comme celle de Paul Langevin [4], qu'Einstein, si matérialiste en d'autres domaines, en mécanique ondulatoire notamment, a admis à son tour, dans la dernière édition de son ouvrage sur *le Sens de la Relativité* [5], l'existence d'un univers en expansion avec instant initial ?

Aussi lorsque Pie XII s'est écrié le 22 novembre 1951 dans une audience solennelle accordée aux savants catholiques, toujours à propos des théories expansionnistes [6] :

> Ainsi création dans le temps et pour cela un Créateur, et par conséquent Dieu ! Le voici donc, — encore qu'implicite et imparfait, — le mot que Nous demandions à la Science et que la présente génération humaine attend d'elle !

il aurait été normal qu'il rendît aussi hommage aux néopositivistes de l'Ecole de Vienne, à ces étranges métaphysiciens toujours prêts à accepter les thèses

---

1. L. DE BROGLIE : *La Physique quantique est-elle indéterministe ?* Conférence prononcée au Centre International de Synthèse, le 31 octobre 1952, publiée dans la *Revue d'Histoire des Sciences*, octobre-décembre 1952, p. 320.
2. Hans REICHENBACH : *Atome et Cosmos*, trad. Lecat, p. 76, Flammarion, Paris, 1934.
3. Paul COUDERC : *L'Architecture de l'Univers*, 2e édition, 1941, p. 127.
4. Paul Langevin, dans plusieurs de ses premiers écrits, s'est parfois référé lui aussi à des textes de Mach ; mais s'il a pu apprécier le contenu positif de certaines critiques du philosophe autrichien, il n'a jamais, à l'inverse d'Einstein, été profondément influencé par les tendances idéalistes néopositivistes, contre lesquelles il devait plus tard mener un si vigoureux combat. Il est, d'ailleurs, symptomatique que Lénine rende hommage à son « réalisme » dans *Matérialisme et empiriocriticisme*.
5. EINSTEIN : *The Meaning of Relativity*, édit. de 1946, Cf. à ce sujet l'article de Karpov, *Les idées philosophiques d'Einstein* traduit dans *Questions Scientifiques*, édition de *La Nouvelle Critique*, Paris, 1952.
6. Discours prononcé le 22 novembre 1951 au cours d'une audience solennelle accordée à l'Académie pontificale des Sciences. Le texte complet a été publié par la *Croix* du 25 novembre 1951.

les plus réactionnaires pourvu qu'on les revête d'un manteau logistique ou mathématique, à ces philosophes qui ont réussi à désarmer tant de savants honnêtes en face des tentatives des fidéistes et des mystiques.

Ainsi se confirment de nos jours, avec une vérité, hélas, toujours plus grande, les pensées par lesquelles Lénine terminait en 1908 son *Matérialisme et empiriocriticisme* [1] :

> L'idéalisme n'est qu'une forme affinée, raffinée, du fidéisme, qui, demeuré dans sa toute-puissance, dispose de très vastes organisations et, tirant profit des moindres égarements de la pensée philosophique, continue incessamment son action sur les masses. Le rôle objectif de l'empiriocriticisme, son rôle dans la lutte des classes, se réduit entièrement à servir les fidéistes dans le combat qu'ils livrent au matérialisme en général et plus particulièrement au matérialisme historique.

Eugène Aubel donne ensuite la parole aux orateurs qui se sont fait inscrire pour la discussion.

Pierre FOUGEYROLLAS, *professeur agrégé de philosophie.*

LÉNINE ET LE PROBLÈME DU CARACTÈRE SCIENTIFIQUE DE LA PHILOSOPHIE

Le mérite initial de Lénine, on le sait, fut d'opposer à la scolastique des dirigeants de la IIe Internationale un marxisme vivant et créateur. Lénine a enrichi le marxisme parce qu'il le concevait « non comme un dogme, mais comme un guide pour l'action », c'est-à-dire comme une méthode à la fois théorique et pratique d'analyse et de transformation du monde.

Les doctrinaires de la IIe Internationale avaient réduit le marxisme à une certaine théorie économique et politique, déformée à force de servilités littérales, comme dans le cas de Kautsky, ou abusivement révisée, comme dans le cas de Bernstein.

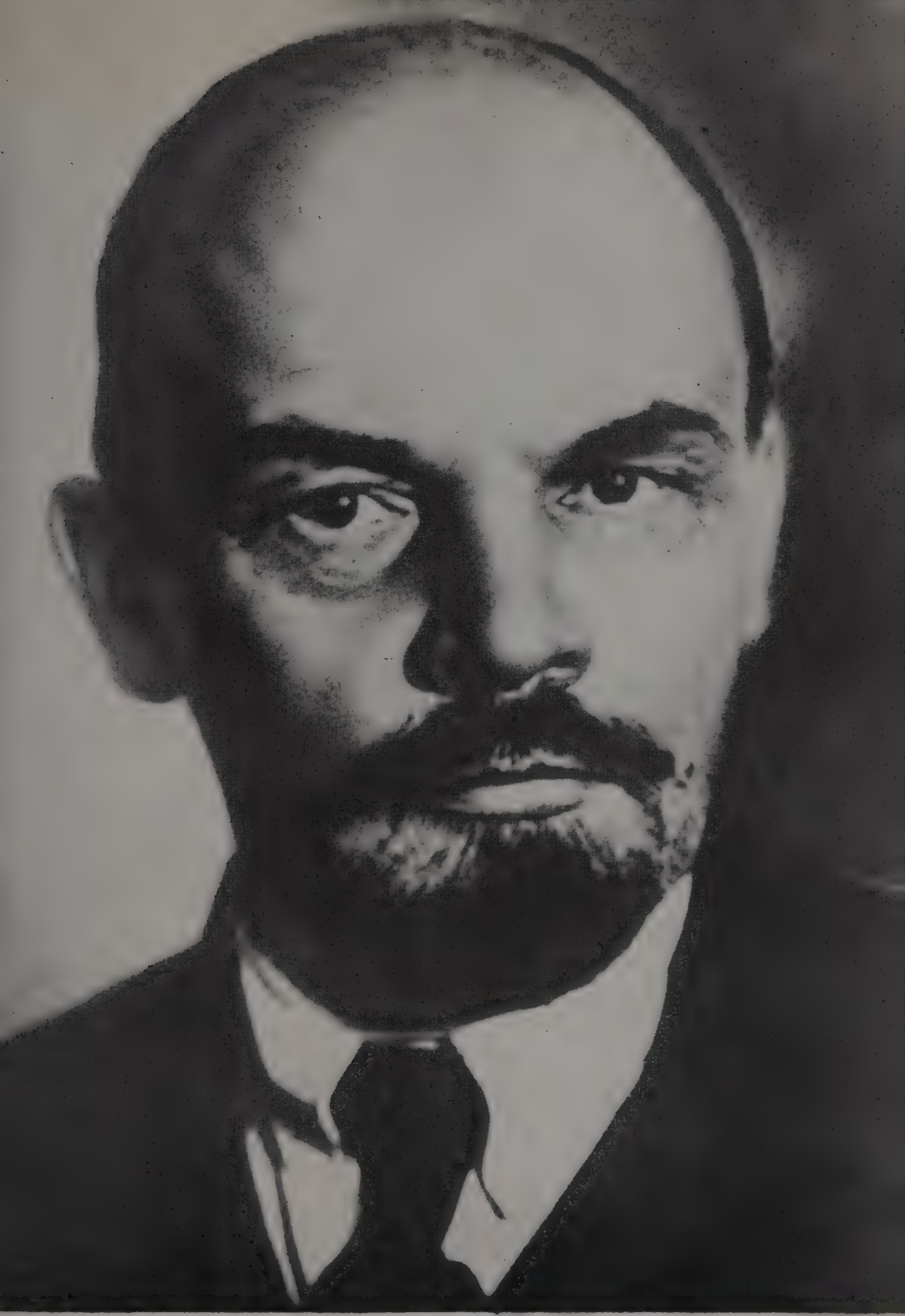
Le rôle historique de Lénine fut de restituer au marxisme son authenticité en redonnant à ses thèses économiques et politiques leur fondement scientifique et philosofique à la fois : le matérialisme dialectique.

Après la mort de Engels le marxisme s'était appauvri ; il avait comme oublié ses bases philosophiques et s'était laissé pénétrer par des influences philosophiques étrangères au mouvement ouvrier révolutionnaire, comme celles du positivisme et du néo-kantisme.

Si le marxisme rayonne aujourd'hui sur l'ensemble des sciences et sur les pratiques historiques de transformation de la société, c'est en premier lieu à Lénine que nous le devons. Dans la lutte de Lénine contre les dirigeants de la IIe Internationale, c'est à la fois le sort du prolétariat et celui de la philosophie qui s'est joué.

---

1. *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 330, Editions sociales, 1951.



1921.

Collection Jacques Sado

12./= Les socialistes doivent lutter ouvertement contre l'impudence bourgeoise soutenue par beaucoup d'opportunistes au sein même des partis socialistes, qui cherche à affirmer, qu'il n'est pas „pratique" de proposer un impôt progressif sur les revenus à tous ~~gradés~~ élevés et révolutionnaire. C'est au contraire la seule politique qui soit vraiment pratique et vraiment socialiste. Il faut d'abord nous ne devons réellement songer à accorder nos revendications à ce qui est acceptable à la bourgeoisie et aux riches. ~~Or~~ C'est tout au contraire aux grandes masses des misérables que nous devons en appeler, ~~des misérables~~ aux misérables que la propagande socialiste laisse souvent indifférents, dont elle excite même quelquefois la méfiance justement grâce à son caractère opportuniste et réformiste. Le meilleur moyen d'arracher des concessions à la bourgeoisie n'est pas celui des transactions, ou des accommodements en vue ~~des~~ de ses intérêts ou ~~des~~ de ses préjugés ~~de la bourgeoisie~~, mais bien l'organisation et la préparation de la lutte révolutionnaire des masses contre la bourgeoisie. Aussi nous pouvons être bien certains que ~~c'est en raison~~ plus ~~de l'ampleur~~

Fac-similé d'une page extraite d'un manuscrit de Lénine. Ce texte intitulé : *La tâche de la gauche de Zimmerwald dans le parti socialiste suisse* a été tout entier écrit en français par Lénine à la fin d'octobre et au début de novembre 1916.

En effet ceux qui dans les dernières années du XIX^e^ siècle avaient délaissé les fondements philosophiques du marxisme, le faisaient en vertu d'un état d'esprit qui prétendait ne pas lier les découvertes économiques et politiques de Marx à une philosophie arbitraire, à une métaphysique, disaient certains d'entre eux.

Lénine a montré qu'il n'y avait pas plus d'aphilosophisme valable que d'apolitisme sérieux, tout en s'emparant de cette idée de Marx selon laquelle le matérialisme dialectique n'est nullement un système, au sens classique du terme ni non plus une doctrine dogmatique, mais essentiellement une méthode scientifique de connaissance et d'action.

Ainsi se trouvent posés deux problèmes : celui de la libération de la philosophie à l'égard de tout dogmatisme, c'est-à-dire de tout arbitraire dans l'exercice de la pensée, et celui de l'antagonisme entre un faux marxisme dogmatique, scolastique et métaphysique, et le marxisme vivant créateur et scientifique.

Il me semble que l'actualité de Lénine réside, sur ces points, dans le fait que ces problèmes se posent encore à nous aujourd'hui, quoique différemment.

★

Libérer la philosophie de l'arbitraire de la métaphysique, faire de la philosophie une science fut le rêve des Encyclopédistes, de Kant et de Comte ; mais, comme chacun le sait, ce rêve n'aboutit qu'au mécanisme et qu'à l'agnosticisme, positions aussi arbitraires l'une que l'autre. Actuellement ceux qui ne sont pas dupes des métaphysiques contemporaines (thomisme, existentialisme), aspirent à une philosophie délivrée de tout dogmatisme. Il importe au plus haut point de montrer en premier lieu à ceux-là que le marxisme, tel que Lénine l'a restauré, est très précisément cette philosophie scientifique qu'ils cherchent.

Si nous admettons avec tous les rationalistes, au sens actuel du terme, que la science est le type même de la connaissance vraie, nous pourrons distinguer trois sortes de philosophies : d'abord celles qui prétendent dépasser la science, que ce soit par la foi religieuse, comme le thomisme, ou que ce soit par une saisie immédiate des essences ou de l'existence, comme la phénoménologie et les existentialismes qui ne sont que des variantes de l'irrationalisme ; ensuite celles qui se prétendent fidèles à la pensée scientifique tout en refusant le matérialisme dialectique ; enfin la philosophie marxiste-léniniste elle-même.

Nous laisserons, si vous le voulez bien, les irrationalistes à l'arbitraire de leurs postulations et nous limiterons le débat entre les rationalistes de tendance marxiste et de tendances non-marxistes.

Par un paradoxe de l'histoire, les rationalistes non-marxistes s'opposent aux marxistes au nom de l'anti-dogmatisme, alors que nous avons vu Lénine se faire le champion de l'anti-dogmatisme le plus conséquent. Je sais bien que l'accusation de dogmatisme est une façon d'attaquer le matérialisme, mais cela ne suffit pas à la réfuter.

L'essentiel du débat me paraît résider dans le problème de la relation entre la vérité relative et la vérité absolue dans la pensée scientifique.

De nombreux chercheurs sont aujourd'hui frappés par le caractère relatif des vérités découvertes dans leurs diverses disciplines. L'assurance scientiste du siècle dernier a fait place à un relativisme, qui incline volontiers au scepticisme, fâcheusement considéré comme une garantie contre le dogmatisme. Physicien ou sociologue, le chercheur contemporain ne peut s'empêcher de penser que le réel qu'il découvre

est fonction de ses instruments matériels et intellectuels d'investigation. C'est là qu'il faut trouver la source de la théorie de la complémentarité microphysique chez Bohr comme de la théorie subjectiviste de l'histoire chez Aron. C'est à partir de là que naissent tous les pragmatismes, tous les opérationalismes, tous les relativismes qui prétendent subordonner l'être au connaître et ruiner l'aspiration naturelle de la pensée scientifique à connaître le réel tel qu'il est, objectivement parlant.

Certes nous n'entendons pas déplorer que la pensée scientifique ait renoncé aux naïvetés dogmatiques d'hier, qui lui faisaient méconnaître la relativité des découvertes. Mais de ce qu'une connaissance est relative, il ne s'ensuit pas qu'elle n'enveloppe pas une part de réalité objective, une part de vérité absolue. C'est ce que Lénine nous enseigne dans *Matérialisme et empiriocriticisme*. De fait, passer de la prise de conscience de la relativité de nos connaissances au relativisme, c'est glisser sur une position arbitraire et dogmatique. De ce qu'une loi physique ou économique ne nous donne pas la connaissance absolue du réel, il ne résulte pas qu'il existe une barrière infranchissable entre la chose en soi et le phénomène, ni non plus que nous devions nous limiter à l'étude des relations entre les faits et encore moins que notre science ne puisse porter que sur des enchaînements de sensations en vue de la pure prévision ; ainsi le néo-positivisme, le néo-kantisme, le machisme de Bohr, de Reichenbach, de Wittgenstein et de la revue *Dialectica* reposent sur un passage arbitraire de la relativité scientifique au relativisme philosophique, qui n'est qu'un idéalisme camouflé.

Lénine, au contraire, montre que la science se fondant sur l'unité de la théorie et de la pratique, toute vérité scientifique est à la fois relative, en raison de l'état historique de nos connaissances à un moment donné, et absolue, en tant qu'elle enveloppe à une certaine échelle une connaissance correcte de la réalité objective, cette connaissance pouvant être dépassée par le progrès scientifique mais non annulée et demeurant valable à son échelle dans une conception ultérieure plus riche et plus profonde.

Il y avait au XIX^e^ siècle un dogmatisme de l'absolu ; il y a de nos jours un dogmatisme du relatif, plus subtil que le premier, mais non moins arbitraire. Il apparaît que Lénine nous a fourni les moyens de nous en libérer ; encore faut-il admettre que son matérialisme n'est pas une nouvelle métaphysique, mais, selon le mot de Engels, « la considération de la nature sans addition étrangère », et que la méthode dialectique n'est pas une certaine manière d'organiser les faits, mais la prise de conscience de l'essence contradictoire du réel à tous ses niveaux et de l'obligation corrélative d'ajuster notre pensée à cette structure fondamentale de la réalité naturelle et sociale.

Rallier les esprits libres à la cause de l'anti-dogmatisme qui est la cause même de la science, montrer combien la pensée marxiste, retrouvée et enrichie par Lénine, est susceptible de dépouiller les chercheurs de tout aphilosophisme utopique et de tout dogmatisme, me paraît être le meilleur moyen que nous ayons aujourd'hui, en tant qu'intellectuels, d'honorer la mémoire de Lénine dans notre activité propre.

★

Il reste que si tous les rationalistes ne sont pas aujourd'hui léninistes, il y a à cela des raisons : raisons sociales tenant à la condition de classe des intellectuels sous le régime capitaliste, et raisons proprement idéologiques tenant au « marxisme » lui-même, dans la mesure où il n'est pas toujours fidèle à l'inspiration antidogma-

tique et anti-scolastique de Marx et de Lénine. C'est ici que se pose le problème du conflit entre un marxisme dogmatique et scolastique, c'est-à-dire dénaturé, et le marxisme vivant et créateur.

Je ne parle pas du courant social-démocrate, dont on sait que depuis longtemps il a abandonné de plus en plus ouvertement le marxisme. Je parle du courant qui se dit léniniste lui-même, en tant que se décèlent en lui à chaque étape des tendances scientifiques et des tendances dogmatiques, tant il est vrai que le métaphysicien est ce qu'il y a de plus difficile à tuer en l'homme.

Si nous voulons donc tirer profit de l'enseignement de Lénine, il nous faut considérer avec lucidité le mouvement historique réel du marxisme-léninisme, tel qu'il se déroule sous nos yeux. A mon avis Henri Lefebvre a eu bien raison de déclarer à propos de la situation actuelle :

> Je ne pense pas que l'on puisse dire que le marxisme ait traversé une crise, et cela notamment grâce au grand marxiste disparu, à Staline, qui a défendu, comme Lénine quarante ans auparavant, les principes philosophiques et théoriques du marxisme. Cependant les éléments d'une telle crise se sont accumulés. Et cela, comme l'a dit Lénine, en raison même de la « dialectique du développement historique » et du « changement rapide des conditions sociales ».

En effet, le glissement du marxisme au dogmatisme est pour nous aujourd'hui pleinement visible dans les conceptions du linguiste Marr, qui consistaient à attribuer métaphysiquement un contenu de classe à un phénomène social comme la langue, dont l'essence est d'une autre nature. Même glissement au dogmatisme chez un Iarochenko qui faisait de la planification en soi une sorte de divinité dictant ses lois à la société et à l'histoire. Aujourd'hui c'est Khatchatourian, Chostakovitch et Ehrenbourg qui dénoncent le dogmatisme de certains critiques de musique et de certains critiques littéraires, car ces critiques confondaient, semble-t-il, le réalisme socialiste avec une sorte de lit de Procuste, une sorte de schéma esthétique préfabriqué auquel ils entendaient soumettre les œuvres d'art.

Le dogmatisme est sur le plan idéologique ce que le bureaucratisme est sur le plan politique. Le marxisme ne peut progresser qu'en luttant constamment contre l'un et l'autre ; c'est d'ailleurs cela que nous appelons l'antagonisme de l'ancien et du nouveau dans la société socialiste et dans le mouvement ouvrier international ; le dogmatisme et le bureaucratisme apparaissant comme des survivances de la société et de l'homme capitalistes dans la société et l'homme socialistes.

Quant aux intellectuels marxistes des pays capitalistes, il leur arrive à eux aussi de tomber dans le dogmatisme. Nous avons eu raison il y a quelques années d'exalter les riches découvertes du mitchourinisme et de l'école de Pavlov, mais nous avons eu tort, parfois, en *opposant* ces découvertes au mouvement historique de la science et en condamnant sommairement certains autres travaux, sous prétexte qu'ils se déroulaient en pays bourgeois. Contre le dualisme métaphysique entre une prétendue science bourgeoise et une prétendue science prolétarienne, on sait combien les textes staliniens de 1950 nous ont été précieux. Pour ma part je sais combien ils m'ont permis de dépasser certaines conceptions personnelles très insuffisantes du marxisme. Certes, il me semble aujourd'hui plus que jamais qu'il faut combattre la métaphysique camouflée au sein de certaines théories de psychologie et de sociologie contemporaines, comme aussi la métaphysique que certains physiciens ou certains biologistes surajoutent à leurs travaux scientifiques. Mais nous ne serions pas fidèles à Lénine et à Staline si nous laissions une métaphysique de contrebande, un dogmatisme inconscient se réintroduire dans nos esprits et dans nos écrits.

Bref, le marxisme est une méthode scientifique, mais il n'existe pas de recette

infaillible pour l'appliquer bien ; seule une vigilance permanente de l'esprit critique peut jouer ce rôle. A ce propos je distinguerai deux sortes de dogmatismes : *le dogmatisme par essence,* celui qui tient à la nature de certaines doctrines, comme le catholicisme et d'une manière plus ou moins nette comme toutes les religions et toutes les métaphysiques, et *le dogmatisme par accident,* celui qui résulte du glissement occasionnel d'un individu des positions de la science à celle de l'arbitraire dans l'exercice de la pensée ; c'est celui-là dont nous sommes menacés, nous marxistes.

« Le marxisme est l'ennemi de tout dogmatisme » ; c'est Staline, on le sait, qui a écrit cette phrase. Elle me semble signifier que dans son essence même le marxisme est antidogmatique, mais qu'il nous appartient de rester marxistes ou de le devenir en nous prémunissant par la vigilance critique contre les retombées toujours possibles dans la métaphysique.

Sachons distinguer les principes du matérialisme dialectique de l'application que tel ou tel adepte du marxisme ou prétendu tel en fait ou peut en faire et nous verrons ces principes retrouver toute leur vérité et toute leur efficacité. Je crois que les esprits libres non encore convaincus du caractère scientifique du marxisme nous attendent là et qu'il nous appartient de ne pas les décevoir.

L'actualité de Lénine vient de ce qu'il nous a donné un immortel exemple de l'application de la méthode de Marx à une étape nouvelle de l'histoire ; pour accomplir cette tâche, il lui a fallu, à l'exemple de Marx, combattre l'aphilosophisme, promouvoir une philosophie libérée de tout arbitraire intellectuel et critiquer avec intransigeance les déformations du marxisme, tous les marxismes scolastiques de son temps.

A nous, il appartient de rechercher ce qui en 1954 est nouveau et implique un développement du marxisme afin d'assurer ce développement. La fidélité au génie créateur de Lénine ne peut résider que dans la création ou, pour reprendre l'image de Jaurès : « Le fleuve est fidèle à sa source en coulant vers la mer. »

Jean-Pierre VIGIER, *docteur de l'Université de Genève*

QUELQUES PROBLÈMES PHYSIQUES POSÉS PAR LES THÈSES DE LÉNINE

Depuis que Lénine a écrit *Matérialisme et empiriocriticisme,* de prodigieux changements sont intervenus dans le domaine de la physique. La découverte de la relativité générale par Einstein et le développement de la mécanique ondulatoire ont remis en cause la plupart des notions classiques sur la structure de la matière. Néanmoins, il n'est pas difficile d'établir l'actualité des positions prises par Lénine sur les problèmes philosophiques essentiels posés par la recherche scientifique. Il est clair que c'est dans Lénine et dans les positions fondamentales qu'il a prises qu'il faut chercher des méthodes pour traiter les problèmes posés par les découvertes récentes, afin de les résoudre dans le cadre du développement du matérialisme dialectique.

Sans prétendre leur apporter une solution toute faite je voudrais examiner ici quelques-uns des problèmes dégagés par Lénine dans la lutte contre les empiriocritiqueistes ; problèmes qui ont été renouvelés par les découvertes scientifiques contemporaines, mais qui se posent toujours à nous.

★

I. — Le premier problème, est celui de la réalité du monde extérieur et de la possibilité de la connaissance objective. Je ne vais pas m'étendre là-dessus. On a parlé de cela à diverses reprises. La question est claire du reste. Je citerai donc simplement pour mémoire une phrase d'Einstein disant qu'en dehors des physiciens quantistes, quand ils parlent des fondements de la théorie des quanta, il n'est pas de physiciens qui mettent sérieusement en doute la réalité du monde extérieur...

Du reste sur ce terrain les physiciens quantistes qui nient la possibilité de connaître les choses objectivement, sont sur une position de repli. Ils ne tiennent pas à s'expliquer clairement. La position fondamentale de M. Nils Bohr affirmant qu'on ne peut connaître des choses que ce qui nous apparaît, et ce avec une certaine probabilité, n'est nulle part clairement expliquée, parce qu'elle choque la plupart des physiciens. La réduction de nos connaissances du monde extérieur à des probabilités de connaissance, est en effet très difficile à faire admettre aux expérimentateurs. Du reste, la réussite objective des conceptions de la théorie des quanta, le succès des machines que nous avons construites à partir de ces théories (par exemple les piles atomiques) montrent bien que la théorie correspond à des caractères réels et objectifs des choses.

★

II. — Je voudrais m'étendre plutôt sur le deuxième problème posé par Lénine : celui du caractère à la fois relatif et absolu de la connaissance. Il l'a posé en discutant les connaissances acquises au moment où il a écrit son livre sur la structure des particules élémentaires et sur la structure de l'électron (depuis cette époque, les particules élémentaires ont eu tendance à se multiplier). Dans un texte célèbre, Lénine a posé en principe le caractère inépuisable de l'électron. Les connaissances que nous avons sur la réalité des choses, par exemple sur une particule élémentaire, un proton ou un électron, seraient objectives parce qu'elles nous permettent de prévoir des phénomènes. Mais ne sauraient épuiser complètement la réalité.

Cette position de Lénine le distingue fondamentalement de Laplace et des grands maîtres de la mécanique classique. Les matérialistes mécanistes avaient la position suivante : les lois que nous découvrons correspondent effectivement à la vérité objective des choses, mais elles sont absolues.

D'après eux les lois de la mécanique classique constituaient, les lois ultimes de la matière. Si on se donnait des conditions initiales complètes et les lois de la mécanique, on devait pouvoir prévoir en principe l'évolution des phénomènes jusqu'à la fin des temps.

Lénine a nettement pris parti contre cette conception. D'après lui, les modèles que nous construisons correspondent bien à certains caractères objectifs de cette réalité, mais il affirme avec force que cette réalité est en elle-même inépuisable.

A propos de cette question du caractère à la fois relatif et absolu de la connaissance, se pose précisément celle du caractère de la mécanique quantique. A un certain

niveau, il est clair que les corps satisfont à la mécanique classique. Si je jette une balle de tennis, je peux décrire le comportement de cette balle avec les lois de la mécanique classique. Si je décompose la balle de tennis en ses atomes, rien ne va plus et je ne peux plus décrire le mouvement, les propriétés de ces atomes avec la mécanique classique. Si je perce deux fentes dans un écran et que j'envoie des particules les unes après les autres dans ces deux fentes, elles finissent par se répartir, au delà de ces fentes, d'une façon qui n'est pas décrite par la mécanique classique. On voit apparaître des figures d'interférence qui résultent des effets ponctuels superposés des microobjets considérés.

C'est précisément ce comportement non classique des atomes qui a conduit Louis de Broglie et tous ses successeurs à bâtir la mécanique ondulatoire. Dans les discussions que nous avons à l'heure actuelle avec l'Ecole de Copenhague, je pense que c'est un point sur lequel il faut insister et je voudrais exposer devant cette assistance une théorie que nous essayons de développer avec David Bohm, théorie qui constitue à mon avis une illustration du matérialisme dialectique et que nous proposons de substituer aux conceptions classiques. Cette théorie repose sur la notion de niveau d'organisation de la matière. Au niveau macroscopique, c'est-à-dire au niveau des corps tels qu'ils nous apparaissent immédiatement, c'est la mécanique classique qui serait valable ; au niveau microscopique, ce serait la mécanique ondulatoire. Et nous supposons qu'il y a une infinité de niveaux avec des mécaniques correspondantes. La notion de niveau ne serait du reste pas nécessairement liée aux dimensions des corps : elle pourrait être liée à leur complexité. Un assemblage compliqué de particules ne se comporte pas comme une superposition de particules individuelles.

Nous en avons un exemple dans les problèmes de la vie, où il est clair que le protoplasme composé d'une masse d'acides, aminés et de toutes sortes de combinaisons chimiques, a des propriétés qui ne se réduisent pas aux propriétés chimiques de ses corps (propriétés de stabilité, d'auto-défense, etc.)... On ne détruit pas facilement une cellule. Les niveaux d'organisation seraient ainsi liés non seulement aux dimensions, mais aussi à la complexité, aux très fortes énergies, etc... Dans chacun de ces niveaux, les lois déterministes seraient valables, mais ne seraient valables que pour le niveau considéré.

Ainsi la mécanique déterministe que nous essayons de construire dans le cadre de l'interprétation causale de la théorie des quanta, applicable aux micro-objets, aux électrons, protons, etc., ne serait valable qu'au niveau considéré. Elle laisserait nécessairement de côté la richesse de la nature extérieure à ce qu'elle entreprend de décrire.

III. — Cela pose le troisième problème soulevé par Lénine : celui de la signification des lois de la nature et le problème du déterminisme. La mécanique classique avait l'ambition d'établir des lois et de faire une théorie déterministe valable pour tous les niveaux et tous les temps. Nous proposons de renoncer à cette idée. Selon nous on ne peut faire des théories déterministes valables que pour des niveaux particuliers. En ce qui concerne la nature des lois discutée par Lénine, je ne pense pas que la question soit complètement tranchée.

Si je reprends la balle de tennis précédente et que je la jette à l'autre bout de la salle, elle va suivre une trajectoire parabolique qui s'explique dans le cadre des idées classiques par l'attraction de la terre (sous forme d'interaction à distance). Il y a un problème essentiel qui a obsédé les physiciens pendant tout le XIX^{e} siècle. Pourquoi est-ce

qu'il en est ainsi ? Comment concevoir et comprendre ce qu'est l'attraction à distance entre deux corps ? Les physiciens classiques avaient conscience des difficultés soulevées par leurs propres conceptions. Les grands maîtres de la mécanique classique étaient très éloignés de l'empiriocriticisme. Pour eux il s'agissait de comprendre la structure de la matière et non simplement de décrire son comportement. Newton, lorsqu'il a introduit l'idée de l'attraction à distance entre les corps n'en était pas satisfait. Selon lui l'action à distance était un procédé qui permettait de décrire comment les planètes vont tourner autour du soleil, mais il considérait cette notion comme provisoire et destinée à être remplacée et transformée par le développement ultérieur de la science. En d'autres termes, il refusait d'arrêter la connaissance à une description phénoménologique des phénomènes ; alors que l'école positiviste de Vienne et N. Bohr à l'heure actuelle prétendent la limiter à une description des résultats expérimentaux. Tout ce que nous pouvons faire d'après eux, — et la phrase est de M. Pauli lui-même —, c'est bâtir un appareil mathématique qui permette de rendre compte de ce qui va se produire dans une expérience donnée.

A quoi David Bohm répond en plaisantant : Dans ce cas je ne vois pas pourquoi on n'utiliserait pas une danse mystique si une telle danse fournissait des résultats corrects. On pourrait dire aussi que si une mathématique fausse donnait des résultats corrects, pourquoi ne se contenterait-on pas d'une mathématique fausse dans le cadre des conceptions positivistes ? Cette plaisanterie n'est pas si paradoxale qu'elle en a l'air, parce que, à l'heure actuelle, la théorie des quanta utilise des notions dont la signification physique et mathématique est loin d'être claire. Dans l'étude des problèmes de self-énergie par exemple (action exercée par l'électron sur lui-même) on introduit des intégrales infinies !... On coupe des intégrales divergentes en deux morceaux, un qui diverge, un qui reste fini, et c'est le morceau fini qui doit décrire l'expérience. On a là un procédé injustifiable, qu'on utilise parce qu'il réussit.

Il est clair que cela a tout de même un sens physique. Il nous faut donc comprendre pourquoi un tel procédé est efficace. C'est là un problème posé à tous les physiciens : le succès de l'interprétation positiviste de la mécanique quantique doit être expliqué.

Je reviens au problème posé par Lénine : qu'est-ce qu'une loi naturelle ? La mécanique classique ne répond pas à cette question. Toutefois, depuis que Lénine a écrit son livre, certains développements scientifiques permettent d'entrevoir la nature de la réponse : en particulier la célèbre théorie de la relativité générale d'Einstein.

Il faut en effet interpréter cette théorie dans un sens matérialiste. On peut d'abord dire qu'Einstein a essayé de rendre compte de l'action à distance des corps en assimilant la nature à une espèce de substance à trois dimensions. Il supprime ainsi la dualité entre l'espace-temps et la matière, et la remplace par une substance unique du genre espace. Si on assimile ensuite les corps à des régions singulières de cet espace (analogues à des tourbillons dans un fluide à trois dimensions) et que l'on pose enfin les lois différentielles qui décrivent le mouvement d'ensemble de cette substance, on retrouve des lois du mouvement très voisines des lois observées. En d'autres termes, on sort du cadre de la mécanique classique, on définit les lois décrivant l'évolution de cette substance qui constitue la matière et on en *déduit* le comportement des corps.

C'est là, à mon avis, un commencement de réponse au problème posé par Lénine sur le caractère objectif des lois. Les lois décriraient le comportement des choses parce qu'elles rendent compte de leur structure interne. Quelle que soit la nature de la réponse apportée, il ne suffit pas de dire en effet qu'une loi décrit correctement le comportement des choses et l'évolution des phénomènes ; il faut comprendre pourquoi il en est ainsi. C'est là un problème qui se posait au temps de Lénine et qui se pose avec plus de force encore aujourd'hui, parce que les lois ont pris un caractère autrement com-

plexe. On pouvait à la rigueur se satisfaire de la position classique tant qu'on ne faisait que décrire le mouvement des corps, mais d'autres problèmes ont surgi ; les corps se transforment les uns dans les autres ; avec un électron et un positron par exemple, on peut fabriquer des photons.

A l'intérieur des noyaux, on est à peu près certain que les corps perdent leur individualité, se transforment les uns dans les autres. La matière n'a pas le caractère d'un contenu et d'un contenant — d'un poisson rouge dans un bocal —, elle est liée à tout ce qui se passe dans le bocal. Cela pose le problème de l'objectivité des lois de la nature et de la nature même des lois physiques qui doivent permettre de comprendre l'évolution de la matière.

★

IV. — Le quatrième problème posé par Lénine est le problème du caractère du hasard en rapport précisément avec la causalité. La question du hasard est un vieux problème de la mécanique classique. Il a pris un caractère plus actuel encore depuis la parution du livre de Lénine, précisément avec les développements de la mécanique quantique.

La position fondamentale des positivistes est de dire que le hasard est la caractéristique essentielle de la matière. Selon eux nous ne pouvons connaître que des probabilités, et on ne peut pas décrire le comportement objectif des choses.

Pour les physiciens classiques, au contraire, le hasard était un procédé qui permettait de rendre compte des comportements de phénomènes très compliqués.

Considérons toutes les molécules d'air dans cette salle. Supposons que nous en bouchions tous les orifices et que nous enlevions toutes les molécules d'air. Pratiquons ensuite une ouverture qui permette aux gaz d'entrer dans la salle. Au bout d'un certain temps, la salle sera envahie par des molécules qui vont se répartir avec une distribution prévue par la théorie des probabilités. On obtient ainsi ce que l'on appelle une distribution de Maxwell. D'après la théorie classique, on peut décrire en principe le comportement individuel des milliards de molécules qui emplissent la salle, mais il n'est pas moins vrai que la théorie des probabilités décrit le comportement réel de cet ensemble complexe d'objets.

M. Bohr et les positivistes ont jeté tout cela par terre. Ils ont déclaré que le hasard était tout ce que nous pouvions connaître des choses et qu'il décrivait chaque objet isolément. D'après eux on ne peut prédire comment se comporte l'électron individuel, mais on peut calculer seulement sa probabilité d'apparition dans tel ou tel endroit de l'espace. C'est là une des lignes d'attaque essentielles des partisans du positivisme. Ils ont mis le hasard à la place de nos connaissances du monde physique ; ce qui constitue d'après nous une position antimatérialiste, antidialectique, contraire à l'orientation historique du développement de la science.

Pour un matérialiste, toute distribution de probabilité pour un électron doit pouvoir être décrite par un comportement déterministe sous-jacent, c'est-à-dire que les lois de la probabilité décrivent objectivement le comportement d'un ensemble très compliqué d'objets gouvernés par une micro-mécanique déterministe.

La théorie causale que nous essayons de bâtir a la prétention d'interpréter la théorie des quanta, en donnant aux électrons non pas des trajectoires classiques, mais des trajectoires compliquées. Nous pensons que derrière tout hasard, on doit pouvoir décrire objectivement le comportement individuel des choses. Mais cela ne signifie

pas qu'on puisse éliminer le hasard ou éliminer les probabilités d'une description physique complète.

Revenons à la notion proposée des niveaux de la matière — (ceci n'étant encore qu'une hypothèse, j'ignore si elle correspond véritablement à la réalité des choses). La matière étant composée d'une infinité de niveaux en interactions compliquées les uns avec les autres, toute théorie déterministe décrivant un niveau ne pourrait prétendre décrire le reste des niveaux sous-jacents et il faut introduire dans ce niveau-là l'interaction avec le reste de l'univers. Cette interaction complexe ne pourrait jamais être réduite, si bien que les mathématiques du hasard s'y introduiraient nécessairement. Chaque niveau serait ainsi gouverné de façon objective par des lois déterministes mais comporterait obligatoirement des éléments aléatoires, puisque l'interaction de l'infinité de niveaux sur un niveau donné serait nécessairement décrite par le mécanisme de la théorie des probabilités.

Ceci pose au mathématicien et au physicien le problème suivant, qui n'est pas résolu dans le cadre de la mécanique classique et qui n'est pas résolu de façon générale : montrer pourquoi les phénomènes très compliqués sont effectivement gouvernés par la théorie des probabilités.

S'il est vrai que la théorie des probabilités décrit le comportement objectif des choses, pourquoi en est-il ainsi ? Il existe un commencement de réponse. C'est le fameux théorème de Boltzmann, qui montre qu'en faisant certaines hypothèses raisonnables, les molécules du gaz qui entrent par cette porte satisfont à la théorie cinétique des gaz et se distribuent conformément à la théorie de Maxwell. Mais il faut faire une théorie pour tous les cas auxquels on a affaire et il faudrait pouvoir montrer qu'en général les phénomènes compliqués en interaction les uns avec les autres se comportent suivant les lois du calcul des probabilités. Une théorie générale de ce genre serait une remarquable application du matérialisme dialectique parce qu'elle décrirait l'interaction universelle des phénomènes, l'action et la réaction des choses les unes sur les autres.

★

V. — Le cinquième point soulevé par Lénine est l'importance et le caractère valable et objectif des modèles que l'on peut bâtir dans les théories physiques. Il est clair que le modèle de la mécanique classique constitue une des plus grandes réalisations de l'esprit humain car elle a permis l'édification de l'industrie moderne. La mécanique classique a permis de construire les machines qui ont transformé les modes de production, et qui sont à la base des transformations qui expliquent en partie le développement historique de la société. Rappelons-nous la célèbre phrase de Marx sur le moulin à vapeur qui a engendré la société moderne... Eh bien ! la lutte contre le positivisme, à mon avis, en science, c'est la lutte en faveur de la notion de modèle. Ceci ne signifie pas qu'il faut prendre ces modèles comme vérité absolue ou comme représentation complète de la réalité, mais il faut les prendre comme approximations valables de la réalité. Sans modèle, à mon avis, on ne peut faire progresser la science. On a là du reste, une application de la notion dialectique d'interaction entre la théorie et la pratique. L'expérience suggère des modèles, qui suggèrent à leur tour des expériences nouvelles. Sans la théorie atomique développée au XIX^e^ siècle par des matérialistes classiques, on n'aurait pas découvert l'atome. Jean Perrin a entrepris les expériences qui lui ont permis de découvrir les atomes, parce qu'il croyait à la réalité objective des atomes, parce qu'il croyait à la validité de la théorie.

Ce succès de l'atomisme constitue un exemple remarquable d'une théorie, d'un

modèle, qui permet de découvrir des propriétés nouvelles de la nature. Une fois ces atomes découverts, de nouvelles propriétés des atomes apparaissent évidemment qui nous obligent à modifier la théorie... Et ainsi de suite. Par interaction mutuelle, la théorie et la pratique permettent de faire progresser nos conceptions de la réalité physique.

Aujourd'hui, des problèmes du même genre se posent à nous. Nous ne pouvons mettre en évidence dans la microphysique les mouvements des particules élémentaires. On peut les recevoir sur les plaques photo, les voir dans des chambres de Wilson, vérifier qu'elles obéissent statistiquement aux lois de la mécanique quantique ; on ne voit pas encore leur mouvement individuel. Ce que nous essayons de bâtir à l'heure actuelle est une théorie de ces mouvements individuels, permettant d'expliquer le comportement des électrons de ces micro-objets. Nous n'avons pas vu, encore, ces trajectoires, mais cela ne veut pas dire qu'elles n'existent pas. Nous sommes persuadés — si l'on nous accorde que les objets existent effectivement en dehors de nous — qu'il doit y avoir une mécanique permettant de déduire le mouvement des électrons entrant par une porte et sortant par l'autre !

Les positions fondamentales du matérialisme dialectique s'appuient sur la réalité objective des choses. Si on admet cela, ainsi que la possibilité de les connaître objectivement, on admet du même coup la possibilité de bâtir des théories qui décriront l'évolution des choses, dans les niveaux de plus en plus profonds que prétend décrire objectivement le physicien.

Il nous paraît clair que c'est dans le cadre des positions fondamentales du matérialisme dialectique, en admettant la réalité des phénomènes extérieurs, en décrivant objectivement le comportement des choses, en examinant les données de l'expérience et en confrontant sans cesse la théorie à l'expérience, que l'on peut effectivement faire progresser les connaissances du monde qui nous entoure. Sur de telles positions peuvent se rejoindre tous les spécialistes de la mécanique quantique qui rejettent les positions positivistes de l'école de Copenhague (et qui peuvent différer d'avis sur d'autres questions philosophiques). Sur ces points-là, les positions d'Einstein, de Louis de Broglie, de Bohm, ou les miennes sont bien les mêmes. C'est dans le cadre de telles conceptions que nous estimons qu'il est possible de faire progresser nos connaissances sur la réalité physique sous jacente aux phénomènes décrits statistiquement par la théorie des quanta.

Jacques NICOLLE, *assistant au Collège de France.*

LÉNINE, MACH ET PAUL LANGEVIN

Je voudrais rappeler au début de cette intervention la phrase que Lénine écrivait au chapitre III de son livre *Matérialisme et empiriocriticisme* (la théorie de la connaissance de l'empiriocriticisme et du matérialisme — fin).

> Le génie de Marx et d'Engels s'est manifesté entre autres par leur dédain du jeu pédant des termes nouveaux, des termes compliqués, des « ismes » subtils et par leur simple et franc langage.

Je pense que si nous voulons avoir dans notre pays une très large audience et

nous faire comprendre de tous, ce n'est pas en employant un langage trop spécial qui, chez quelques-uns, cache une compréhension imparfaite de certaines questions sous la plus ou moins brillante fascination d'une expression savante ou du moins prétendue telle !

Nous avons connu des hommes de science qui, ne parvenant pas à produire des résultats intéressants, cachaient leur impuissance sous un appareil mathématique compliqué qui rebutait les non-spécialistes et faisait pour un temps illusion à ceux qui avaient la paresse ou la faiblesse de démasquer leur jeu.

Fidèle à l'enseignement de mon maître Paul Langevin, je crois que la méthode la plus sûre consiste à rester toujours très près de la réalité, en suivant l'exemple que ce grand savant nous a donné, exemple qu'il avait puisé aux meilleures sources du marxisme et en particulier chez Lénine. N'oublions pas de signaler en passant, comme cela m'a été souvent répété en Union soviétique, que Lénine avait donné raison à Paul Langevin contre Abel Rey.

Pendant son séjour forcé à Troyes, alors qu'il était prisonnier des Allemands pendant l'occupation, Paul Langevin occupait ses loisirs forcés en donnant à des jeunes filles de la campagne, élèves d'une école normale d'institutrices, des conférences sur la constitution de la matière et sur la théorie de la relativité. Ce grand savant savait parfaitement se faire comprendre de ce public relativement peu instruit du point de vue scientifique parce qu'il dominait parfaitement son sujet, grâce à ses connaissances et à sa lucide intelligence, mais aussi parce que, comme Lénine, c'était avant tout un homme de grand bon sens et qui savait que pour se faire entendre il faut employer des mots simples et directs.

Lorsqu'il avait à résoudre un problème de mécanique rationnelle même des plus simples, Paul Langevin me disait qu'il faisait toujours une application numérique afin d'éviter les graves erreurs qui peuvent se produire au cours de certaines transformations mathématiques. Et à ce sujet il aimait à citer l'exemple suivant :

Assistant un jour à l'exposé d'un savant professeur, il fut étonné de constater qu'à la suite d'une série très longue et très obscure de calculs, on aurait dû conclure, si l'on avait appliqué pratiquement les conclusions du conférencier, que de l'eau qui se trouvait dans un récipient pouvait tout-à-coup en sortir d'elle-même et se transporter immédiatement dans son ensemble à l'extérieur. Paul Langevin, prenant la parole, montra ce que ce résultat avait pour lui de surprenant dans le domaine de la physique. C'est alors que le calculateur dont nous avons parlé s'aperçut qu'il avait fait une erreur de signes dans une expression et qu'en réalité il fallait conclure exactement le contraire de ce qu'il avait annoncé.

En évoquant la grande figure de Paul Langevin, je voulais donner un exemple de ce que peut apporter l'enseignement de Lénine aux véritables hommes de science, c'est-à-dire non aux défenseurs d'une cause plus ou moins avouable, mais à ceux qui n'ont d'autre souci que de connaître la vérité, d'approfondir les secrets que nous livre la nature et d'étudier ses transformations, qui sans cesse obligent les hommes à réviser leurs conceptions, tout en leur permettant d'entrer toujours plus avant dans le domaine de la connaissance.

La tâche de la science, commencée depuis des millénaires, est de poursuivre une adaptation de plus en plus précise de notre esprit à la réalité, de construire une représentation de plus en plus adéquate du monde qui nous entoure et auquel nous appartenons, pour le comprendre d'abord, puis pour passer de la compréhension à la prévision et ensuite à l'action.

Ces paroles de Langevin nous montrent clairement comment toute science progresse : le savant, partant d'une idée préconçue ou de l'observation, interroge la nature au moyen d'expériences, et la nature répond en posant à son tour à l'investigateur de

nouveaux problèmes que l'homme de science cherchera à résoudre avec son cerveau, mais qui finalement nécessiteront de nouvelles expériences, et reprenant sous une forme condensée la pensée de Paul Langevin nous dirons :

La pensée née de l'action retourne à l'action.

Que de clarté, de finesse, de bon sens et de saine compréhension dans toutes les paroles de ce savant en regard des esprits nébuleux et imprécis dont Ernst Mach et ses adeptes furent les représentants les plus caractéristiques ! Le rôle de ces derniers fut si néfaste jadis que, comme le rappelait Jean Orcel le 14 janvier dernier, à la conférence de *la Pensée*, Lénine était obligé de consacrer de nombreuses pages pour réfuter les arguments de ces intellectuels réactionnaires.

★

Ceux qui ont eu le courage de feuilleter le livre de Mach, *L'analyse des sensations*, ne pourront manquer de s'étonner de ce qu'un physicien, membre de l'Académie impériale des sciences et professeur à l'université de Vienne, se lance à tout moment dans des considérations absolument contraires à la plus élémentaire logique ou au plus simple bon sens. Ce physicien s'étonne du fait que les hommes soient plus sensibles à l'existence dans la nature d'un plan de symétrie vertical qu'à celle d'un plan horizontal, et il donne à ce sujet l'exemple d'un promeneur qui, se trouvant sur le bord d'un lac, met un certain temps à apercevoir sa propre image dans l'eau. Or il est bien évident que d'une part les êtres vivants, possédant eux-mêmes un plan de symétrie vertical, sont appelés naturellement à entrer en résonance avec des objets possédant la même symétrie et que, d'autre part, pour pouvoir apercevoir sa propre image à la surface de l'eau il faut des conditions très particulières qui ne sont pas toujours réalisées : une surface plane, un temps assez beau, une position particulière de l'observateur. Ce même savant cherche également à faire des comparaisons absolument surprenantes entre la symétrie des sensations de l'appareil visuel et celle de l'appareil auditif, alors qu'il ne peut être question de comparer des mécanismes aussi différents que ceux que nous venons de citer.

Mais, c'est dans son ouvrage *la Mécanique, exposé historique et critique de son développement* que Mach lance des affirmations encore plus extraordinaires.

Au chapitre IV par exemple (La science comme économie de la pensée), l'auteur ne craint pas d'affirmer que les sensations ne sont pas « des symboles des choses ». La « chose », au contraire, est un symbole mental pour un complexe de sensations d'une stabilité relative. Ce ne sont pas les choses (les objets, les corps), mais bien les couleurs, les tons, les pressions, les espaces, les durées (ce que nous appelons d'habitude des sensations), qui sont les véritables *éléments* du monde.

Quelques pages plus loin, il ajoute :

Un corps est un ensemble relativement constant de sensations tactiles et visuelles, liées aux mêmes sensations d'espace et de temps,

et ensuite :

Une science quelconque ne peut que reproduire et prévoir des complexes de ces éléments habituellement appelés sensations.

Ces conceptions de Mach et de ses adeptes les conduisent tout naturellement à la conclusion relativiste. Lénine, dans le chapitre « La théorie de la connaissance » de

son ouvrage *Matérialisme et empiriocriticisme,* met parfaitement les choses au point en disant :

> Pour Bogdanov (comme pour tous les adeptes de Mach), l'aveu de la relativité de nos connaissances exclut toute admission de la vérité absolue. Pour Engels, la vérité absolue résulte de vérités relatives. Bogdanov est relativiste, Engels est dialecticien [1].

Engels a d'ailleurs été amené à préciser à ce sujet une notion particulièrement importante, et malheureusement généralement laissée dans l'ombre dans la plupart des enseignements : c'est le fait que les lois que l'on établit et que l'on précise, si elles sont parfaitement exactes, ne sont par contre valables qu'entre des limites déterminées. Ce que l'on pourrait résumer sous une forme condensée en montrant les dangers qui peuvent résulter de l'emploi des procédés relatifs à l'interpolation pour l'extrapolation. C'est-à-dire que si l'on admet qu'un phénomène obéit à une certaine loi dans un intervalle déterminé, il n'est même plus du tout certain que le phénomène existe en dehors des limites en question. Quoi que puissent en penser les successeurs de Mach, la loi d'Ohm s'applique parfaitement sur toutes les parties de notre globe et nous pouvons la mettre en évidence dans un laboratoire de Paris ou de Melbourne. Mais si l'on expérimente sur la matière à l'état de couche monomoléculaire, la loi d'Ohm, que ce soit à Paris ou à Melbourne, ne sera plus valable.

Un physicien faisait une fois devant une société savante de brillants calculs, en considérant des phénomènes qui se passaient dans la haute atmosphère. Il oubliait cependant que lorsque les molécules se trouvent à plusieurs kilomètres les unes des autres, il y a lieu de prendre certaines précautions dans la généralisation des lois que l'on a l'habitude d'évoquer au niveau de la mer ! Un autre savant avait publié avant la guerre un travail sur le comportement de l'eau dans les cellules des organismes des animaux quand elles sont soumises à des pressions considérables (20 à 30.000 kg. par cm^2), mais il n'avait pas pensé qu'à de telles pressions l'eau qu'il avait envisagée au début s'était transformée en glace, que l'on appelle la glace-IV.

*

Redisons à nouveau comment Paul Langevin, à la lumière de Lénine et des maîtres du marxisme, avait vu très clairement que l'homme de science ne peut observer une attitude purement contemplative, qu'il doit entrer hardiment dans la lutte et livrer son combat. Ce grand savant avait bien défini les trois phases de la connaissance scientifique : la compréhension d'abord, ensuite la prévision, puis l'action.

Comme bel exemple de prévision, nous pensons tout naturellement aux remarquables travaux de Pierre Curie sur la symétrie, lorsqu'il montrait les liens qui existent entre la possibilité pour un phénomène de se produire et la symétrie du milieu dans lequel il peut apparaître. Voici en termes très condensés le résumé de cette conception :

1° Un phénomène ne peut se produire que s'il existe dans le milieu une certaine dissymétrie ;

2° l'existence de cette dissymétrie rend possible un phénomène, mais ne présume en rien de sa réalisation certaine.

Nous sommes maintenant dans une nouvelle période de l'histoire du monde, celle de l'action où les découvertes scientifiques vont permettre la libération de l'humanité, comme le demandait Marx ; car nous ne nous contentons plus d'expliquer la nature, mais nous avons la possibilité de devenir maîtres de ses forces.

---

1. V. I. Lénine : *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 115, Editions sociales, Paris, 1948.

En terminant, je voudrais ajouter que ce ne sont pas les disciples de Mach qui peuvent avoir une influence sur l'évolution de la société, mais que c'est par les découvertes des savants et des penseurs tels que Paul Langevin, Louis de Broglie, Frédéric Joliot-Curie et bien d'autres, que les hommes, devenus enfin maîtres des forces de la nature, pourront nous apporter dans un monde pacifique plus de justice et de bonheur.

★

Le docteur Henri BERARD, *dans une brève intervention, veut montrer d'abord, par l'exemple de la dissociation électrolytique, comment la science aboutit à la dialectique matérialiste ; il fait ensuite appel aux savants atomistes pour résoudre les problèmes posés précédemment par Jean-Pierre Vigier, dans les domaines où l'énergétisme classique se montre inopérant, et particulièrement au sujet de l'entropie* [1].

★

Pierre HERVÉ

LÉNINE ET LA BATAILLE DES IDÉES

Les orateurs qui m'ont précédé ont parlé de certaines questions traitées par Lénine et examiné la manière dont ces mêmes questions se posent aujourd'hui dans des conditions nouvelles. Pour ma part, je vais essayer de dégager la démarche adoptée par Lénine dans l'élaboration de son ouvrage *Matérialisme et empiriocriticisme*, de mettre en lumière l'articulation de sa pensée. J'imagine en effet qu'on peut en tirer quelques conclusions pour notre lutte sur le plan des idées.

Rappelons d'abord que Lénine dans son article de 1909 sur « l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion » affirme expressément qu'il faut

> subordonner la propagande idéologique, la diffusion de certaines idées, la lutte contre l'ennemi de la culture et du progrès... à la lutte de classe, c'est-à-dire à la lutte pour des objectifs pratiques déterminés dans le domaine économique et politique [2]

Cela ne s'applique pas seulement à la religion proprement dite, mais aux expressions de l'obscurantisme dans tous les domaines et dans tous les milieux, y compris le milieu intellectuel. Si nous ne tenions pas compte de ce point de vue de Lénine, nous donnerions à nos discussions un caractère académique.

Dans le même article, Lénine écrit :

> Le marxiste doit être matérialiste..., mais c'est un matérialiste dialectique, c'est-à-dire envisageant la lutte contre la religion, non pas de façon abstraite, non pas sur le terrain d'abstraction purement théorique d'une propagande toujours égale à elle-même, mais de façon concrète, sur le terrain

---

1. Nous nous excusons de ne donner qu'un très bref résumé de cette intervention. Mais l'auteur ne nous ayant pas donné son adresse, il nous a été impossible de lui faire mettre au point le texte de la sténotypie.

2. V. I. LÉNINE : *Lénine et la religion*, p. 17, Editions sociales, 1949.

de la lutte de classe réellement en marche, et qui éduque les masses plus que tout et mieux que tout. Le marxiste doit savoir tenir compte de l'ensemble de la situation concrète, il doit toujours savoir marquer la limite entre l'anarchisme et l'opportunisme (cette limite est relative, mobile, variable, mais elle existe), ne tomber ni dans le « révolutionnarisme » abstrait, verbal et pratiquement vide de l'anarchiste, ni dans le philistinisme et l'opportunisme du petit-bourgeois ou de l'intellectuel libéral, qui redoute la lutte contre la religion, oublie la mission qui lui incombe dans ce domaine, s'accommode de la foi en Dieu, s'inspire non des intérêts de la lutte de classe, mais d'un mesquin et misérable petit calcul : ne pas vexer, ne pas repousser, ne pas effaroucher [1]...

Ni révolutionnarisme abstrait, ni opportunisme libéral, dit Lénine : il faut tenir compte de l'ensemble de la situation concrète. Eh bien, examinons comment Lénine a procédé dans *Matérialisme et empiriocriticisme.*

★

Première remarque : à l'origine de l'ouvrage, il y a le fait qu'après la défaite de la révolution de 1905-1907 et pendant la période de réaction de Stolypine, certains intellectuels membres du Parti (citons parmi les plus connus : Bazarov, Lounatcharski et même Gorki) en étaient venus à une attitude de conciliation à l'égard de la religion, à la théorie de la « construction de Dieu ». Cette tendance allait de pair avec une entreprise de révision du marxisme sous le patronage de Mach et d'Avenarius.

Ainsi, au sein même du parti, il y avait pénétration d'une des variétés de l'idéologie adverse. Il ne s'agit pas pour nous, à n'importe quel moment et dans n'importe quelle situation, de combattre au hasard n'importe quelle philosophie réactionnaire. C'est Dimitrov qui déclarait dans un de ses discours devant le 7e Congrès de l'Internationale Communiste :

Certains communistes, qui ne savent pas envisager concrètement les phénomènes de la réalité vivante et qui souffrent de paresse d'esprit, remplacent l'étude minutieuse et approfondie de la situation concrète et du rapport des forces de classe par des formules générales qui ne disent rien. Ils rappellent non point les tireurs d'élite qui frappent en plein but, mais ces « habiles » tireurs qui frappent systématiquement et de façon infaillible *à côté du but*, et dont les coups portent tantôt plus haut, tantôt plus bas, tantôt plus loin, tantôt plus près de la cible [2]...

Ajoutons que ce n'est pas parce que nous utiliserions des tromblons qui feraient beaucoup de bruit, que nous serions par là même d'excellents tireurs.

Il importe que nous déterminions la théorie qui — de notre point de vue — présente le plus grave danger, celle que nous devons principalement combattre.

★

Deuxième remarque : Dans toutes les variétés de l'empiriocriticisme, Lénine dénonce « la porte ouverte au fidéisme ». L'articulation de sa démonstation pourrait se résumer dans la formule : « Mettez un doigt dans l'engrenage, la main y passe ». Jamais Lénine n'oublie de signaler que les théories positivistes qu'il critique conduisent à la réaction déclarée en philosophie, à la croyance en Dieu et aux « loups-garous ». Sur la base des positions fondamentales du matérialisme dialectique, et notamment de l'esprit de parti en philosophie, Lénine, non seulement dénonce les attitudes conciliatrices, les phraséologies confuses, les compromissions, mais encore examine objective-

1. *Ibid.*, pp. 18-19.
2. G. Dimitrov : Œuvres choisies, p. 127, Editions sociales, 1952.

ment les conséquences inéluctables des compromissions avec l'obscurantisme. Ainsi, Lénine s'adresse aux hommes influencés par ces philosophies soi-disant nouvelles ; il leur démontre leur inconséquence et leur prouve que leur position doit les conduire à la réaction ouverte, s'ils ne font effort pour la reconsidérer.

Ainsi Lénine souligne-t-il toujours le point de vue fondamental, à savoir que le positivisme est une capitulation devant la réaction philosophique, une porte ouverte à l'obscurantisme déclaré.

En ce moment, où le rassemblement de toutes les énergies patriotiques, l'union de tous ceux qui veulent une politique nationale indépendante est la tâche urgente, ne faut-il pas veiller à ce que notre critique ne donne pas l'impression de frapper sur n'importe qui et n'importe comment ?

★

Troisième remarque : dans son explication de la crise philosophique, qui est l'objet de son ouvrage, Lénine fait principalement appel à des raisons objectives. Il n'explique pas tout par la malhonnêteté ou l'insincérité. Il affirme en somme que, sur la base de la lutte des partis en philosophie, une crise de croissance des sciences, et notamment de la physique, a déterminé un renouveau de l'idéalisme. Notez bien qu'il s'agit d'un mouvement objectif, d'un développement qui entre en opposition avec les vieilles notions. Lénine souligne à maintes reprises que ce qui conduit certains savants à verser dans l'idéalisme, c'est le manque de formation philosophique, l'ignorance de la dialectique, l'ambiance bourgeoise, les préjugés du milieu. Parlant des marxistes révisionnistes, Lénine écrit :

> On lisait Poincaré, on croyait Poincaré, on exposait Poincaré et l'on disait : marxisme. *Pas un mot d'aucun de ces professeurs*, fort capables d'accomplir les travaux les plus précieux dans les domaines spéciaux de la chimie, de l'histoire, de la physique, etc., ne peut être cru, quand il s'agit de philosophie [1]...

Et Lénine ajoute :

> Les marxistes doivent, ici et là, savoir s'assimiler, en les remaniant, les acquisitions de ces « commis », savoir en retrancher la tendance réactionnaire, savoir suivre *leur propre ligne de conduite marxiste*, et faire face à *toute la ligne* des forces et des classes ennemies [2]...

Ainsi Lénine considère que la crise philosophique a des racines objectives, tant dans le développement de la science elle-même que dans l'ensemble de la réalité sociale. On ne saurait réduire les termes de cette lutte à un conflit entre l'honnêteté et la malhonnêteté, entre la sincérité et l'hypocrisie, bref entre le bien et le mal métaphysiques. Ce serait abandonner le marxisme-léninisme pour l'idéalisme petit-bourgeois moralisant.

★

En conséquence, la lutte philosophique ne saurait consister en une dénonciation pure et simple de tous les savants et philosophes non marxistes, voire hostiles au marxisme, ni en une répétition abstraite et monotone de l'abc du marxisme. Si des

---

1. V. I. Lénine : *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 315.
2. *Ibid.*, p. 316.

acquisitions, des résultats de la recherche ont une valeur — indépendamment des convictions philosophiques affichées — il faut assimiler ces acquisitions, ces résultats, en les intégrant au marxisme. Il s'agit là de la véritable négation dialectique.

La lutte contre l'idéalisme dans la philosophie et les sciences est donc une tâche permanente : aucune impatience ne saurait nous en décharger. Dans *la Maladie infantile du Communisme,* Lénine écrit :

> Le petit-bourgeois frémissant de rage devant les horreurs du capitalisme est un phénomène social propre, comme l'anarchisme, à tous les pays capitalistes. L'instabilité de ce révolutionnaire, sa stérilité, la propriété qu'il a de se changer rapidement en soumission, en apathie, en vaine fantaisie, et même en engouement « enragé » pour telle ou telle tendance bourgeoise « à la mode », tout cela est de notoriété publique ; mais la reconnaissance théorique, abstraite de ces vérités ne préserve aucunement les partis révolutionnaires des vieilles erreurs qui réapparaissent toujours à l'improviste, sous une forme un peu nouvelle, sous un aspect ou dans une ambiance qu'on ne leur connaissait pas encore dans des conditions particulières — plus ou moins originales [1].

Dans le domaine des sciences de la philosophie, n'en va-t-il pas de même ? Il ne s'agit pas de substituer l'impatience à l'argumentation. S'il ne faut pas être un petit-bourgeois enragé pour telle ou telle fausse nouveauté, il ne faut pas être non plus un petit-bourgeois enragé par l'enragement de son frère petit-bourgeois. Le marxisme n'est pas une entreprise de sauvetage à l'intention des petits-bourgeois enragés. C'est une théorie vraie et nous devons mettre l'accent sur son caractère de vérité, qui s'adresse à l'intelligence de tous les hommes, de tous les intellectuels, de tous les savants.

Ceci m'amène à évoquer un aspect de la situation des intellectuels. Si on a parfois tendance à tout réduire à une lutte entre les bons et mauvais, c'est que — plus ou moins consciemment — on se figure que l'univers des intellectuels est l'univers de la pensée pure. Puisque tel intellectuel est imperméable à mes raisonnements, n'est-ce point parce qu'il est malhonnête, hypocrite, etc. ? C'est l'explication la plus facile, mais elle est idéaliste. Il y a des formes spécifiques d'aliénation ou, si vous voulez, d'inconscience, qu'on ne peut détruire que par la lutte pratique, par la lutte en commun en vue d'objectifs politiques déterminés. Il me semble qu'on pourrait chercher l'origine théorique de cette tendance idéaliste moralisante dans un certain mépris pour la notion d'aliénation, dans une certaine négligence dans l'étude des conditions spécifiques des intellectuels. De même qu'on ne saurait affirmer en général qu'un ouvrier est social-démocrate parce qu'il est malhonnête, on ne saurait dans le domaine intellectuel expliquer les diverses tendances idéologiques par référence à des notions morales subjectives. La situation des intellectuels détermine chez eux des formes spécifiques d'inconscience ou d'aliénation : il est nécessaire de tenir compte de ces phénomènes, si on ne veut pas verser dans un extrémisme idéologique et moral, une forme de sectarisme à l'égard de ceux qui ne partagent pas nos convictions philosophiques.

Il est établi que nous pouvons être d'accord avec des non-marxistes sur un grand nombre de vérités partielles : il est non moins certain que la philosophie marxiste ne donne pas à celui qui s'en réclame la connaissance concrète d'une vérité totale ou, si vous voulez, de la totalité des vérités. Pourquoi exprimer ces idées somme toute banales ? Parce qu'il y a dans la religiosité un danger auquel on n'échappe pas par

---

1. V. I. Lénine : *la Maladie infantile du communisme*, p. 17, Editions sociales, 1953.

de simples affirmations. A peine l'a-t-on chassée par la porte qu'elle rentre par la fenêtre ! Il me semble la découvrir dans cette singulière mystique ouvriériste selon laquelle il y aurait deux sciences absolument opposées, séparées par un abîme. Or, il n'y a qu'une connaissance — une seule science se développant contradictoirement par une lutte entre deux tendances contraires, où s'expriment les points de vue de parti. S'il y a des erreurs de classe, — ce qui est indubitable, — il ne saurait y avoir de vérités de classe.

Aux amateurs de conciliation avec l'idéalisme sous prétexte de soi-disant « dépassement », nous devons montrer qu'ils s'alignent en fait sur les positions de l'obscurantisme réactionnaire. C'est cette démonstration qui peut contribuer à leur faire reviser leurs positions. Par exemple, dans notre critique de l'existentialisme, nous avons parfois eu tendance à substituer le verbiage et la gesticulation à l'argumentation, et notamment à une analyse de l'existentialisme à partir de ses premiers représentants. La conséquence fâcheuse en est qu'à la fureur débordante d'hier a succédé aujourd'hui le silence. Il eût peut-être mieux valu entreprendre hier une critique philosophique plus sérieuse, ce qui eût permis de la continuer aujourd'hui, sans par là même mettre en question la lutte commune avec des représentants de l'existentialisme en vue d'objectifs politiques déterminés. Une critique n'empêche pas nécessairement la lutte commune : encore faut-il lui donner certaines formes.

Réduire la lutte des idées à un conflit entre honnêteté et malhonnêteté, sincérité et hypocrisie, etc., risquerait de nous faire apparaître comme une église ou une secte. La lutte idéologique se transformerait en une sorte de guerre de religion. Et comme la complaisance envers les « croyants » irait nécessairement de pair avec l'intransigeance dogmatique envers les « mécréants », la lutte idéologique prendrait le caractère d'une lutte de clans.

★

A cette occasion, remarquons qu'on évoque à juste titre l'enrichissement intellectuel, moral et politique que dispense le Parti communiste. Mais il faut ajouter que cet enrichissement ne vient pas — comme une grâce — du seul fait de l'adhésion. Certains camarades ont parfois tendance, dans la discussion avec d'autres intellectuels, à laisser croire que le fait d'avoir dans sa poche une carte du Parti est comme une grâce descendue du ciel. C'est la lutte, le travail, l'éducation, la fréquentation d'hommes supérieurs qui enrichissent l'esprit et le cœur. Mais le fait pour un intellectuel d'avoir sa carte du Parti ne l'autorise nullement à traiter par le mépris tel intellectuel non communiste, — comme nous en connaissons tous, — qui s'adonne à un travail scientifique ou littéraire fécond, mais que ses origines ou des préjugés tiennent encore éloignés de nous. Il est vrai que la fréquentation de la classe ouvrière, la participation à ses luttes, le partage de ses espoirs nous donnent une force morale que d'autres peuvent difficilement comprendre, mais le socialisme scientifique n'est pas quelque chose qui naît de l'enthousiasme comme les prophéties de la Pythie : il s'apprend, il s'étudie. Reportons-nous aux idées exposées par Lénine dans *Que faire ?*

De même qu'on fait parfois la part trop belle au cartésianisme en négligeant quelque peu Hegel (que Lénine cite comme une des trois sources du marxisme), on évoque trop facilement le bon sens comme conduisant au matérialisme dialectique. Dans ses *Cahiers philosophiques,* Lénine observe, après Hegel, que le bon sens est l'ensemble des préjugés d'une époque. Ce que Vigier nous exposait tout à l'heure n'est pas du domaine du bon sens : cela deviendra sans doute un jour le bon sens, mais pour le moment cela le heurte. Pour le moment, le fameux bon sens ne conduit pas à la dialectique. Dire que tout est contradictoire n'est pas du bon sens : ne réduisons pas le marxisme à quelque sous-produit du cartésianisme.

Ainsi, en ce qui concerne les valeurs de la philosophie et de la science, il ne semble pas qu'on les puisse recueillir en se mettant à l'écoute d'une mystérieuse entité sociale collective. C'est le populisme qui fait ainsi germer sourdement de la vie collective les valeurs de la philosophie et des sciences ; ce n'est pas le matérialisme dialectique.

★

Afin de conclure brièvement, je veux le faire sous forme de questions. Au terme de ce colloque, notre camarade Georges Cogniot y répondra beaucoup plus pertinemment que je ne saurais le faire.

Etant donné que du point de vue léniniste la lutte des idées est subordonnée à la lutte pour des objectifs politiques déterminés, quels sont actuellement les objectifs de notre lutte idéologique dans les milieux intellectuels ? Quel est notre ennemi principal, sur quels points devons-nous porter nos efforts ? Sur quels aspects du marxisme devons-nous mettre l'accent ?

Il va de soi que nous devons continuer à diffuser les classiques du marxisme et développer l'éducation théorique. Mais sous quel angle devons-nous présenter l'effort scientifique et philosophique de l'Union soviétique, de la Chine et des démocraties populaires d'Europe ? Sur quelles bases devons-nous présenter la solidarité entre les chercheurs et savants de là-bas et ceux d'ici ? Il me semble que cette solidarité s'étend au delà des philosophies affirmées et qu'elle est fondée, au moins partiellement, sur l'universalité du processus de la connaissance.

Dans les circonstances actuelles, quelles sont les formes que doit revêtir notre lutte idéologique, notamment notre critique ? Comment faire pour que notre lutte idéologique dans les milieux intellectuels favorise le rassemblement de tous les intellectuels attachés au patrimoine national, à l'effort artistique et littéraire et à la recherche scientifique désintéressés ? Quels défauts devons-nous éviter ? Comment faire pour que notre lutte idéologique dans les milieux intellectuels apporte quelque chose à la lutte d'ensemble du peuple français pour l'indépendance nationale et la paix ? Comment cette lutte, loin d'être un obstacle à la discussion, doit-elle la favoriser au contraire et contribuer à écarter le maccarthysme, à dissiper l'atmosphère de « guerre froide » ?

C'est Maurice Thorez qui au Comité Central de Drancy a déclaré que

> la tâche historique de l'heure consiste à œuvrer à la réalisation du front unique et à l'union de tous les citoyens, qui sont partisans d'une politique nationale indépendante.

La lutte des idées ne saurait s'abstraire de la tâche historique de l'heure : si elle se bornait à parler du marxisme en général, elle ne serait pas elle-même marxiste.

SEANCE DE L'APRES-MIDI

Le président Eugène Aubel *donne tout de suite la parole au premier des orateurs inscrits.*

Jean DEPRUN, *professeur agrégé de philosophie au lycée de Marseille.*

SUR LA PHÉNOMÉNOLOGIE

Je voudrais, dans la perspective qui a été ce matin celle de notre ami Labérenne, présenter quelques observations sur une forme actuellement très virulente d'empiriocriticisme : la phénoménologie.

Labérenne disait ce matin que l'empiriocriticisme se présente sous des formes qui ne sont pas toujours très franches. La phénoménologie est l'une d'elles, et c'est pourquoi nous avons intérêt d'une part à lutter de façon extrêmement sérieuse contre ce courant, et d'autre part, dans cette lutte, à utiliser les enseignements de Lénine.

En effet, il s'agit d'un courant très important, et qui bénéficie de plusieurs prestiges : le prestige d'un certain sérieux, d'un vocabulaire assez austère, d'une philosophie relativement difficile. Prestige aussi de ce qui est officiel, ou tend à l'être ; j'en citerai, parmi beaucoup d'autres, un exemple à la fois parisien et marseillais : je pense qu'on pardonnera à un provincial de parler de sa province.

Tout récemment, il y a exactement trois semaines, M. Gaston Berger, directeur de l'enseignement supérieur, est venu prononcer une conférence sur la phénoménologie devant la Société d'Etudes philosophiques du Sud-Est. Au sommaire de cette conférence, je trouve entre autres choses les affirmations suivantes :

> La phénoménologie repousse toute explication génétique. Elle met l'existence entre parenthèses. Elle affirme le caractère extra-mondain de l'ego. Elle voit dans le sujet transcendantal le fondement de toutes les propositions significatives. On peut montrer que toutes ces propositions conduisent à une affirmation fondamentale : le temps n'a pas de réalité ontologique.

Maintes fois déjà M. Berger s'est exprimé en ce sens. Cette attitude, dit-il, est

la seule qui puisse nous préserver du fanatisme. Je crains que par fanatisme, l'auteur n'entende tout simplement la distinction du vrai et du faux en histoire, en économie, en politique.

Contre cette philosophie, disais-je tout à l'heure, nous devons lutter de façon systématique, en nous inspirant des enseignements de Lénine. J'emprunterai à *Matérialisme et empiriocriticime* et aux *Cahiers philosophiques* quatre énoncés de base, qui peuvent, semble-t-il, nous guider.

★

Celui-ci, d'abord : tout idéalisme tend vers une certaine forme-limite, celle qu'a historiquement définie Berkeley. On a beau dire que, du point de vue de l'érudition et de l'analyse littérale, les diverses formes de l'idéalisme ne se confondent pas ; nous devons, nous, voir en grand, aller à l'essentiel, et constater que peu de chose les sépare. Qu'est-ce, au fond, que l'idéalisme transcendantal, sinon une sorte de *Berkeleyanisme du sens ?*

Première thèse donc : tout idéalisme tend vers sa limite, qui est l'immatérialisme.

Deuxième thèse : nous devons, en présence d'un philosophe idéaliste, lui poser tout de suite quelques questions très simples, lui dire : oui ou non, admettez-vous qu'une réalité objective (naturelle, sociale, historique) existe indépendamment de votre esprit, et de tout esprit ? Admettez-vous qu'elle est connaissable par nous ? Est-elle, oui ou non, pénétrable par la conscience humaine ?

Troisième enseignement de Lénine : nous devons, après avoir écarté l'idéalisme, le remettre d'une certaine façon sur ses pieds ; toute philosophie idéaliste se constitue en effet, au moins quand elle est de grand style, autour d'un noyau positif. Ce noyau, ce moment isolé qu'elle élève à l'absolu, nous devons le dégager, et lui restituer son vrai sens.

Quatrième et dernière thèse : nous devons achever notre travail d'évaluation critique en réinterprétant, à l'aide de ce que Hegel et les classiques du marxisme nous ont appris sur les rapports de l'essence et de l'apparence, tout ce que les idéalistes auront dit de partiellement exact sur l'expérience immédiate, sur le pré-réflexif, sur le vécu.

Je crois que chacune de ces thèses peut être utilisée de façon très fructueuse lorsque nous nous attaquons à la phénoménologie.

★

Considérons tout d'abord la première : celle du berkeleyanisme tendanciel. Elle peut nous rendre d'inappréciables services. Nous sommes, en effet, aux prises avec des logiciens, des théoriciens de la connaissance, qui traitent de très loin et de très haut l'empirisme ; la thèse léniniste doit être ici exploitée à fond. Soit par exemple la succession des étapes qu'a parcourues la pensée du fondateur de la doctrine (de la méthode, si l'on préfère) : Husserl. Il y en a, schématiquement, trois : une philosophie des essences de type platonicien ; une philosophie transcendantale, cartésienne et kantienne d'esprit, enchevêtrant de façon peu cohérente deux lignes de pensée historiquement distinctes ; enfin, dernière étape, une apothéose de l'immédiat, du pré-réflexif, du vécu.

Lorsque nous essayons de voir pourquoi Husserl est passé de cette première étape à une seconde, et de cette seconde à l'empirisme pur d'*Erfahrung und Urteil,* nous obtenons, et ce de façon vraiment éclatante, confirmation de l'enseignement de Lénine. Husserl n'a pas changé sous l'effet d'une influence extérieure : c'est la logique interne de l'idéalisme qui l'a conduit, lentement mais nécessairement, au phénoménisme franc de ses dernières années.

Prenons un exemple. On lit, dans le dernier des livres qu'ait publié Husserl, *Logique formelle et Logique transcendantale,* les lignes suivantes :

> Le marchand au marché a sa vérité de marché ; n'est-ce pas une bonne vérité, et la meilleure qui puisse lui être utile ? (Edition allemande, p. 245).

Est-il besoin de montrer combien Husserl se trompe ? Tout le *Capital* est là — je pense, entre autres choses, à l'analyse que Marx consacre au « fétichisme » — pour réfuter ce phénoménisme naïf. Et nous voici maintenant à même de définir une première direction de travail : dégager la logique interne qui a conduit Husserl d'une position idéaliste-objective à une position franchement phénoméniste qui n'est plus du Platon ou du Kant, mais du Berkeley ; montrer ensuite que de cette logique interne, Lénine avait défini la structure.

★

Passons à la seconde thèse ; j'en rappelle l'énoncé : lorsqu'un philosophe prétend être sur une position intermédiaire entre l'idéalisme et le matérialisme, posez-lui quelques questions très simples : sa « troisième voie » se dissociera tout de suite. Je crois que sur ce point, comme sur le précédent, l'exemple de Lénine nous dicte ce que nous devons faire.

Soit par exemple M. Ricœur : c'est, personnellement, un homme honnête, un partisan de la paix, avec qui il convient de maintenir le dialogue. Lorsque nous lui demandons : « Oui ou non, la réalité historique existe-t-elle indépendamment de notre esprit ? » il nous répond : « Pardon, il y a le « moi de recherche » de l'historien, l'ensemble des méthodes qu'il utilise ; c'est cela, la vraie matière de l'histoire. » Nous devons dans ce cas faire observer en toute amitié à M. Ricœur que sa réponse équivaut pratiquement à un « non ».

De même, lorsque tel ou tel phénoménologue nous dit : « je ne suis pas berkeleyen, pour moi toute conscience est conscience *de* quelque chose », nous devons répondre : « C'est très bien de mettre *de* en italiques, mais cela ne suffit pas pour sortir de soi-même ; vers quoi sortez-vous de vous-même ? ».

En fait, je le crains, l'idéaliste ne sort de lui-même que pour aller vers une autre forme de lui-même : ce qu'il appelle le vécu, l'expérience pure. Il reste, quelles que soient ses précautions de langage, à l'intérieur d'une perspective berkeleyenne : berkeleyanisme du sensible, berkeleyanisme des significations.

Citons, à l'appui de ces analyses, la thèse toute récente de M. Dufrenne : *Phénoménologie de l'expérience esthétique.* Qu'y trouve-t-on, sinon un berkeleyanisme à la nième puissance ? En fin de compte, ces deux gros volumes se réduisent à dire, d'abord comment l'auteur du livre voit les œuvres d'art, ensuite comment l'expérience esthétique de M. Dufrenne amateur d'art apparaît à M. Dufrenne philosophe husserlien. On a ainsi, passez-moi l'expression, un second degré de berkeleyanisme, un berkeleyanisme au carré. D'une manière plus générale, nous pouvons constater qu'à chacune

des étapes de sa philosophie — et pas seulement à sa troisième — Husserl s'est montré berkeleyen. Dès les premières années, sa théorie des essences consacre et canonise l'aspect le plus immédiat des notions scientifiques, du degré rationnel de la connaissance. Plus tard, au cours de sa période cartésienne et kantienne, Husserl ne fait pas autre chose : il consacre, il élève à l'absolu l'aspect le plus immédiat de démarches constituantes que seule l'analyse *pratique* peut fonder et encadrer. Enfin, dans sa troisième étape philosophique : l'analyse du vécu, le phénoménisme, nous avons du Berkeley tout pur.

Lorsque nous demandons bien clairement à un phénoménologue : « Oui ou non, admettez-vous une réalité indépendante de tout esprit ? Oui ou non, admettez-vous que cette réalité soit connaissable ? », sa réponse équivaut la plupart du temps à un « non ». Ajourner sa réponse, ici, c'est dire « non ». De qui est cette formule : « Par réalité, j'entends un pôle indéfini de déterminations théoriques » ? Ce pourrait être du Mach... c'est du Husserl !

Appliquons maintenant au cas particulier de la phénoménologie le troisième enseignement de Lénine : l'idéalisme, considéré dans son noyau rationnel, doit et peut être situé, sauvé, remis sur pied. Nous devons, dans cet esprit, montrer que le platonisme initial de Husserl enrobe d'un brouillard idéaliste la description d'un secteur tout à fait réel de l'expérience : le secteur des notions, le degré rationnel de la connaissance. Seul un renversement total de perspective peut nous permettre de donner un statut valable à ces notions directrices, à ce degré : l'analyse matérialiste de la pratique, de ce que Hugo appelait « le travail de la race humaine ». De même, face au Husserl cartésien et kantien, nous devons rappeler le caractère naturel, social, historique du sujet de la connaissance et de ses actes. Le sujet transcendantal, c'est l'homme issu de la nature, et retournant vers elle pour la conquérir, l'aménager pratiquement, la connaître. Enfin, dans notre évaluation critique du phénoménisme, nous devons nous souvenir que l'apparence est un des aspects de l'essence, une de ses manifestations, un de ses moments. Si le marchand au marché a une perspective partielle, unilatérale, trompeuse sur la nature de la marchandise ou du profit, cette perspective elle-même doit pouvoir s'expliquer grâce à une analyse en profondeur, par exemple à celle que mène Marx dans *le Capital*.

Et ceci me conduit à évoquer, pour finir, la quatrième thèse de Lénine, celle de l'unité dialectique du phénomène et de l'essence. Toute critique de la phénoménologie doit en tenir compte ; par exemple, lorsque tel ou tel esthéticien nous dit : « Voici comment l'œuvre d'art m'apparaît », nous ne devons pas nous contenter de répondre : « Parlez pour vous », mais situer, expliquer la perspective qu'il adopte. L'analyse historique doit pouvoir faire comprendre qu'à tel moment de l'histoire une classe se sente condamnée, refuse de voir le réel tel qu'il est. Le refus irréaliste du vrai, en art, en économie ou en histoire, s'explique lui-même par l'histoire. En termes hegeliens, l'immédiat doit être dépassé, puis retrouvé et situé comme tel. En termes spinozistes, l'expérience mutilée du « premier genre » doit être contredite, puis résorbée par la connaissance vraie du monde et de ses lois.

Contre le phénoménisme de la philosophie bourgeoise décadente, nous devons

reprendre et élever à un niveau supérieur l'enseignement des grands rationalistes du passé. Les thèses de Lénine nous en donnent les moyens. Avec leur aide, nous pourrons lutter de façon systématique, efficace et positive contre la plus récente, la plus influente aujourd'hui — du moins en France —, des formes de l'empiriocriticisme.

★

Eugène AUBEL. — Je veux profiter de cette excellente intervention de notre ami Deprun pour remercier nos collègues de province qui ont apporté un concours précieux à cette réunion.

★

Henri LEFEBVRE, *professeur de philosophie.*

Je veux apporter, un peu à bâtons rompus, si vous permettez, quelques éléments pour les discussions très amples soulevées aujourd'hui.

La première de ces réflexions vient de m'être suggérée par l'exposé de notre ami Deprun. Dans *Matérialisme et empiriocriticisme,* Lénine critique le kantisme. Il montre dans la philosophie de Kant le produit un peu bâtard d'une pensée qui ne pose pas franchement le problème : *idéalisme ou matérialisme.* C'est un idéalisme, mais dans une situation de compromis instable ; c'est en même temps un matérialisme honteux. Cette position instable, cette philosophie de compromis est justiciable de deux critiques selon Lénine. L'une, c'est la critique *de droite,* et l'autre, la critique *de gauche.*

Nous savons qu'aujourd'hui, en 1954, ces mots ne peuvent s'employer exactement dans le même sens qu'il y a 50 ans. Ceci dit, il y a là une indication précieuse ; par exemple en ce qui concerne la critique de Husserl. Il a pris la pensée bourgeoise enlisée dans le subjectivisme et le « psychologisme ». Il a voulu faire sortir la pensée bourgeoise du subjectivisme, la ramener vers l'objectivité, chercher les essences, retrouver à travers Platon un certain noyau rationnel objectif de la pensée. Mais par rapport au subjectivisme bourgeois, celui de Bergson, par exemple, les recherches de Husserl représentent une critique *de droite,* une critique réactionnaire. Aussi ont-elles abouti à l'irrationalisme (Heidegger) et à l'antidialectique. Des préoccupations valables philosophiquement l'ont animé au début de sa recherche, mais sa pensée était orientée dans un sens réactionnaire à travers ses préoccupations légitimes et ses problèmes, eux-mêmes posés à partir d'une pensée bourgeoise déjà déviée profondément.

Husserl, c'est une critique réactionnaire, une critique *de droite* du subjectivisme.

La véritable critique progressiste du subjectivisme, comme la véritable critique enrichissante de l'agnosticisme kantien, c'est la critique marxiste que Lénine appelle *« critique de gauche ».*

Il semble que ceci puisse donner jusqu'à un certain point un fil conducteur pour la critique des idéologies bourgeoises, surtout de celles qui ne sont pas allées « jusqu'au bout », jusqu'à l'idéalisme total, complet, achevé, jusqu'à la négation complète de toute espèce de connaissance et d'objectivité de la connaissance. Ces philosophies se trouvent

dans un état intermédiaire et instable, et il y a deux démarches critiques possibles à partir d'elles : l'une fausse et réactionnaire, l'autre positive et enrichissante.

Nous ne devons jamais perdre cet enchaînement, perdre le fil conducteur...

★

La deuxième série de considérations que je voudrais vous soumettre porte sur l'esprit même dans lequel doit être menée une discussion avec nos adversaires idéologiques. Il faut beaucoup discuter, le plus possible ; il faut chercher le contact avec eux. Nous n'avons rien à redouter de ce contact. Dans la discussion, il nous faut un mélange de fermeté et de souplesse. Fermeté sur les principes, fermeté sans dogmatisme, mais fermeté quand même. Ne confondons pas le dogmatisme avec la fermeté sur les principes. Souplesse en même temps, étant données les conditions dans lesquelles pensent et travaillent des hommes souvent honnêtes et mieux qu'honnêtes, mais en même temps déterminés par leur classe. Souplesse en ce qui concerne les idéologies qu'ils ont reçues par influences ou traditions et qui doivent être discutées de très près. Nous devons partir dans les discussions d'une conviction bien arrêtée ; là où il y a découverte ou simplement recherche réelle, il y a présence, plus ou moins consciente et souvent « naïve », d'un matérialisme et d'une certaine pensée dialectique. Dès qu'il n'y a pas mystification et tricherie, on a l'occasion d'attirer sur nos positions des gens qui à l'état naïf et spontané, bien que déviés par leur idéologie, pensent d'une façon matérialiste et d'une façon dialectique.

Je me permettrai de vous rapporter un exemple. J'étais, il y a quelques jours, avec des techniciens de l'aviation. Je discutais avec eux. Ils me faisaient part d'une récente découverte de la technique et de la science françaises. Vous savez que pour étudier les profils des ailes d'avion, on construit des souffleries qui déclenchent un flux d'air très puissant, dans lesquelles on introduit les maquettes d'avion. Bien entendu la présence de la maquette modifie le flux d'air. L'idée des Américains est d'arriver à rendre nul l'effet de la présence de la maquette en réalisant des souffleries gigantesques. Alors, ils ont grossi d'une manière impressionnante le gabarit des souffleries ; la perturbation produite par la maquette, d'après des techniciens, devrait devenir insignifiante. Elle ne le devient jamais, et ils ont, paraît-il, des déboires pour étudier les vitesses ultrasoniques. Un ingénieur français a eu l'idée d'étudier pour elle-même la perturbation provoquée par la présence de l'avion. Sa présence produit une perturbation qui s'étend à l'ensemble du flux d'air et de la chambre dans laquelle se déplace le flux d'air.

Alors, en étudiant l'interaction des différents éléments, ce technicien est arrivé à trouver un procédé pour étudier les vitesses ultrasoniques sans donner des dimensions formidables aux souffleries, pour les étudier de façon qui permette une mise en équation du phénomène.

Voilà un simple fait technique, qui semble avoir un intérêt assez général. On voit comment des techniciens ont raisonné d'une façon spontanément matérialiste et dialectique, jusqu'à un certain point. Ils n'en ont pas moins appliqué de manière confuse une bonne méthode de pensée concernant la réalité objective de l'interaction des différents éléments d'un phénomène physique et la recherche des lois.

Par contre on voit les Américains qui opèrent avec un empirisme grossier, sans analyse des différents éléments du phénomène ; ils grossissent quantitativement les conditions de l'expérience sans arriver à des résultats positifs.

Leur empirisme vulgaire et simpliste (qu'ils voudraient ériger en philosophie, en idéologie *contre* le matérialisme dialectique et à niveau !), leur goût du *quantitatif* brutal, leur absence de sens du *qualitatif*, leur complète ignorance de la dialectique, ne peuvent pas ne pas leur jouer de mauvais tours, même sur ce plan *technique* dont ils sont si fiers...

Des questions intéressantes se posent ainsi en ce qui concerne nos traditions nationales. On voit les Américains rester empiristes par manque d'éducation philosophique, par manque de traditions philosophiques et scientifiques. Nous savons que l'esprit cartésien ne suffit pas ; cependant chez nous il y a une tradition cartésienne qui, jusque chez des techniciens fort peu instruits des questions philosophiques, introduit un certain esprit d'analyse et de réflexion. Nous nous trouvons constamment devant des cas comme celui-là, où nous pouvons dire aux savants ou ingénieurs : « Vous avez raisonné d'une façon légitime, valable. Vous l'avez fait d'une façon élémentaire, confuse (il ne faut pas leur parler comme cela, bien entendu !), mais vous avez raisonné d'une manière matérialiste dialectique. »

Ainsi, l'on peut arriver au maximum de souplesse et de fermeté ; ce qui est la meilleure manière de discuter avec des gens qui sont d'origines très diverses, pour arriver à trouver un certain terrain d'entente avec eux dans ce qui leur tient le plus à cœur.

★

Je passe à un troisième ordre de considérations. Ce matin, on faisait allusion aux luttes d'idées. Ces luttes, ces discussions approfondies, sont indispensables ; on ne peut pas s'en passer et Staline a rappelé qu'il n'y avait pas de progrès de la science sans lutte et sans conflit d'idées.

Après tout, ce que nous reprochons aux savants bourgeois, ce n'est pas qu'ils mettent les uns sous les pieds des autres des pelures d'orange et que la science bourgeoise soit un panier de crabes, c'est que dans tout cela, les discussions idéologiques passent au second plan. Il n'y a plus guère de discussions idéologiques chez les savants bourgeois ; il y a des questions de carrière, d'influence ou de prestige personnel, mais les discussions idéologiques sont tombées à presque rien. Et c'est à nous à les ranimer, ces luttes d'idées et d'opinions. Il y a une dégénérescence de la science bourgeoise sur ce plan même.

A l'extérieur du marxisme, ces luttes d'opinions sont indispensables, mais même à l'intérieur du marxisme, il ne peut pas ne pas y avoir des divergences d'opinions, malgré la solidité d'un certain nombre de principes. Les discussions en question sont fécondes ; et l'intervention de Fougeyrollas ce matin et celle de Pierre Hervé sont venues le rappeler de façon fort opportune.

Je me permets d'insister sur ces courants idéologiques qui se sont longuement propagés, qui n'ont peut-être pas fini leur propagation. Pensez à Bogdanov qu'a attaqué Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme*... Vous pourriez croire que cet idéologue fut mis hors de combat par le livre de Lénine. Pas du tout ! Bogdanov, après la Révolution de 1917, fonda l'organisation appelée *Proletkult*, ce qui était dans la ligne de son empiriocriticisme. La culture prolétarienne s'opposait d'après lui à la culture bourgeoise et, pensait-il, n'avait rien à prendre dans la science et la pensée bourgeoises. Bogdanov n'avait pas abandonné et liquidé sa tendance au *subjectivisme*. La critique de sa théorie par Lénine n'avait pas entraîné chez lui une *autocritique*. Il avait seulement déplacé son subjectivisme, sa théorie des idées organisatrices de l'expérience. Il était seulement passé au subjectivisme appliqué à un groupe social, à une collectivité, — le prolétariat — et à la société socialiste.

A ce moment-là, Lénine a très fortement combattu l'organisation et la théorie de la culture prolétarienne, bien qu'elle eût un succès considérable en 1921 ou 1922. Elle possédait quelques centaines de succursales, un très grand nombre de revues, et des millions de membres. Le succès spontané de cette théorie a été considérable. Et il a fallu une critique léniniste redoublée pour permettre la dissolution de l'organisation dite de « culture prolétarienne ». Or ce même Bogdanov était l'auteur d'un ouvrage :

Science générale de l'organisation, et c'est cet ouvrage qui a suggéré les idées de Iarochenko sur la planification. Le subjectivisme de la technique, de la planification, de l'Etat socialiste — pourrait-on dire — chez Iarochenko a été attaqué très durement il y a deux ans par Staline pour mettre fin à une tendance qui réapparaît, qui n'a peut-être pas fini de réapparaître. On ne sait jamais ! On n'aurait pas cru, il y a vingt ans, que le subjectivisme, l'empiriocriticisme, reprendraient encore de nouvelles formes ét une nouvelle vigueur. Ce sont les conditions, les transformations de l'histoire, la dialectique même de l'histoire, comme dit Lénine, qui amènent ces résurgences d'idéologies que l'on croyait disparues.

Je me permettrai de rappeler les très violentes discussions qu'il y eut ici même, en France, il y a trois ou quatre ans, sur la science prolétarienne et la science bourgeoise, discussions d'un acharnement dont vous n'avez aucune idée... J'en garde un souvenir amer et même un peu cuisant !...

★

Une autre série de considérations porte sur les conditions sociales de la science. Les confusions, les crises viennent du conflit entre l'idéologie, superstructure d'une société où il y a une classe dominante et exploiteuse, par exemple la bourgeoisie, et les connaissances réelles. Ces conflits sont anciens. J'ai essayé, dans un livre sur *Pascal*, de montrer le conflit tragique, en plein XVII^e^ siècle, entre la science et l'idéologie dans un homme de génie. Ce n'est donc pas d'hier ; c'est depuis longtemps que sévissent ces contradictions et ces conflits entre les connaissances et les idéologies qui s'y opposent.

Aujourd'hui, ce drame ravage un certain nombre de consciences ; ce drame est aujourd'hui porté à son comble ; nous devons en tenir compte, mais aussi ne pas oublier que dans de meilleures conditions sociales, dans d'autres conditions sociales, ce drame idéologique, ces contradictions et ces crises disparaissent. En Union soviétique s'établit un accord profond entre l'idéologie et les superstructures, et la science. Les conditions dans lesquelles les savants travaillent sont différentes. Même les discussions idéologiques peuvent prendre une autre forme. Et nous devons aussi tenir compte de ces faits.

Mais nous devons tenir compte aussi du fait qu'en ce moment, il n'y a aucune raison de diminuer la vigueur des polémiques sur le plan idéologique. Dans la coexistence pacifique entre le socialisme et la société capitaliste, c'est sur le terrain idéologique que doit se porter la lutte. Dans cette concurrence, c'est sur le plan spirituel que le monde socialiste va montrer sa supériorité. A nous de participer à cette démonstration qui a une importance historique.

★

Enfin, dernière série de considérations ; on a beaucoup parlé des *lois* et il y aurait encore beaucoup à dire sur ce point. Je vais vous donner lecture d'un texte envoyé à ce colloque par un groupe de jeunes scientifiques qui ont fondé à Strasbourg un cercle d'études :

> De jeunes scientifiques ont formé à Strasbourg un cercle d'études idéologiques. Avant de se séparer et étudier chacun leur spécialité (il y a de deux à quatre membres de chaque spécialité : physique-chimie-biologie-psychologie + un ingénieur), ils se sont mis ensemble pour acquérir des bases théoriques communes en étudiant *Dialectique de la Nature*.
>
> Ils ont défriché depuis novembre les chapitres généraux et vont maintenant entamer les chapitres sur les formes du mouvement et la suite. Ils s'aident parallèlement de l'*Anti-Dühring*, de *Matérialisme et empiriocriticisme*, de l'ouvrage d'Henri Lefebvre (*Logique dialectique*).

En passant, il est question dans ce texte d'un livre sur lequel une mise au point serait nécessaire : mon propre livre sur la logique dialectique. Il s'est passé beaucoup de choses depuis que ce livre a été écrit et il contient avec des éléments caducs de bonnes choses sur lesquelles on pourrait avoir une discussion étendue.

Chacun cherche dans sa spécialité à illustrer les thèses, les lois du matérialisme dialectique, à les découvrir, à les tirer des phénomènes et lois de la matière. Il nous est en général plus facile de trouver ces illustrations dans la logique dialectique ou dans les abstractions des concepts scientifiques que dans les phénomènes eux-mêmes. Engels est bien là pour affirmer que la dialectique de la pensée est le reflet de la dialectique de la nature. Nous avons bien l'apport de *Matérialisme et empirio-criticisme*. Mais nous n'avons pas une maîtrise suffisante, obtenue dans sa pratique constante, du matérialisme dialectique et le danger nous guette d'appliquer des schémas dialectiques à des analyses connues, de coller la dialectique au reflet déjà acquis de la matière par nos études universitaires. Il nous faudrait posséder plus à fond la théorie léniniste de la connaissance. Nous espérons beaucoup de la parution des *Cahiers philosophiques* et de la thèse de Garaudy ; et d'autre part de l'étude des travaux de la science soviétique dans nos spécialités.

L'expression n'est peut-être pas très claire, mais elle rappelle une remarque critique de Lénine, qui dit qu'on donne trop souvent de simples exemples des lois dialectiques plutôt que des applications concrètes, plutôt que la pénétration par leur moyen dans des faits et un contenu réels. C'est un danger perpétuel de se contenter d'exemples et d'illustrations extérieures à un sujet, à une matière, à un contenu déterminés.

Dès maintenant nous soulevons une question qui nous paraît dépasser le niveau de notre cercle, celui de la spécificité de sciences autonomes. Voici comment :

La séparation de sciences autonomes se fait sur la base de lois spécifiques différentes, de lois nouvelles ayant trait à des qualités nouvelles du mouvement (par rapport aux qualités déjà connues, et aux lois déjà acquises dans une science donnée).

Pour décider de l'existence autonome d'une science (pour justifier ou non le découpage en disciplines admis dans la science), il y a donc deux démarches :

— ou déterminer en quoi l'objet de son étude a une qualité nouvelle ;

— ou déterminer en quoi les lois sont différentes, spécifiques —, dépassent en les incluant les lois de la qualité déjà connue.

La première façon paraît plus naturelle, directe, mais devient en fait difficile dès qu'il s'agit justement des cas non évidents, c'est-à-dire non déjà clairement connus dans la nature des phénomènes et l'énoncé des lois.

Cette formulation n'est peut-être pas très claire, mais on voit ce qu'ils veulent dire. Ils attendent une méthodologie complète des sciences, définissant la spécificité des sciences et d'autre part leur liaison interne. La chose n'est pas facile, si vous pensez que par exemple dans le domaine des sciences humaines, l'histoire et l'économie politique, la géographie humaine et ce qu'on appelle quelquefois la sociologie se recoupent souvent et qu'il faut distinguer l'économie politique de l'histoire, encore qu'elles ne puissent se séparer.

Cette question n'est pas simple jeu de l'esprit, mais intéresse les enseignants qui veulent définir, au moins à leur propre usage, l'objet de leur cours. Elle se pose plus sérieusement encore par exemple pour un psychologue qui fait de la psychologie animale expérimentale et qui est amené à se demander si sa discipline est « plus » que de la physiologie complexe (oui, semble-t-il, au moins quand il y a « langage » chez les animaux ; mais où s'arrêter « en bas » avec les signes et les communications ? Où s'arrêter « en haut » avec la compréhension du langage articulé ?), si sa discipline relève des mêmes méthodes, des mêmes lois ou de lois nouvelles, si elle se distingue fondamentalement de la psychologie humaine (oui, dans la mesure où l'homme est le résultat du devenir marqué par la station droite, la spécialisation de la main, le langage articulé donnant le développement du cerveau et les conditions du développement du producteur social) mais... C'est l'orientation même des travaux de notre camarade qui est liée à ces questions.

Cette formulation de nos amis de Strasbourg n'est pas extrêmement claire, parce qu'ils ont une tendance à séparer *qualité* de *quantité*. Ils oublient qu'il y a des trans-

formations de quantité en qualité, comme le rappelait ce matin Vigier. On peut sans doute considérer des niveaux, des degrés de la réalité microphysique ou macrophysique. Il faut tenir compte, pour comprendre l'imbrication des lois et leur caractère qualitatif, des transformations quantitatives d'échelles et de dimensions. On ne peut poser ces questions en fonction de la pure et simple catégorie de *qualité*.

Quand on parle de lois spécifiques différentes, il ne peut s'agir des lois qui sont des formulations, des relations entre quantités, type V = Ri. Il doit y avoir un degré d'abstraction, de généralisation supérieure. *Il doit s'agir de « lois fondamentales »*. Quel est le contenu de ce concept de loi fondamentale ?

Si la spécificité des sciences peut paraître un problème trop tôt posé et qui trouvera sa solution dans le développement même de ces sciences (quoique pour la sociologie...), la notion de loi fondamentale nous paraît par contre intéressante à préciser, et nécessaire pour une généralisation supérieure dans chaque discipline. Y a-t-il un élément de réponse dans Lénine ? Notre cercle de débutants vous le demande.

Eh bien, on ne peut pas répondre ici à des questions aussi difficiles, il n'est guère possible de donner la méthodologie des sciences. On peut seulement indiquer des éléments de réponse.

Oui, dans Lénine, il y a beaucoup d'indications sur les lois, mais Staline a précisé les indications de Lénine dans son dernier ouvrage. Le problème posé par nos amis est celui de la *conception dialectique de la loi*. Il faut liquider ce qu'on peut appeler la conception *juridique* de la loi, qui viendrait du dehors s'imposer aux phénomènes, venue d'on ne sait où, *a priori*, ou bien mystérieuse, venue du ciel ou de Dieu, donnant une forme à des phénomènes qui lui échapperaient dans leur fond. La loi telle que nous la concevons, est une loi complètement objective, inhérente ou immanente au devenir des phénomènes. Toute loi est une loi du devenir. Mais nous ne devons pas concevoir cette loi d'une manière absolue dans un sens quasi-métaphysique. Il ne s'agit pas de faire une nouvelle métaphysique de la loi. Il faut arriver à une conception dialectique de la loi ; il y a des lois plus essentielles que d'autres, il y a des lois fondamentales dans un domaine déterminé, mais ces lois fondamentales dans un domaine déterminé peuvent être des lois secondaires par rapport à un domaine plus vaste, de même qu'une loi dans un domaine partiel (et qui a quelque chose d'absolu dans ce domaine) peut être considérée comme loi fondamentale par rapport à d'autres domaines plus restreints. Dans la recherche des lois, il y a des « sphères », terme d'origine hegelienne repris par Lénine et Staline. Il y a la sphère d'action de telle ou telle loi. Telle ou telle loi a ses limites. Elle ne doit pas être transportée en dehors de ces limites.

Les domaines ne sont pas séparés de façon absolue. Il n'y a pas de discontinuité absolue, pas plus que de continuité absolue.

Toute loi est donc à la fois absolue et relative, absolue dans sa sphère, et en même temps approximative, relative, car les transitions d'une sphère à l'autre sont graduelles.

Lénine dit à peu près : « Les concepts, les notions avec lesquels nous devons aborder les choses doivent être affûtés et souples. »

Et il est difficile d'arriver à des concepts à la fois affûtés et souples, capables de suivre tous les contours des choses dans leur complexité. Les lois doivent être conçues dialectiquement, comme relatives et absolues, comme lois internes et immanentes d'un devenir qui a des sphères de profondeur ou d'extension plus ou moins grandes. C'est cette conception de la loi que nous devons « *dialectiser* ».

Je crois que Staline en a donné un excellent exemple. Prenez la loi fondamentale de l'économie politique. Cette loi est profondément dialectique. La loi porte sur la correspondance et l'accord nécessaire entre les rapports de production et les forces productives ; elle n'a de sens que parce qu'il y peut y avoir, parce qu'il y a eu, parce qu'il y a encore une *tendance au désaccord*. L'accord n'est nécessaire que parce qu'il

y a tendance, dans des conditions à étudier objectivement, au désaccord, à la contradiction entre les rapports de production et les forces productives. Et la loi, dit Staline, se fraie peu à peu son chemin, dans les pays capitalistes eux-mêmes !

Si nous prenons la loi de la valeur, nous voyons à quel point elle s'est exercée et s'exerce à travers des transitions entre des phénomènes antérieurs et des phénomènes postérieurs. Son domaine n'est pas séparé d'une façon rigide des autres domaines. La loi de la valeur est apparue déjà « dans les pores de la société antique », dans les échanges commerciaux ; dès cette période les faits et phénomènes qui l'enveloppent apparaissent avec une certaine constance et régularité ; elle est réapparue à la fin du Moyen âge, dans le capitalisme commercial ; dans le capitalisme industriel, elle est soumise à la loi de la tendance aux taux de profit moyen et à sa baisse ; puis dans la dégénérescence du capitalisme elle apparaît sous d'autres formes ; et ensuite dans la construction du socialisme, elle apparaît encore sous d'autres formes. Ainsi cette loi n'a pas un domaine rigide ; elle est une loi fondamentale dans un certain domaine, mais tout de même subordonnée à la loi plus fondamentale encore de l'économie politique, et elle mène vers un autre domaine par des transitions et gradations. Les physiciens et les autres savants n'auront aucune peine à donner des exemples analogues.

Il faut arriver à approfondir la notion de loi dialectique. Et ce n'est pas facile. Nous souffrons, comme le disent nos amis, d'une pratique insuffisante du matérialisme dialectique, peut-être d'une tendance à le schématiser, peut-être d'une insuffisante application concrète dans des recherches. Tout cela fait que nous avons une certaine peine à manier ces notions difficiles. Et c'est là le travail que nous devons nous proposer, travail à la fois intéressant pour notre culture personnelle et important à une échelle beaucoup plus vaste, celle des luttes idéologiques de notre époque.

★

Eugène AUBEL. — Eh bien, je pense que si dans certains milieux, on a pensé que Lefebvre ne devait pas être un maître de recherches, il vient de nous montrer qu'il pouvait être un directeur de recherches !

Lucien SEVE, *professeur agrégé au lycée de Talence (Gironde)*

LÉNINE ET LA PSYCHOLOGIE

Je voudrais parler d'un apport de Lénine à la science — apport qu'il me semble que nous négligeons beaucoup : son apport à la psychologie.

D'ordinaire, quand on songe à Lénine au sujet de la psychologie, on cite le texte connu de *Ce que sont les « Amis du peuple »* [1] — texte dans lequel, en passant, Lénine définit comme suit la tâche du psychologue scientifique :

---

1. V. I. LÉNINE : *Œuvres choisies*, tome I, p. 85, Editions en langues étrangères, Moscou, 1948.

Le psychologue scientifique a rejeté, lui, les théories philosophiques sur l'âme et s'est mis à étudier directement le substratum matériel des phénomènes psychiques — les processus nerveux.

A ce texte on ajoute encore quelques citations tirées de *Matérialisme et empiriocriticisme* concernant la théorie matérialiste de la conscience-reflet, et on croit être quitte avec l'apport de Lénine à la psychologie.

S'il en était ainsi, il faudrait dire que Lénine n'a en somme apporté à la psychologie scientifique qu'une indication de portée très générale, un simple rappel de principe du matérialisme.

A mon avis, il y a là une sous-estimation considérable de l'apport de Lénine à la psychologie. En réalité, il n'y a guère d'œuvre de Lénine, grande ou petite, dans laquelle le psychologue n'ait quelque chose à glaner, et souvent, quelque chose d'essentiel.

Il ne peut être question, dans le cadre d'une courte intervention, de donner une liste détaillée des apports de Lénine à la psychologie. Quelques exemples choisis parmi des dizaines d'autres et pris dans les domaines les plus divers, suffiront.

★

Dans *Un pas en avant, deux pas en arrière,* Lénine donne une description à la fois politique et psychologique de l'opportuniste. Cette description est si criante de vérité que celui qui l'a lue une fois ne l'oublie plus jamais.

Il ne faut jamais oublier le trait caractéristique de tout l'opportunisme moderne dans tous les domaines : ce qu'il a de vague, d'indécis et d'insaisissable. De par sa nature, l'opportuniste évite toujours de poser les questions de manière claire et décisive ; il recherche toujours la résultante, il a des louvoiements de couleuvre entre deux points de vue qui s'excluent, cherchant à « se mettre d'accord » avec l'un et l'autre, et réduisant ses divergences à de légères modifications, à des doutes, à des vœux pieux et innocents [1].

Un peu plus loin, Lénine analyse la colère des opportunistes démasqués comme tels et à cette occasion, en passant, il donne une caractérisation scientifique de la colère qui constitue une réfutation matérialiste de la théorie psychanalytique du refoulement.

Dans *Que faire* [2], Lénine s'appuie sur un texte de Pissarev pour analyser les rapports du rêve et de la réalité et pour montrer le rôle créateur que le rêve peut jouer dans la vie de l'homme, ce qui éclaire largement le problème de l'imagination.

Dans *l'Etat et la Révolution* [3], Lénine, analysant le processus de dépérissement de l'Etat dans la société communiste, montre le rôle prépondérant que sera appelée à jouer alors l'habitude et à cette occasion, il formule une thèse d'une grande portée sur la formation des habitudes, selon laquelle la formation des habitudes sociales est considérablement entravée par le caractère répressif de l'Etat, et favorisée au contraire par la suppression de l'exploitation et de la répression.

Dans *La Maladie infantile du Communisme,* Lénine, montrant qu'une tactique politique valable dans certaines circonstances, comme le boycottage du Parlement, peut

---

1. V. I. Lénine : *Un pas en avant, deux pas en arrière*, p. 85, Editions sociales, 1953. Paris.
2. V. I. Lénine : *Que faire ?* Editions sociales, 1947.
3. V. I. Lénine : *L'Etat et la Révolution*, 1947.

devenir erronée dans d'autres circonstances, donne dans une note à ce propos une définition de l'intelligence qui ramasse et souligne avec une force extraordinaire l'essence même de l'intelligence :

> L'homme intelligent n'est pas celui qui ne fait pas de fautes. Ces gens-là n'existent pas et ne peuvent pas exister. Celui-là est intelligent qui fait des fautes, pas très graves, et qui sait les corriger facilement et vite [1].

Dans le *Discours au Congrès des ouvriers des transports* [2], Lénine, s'interrogeant sur les raisons qui ont permis au prolétariat russe de tenir pendant les effroyables années 1919 et 1920, est amené à analyser la notion de force morale, et à partir de là, il ouvre des horizons qui, à mon avis, sont encore loin d'avoir été explorés sur l'équilibre de la vie psychologique et sur ses lois.

On pourrait citer bien d'autres indications de Lénine, indications profondes et de valeur éminemment scientifique, concernant tous les aspects, toutes les fonctions de la vie psychologique.

On trouve aussi chez Lénine de nombreuses indications sur la psychologie des types, des commentaires d'un grand intérêt sur la structure de telle ou telle personnalité.

Par exemple, dans *Stolypine et la révolution* [3], Lénine esquisse la biographie politique de Stolypine et à cette occasion, il montre avec force que la biographie d'un homme, sa courbe d'évolution personnelle, son idiosyncrasie sont toujours le reflet de l'idiosyncrasie d'une classe sociale donnée, de sa biographie, de sa courbe d'évolution.

De même, dans *A la mémoire de Herzen,* Lénine analyse le drame moral et le scepticisme de Herzen après 1848 et il montre que ce drame moral et ce scepticisme sont le reflet de

> cette grande époque historique où l'esprit révolutionnaire de la démocratie bourgeoise se mourait *déjà* (en Europe), cependant que l'esprit révolutionnaire du prolétariat socialiste n'était pas encore arrivé à sa maturité [4].

Ou encore, dans *Sur l'impôt en nature* [5], Lénine montre que si le grand bourgeois Milioukov est personnellement plus intelligent que le petit bourgeois Tcherrov ou Martov, cela encore reflète les différences de classe entre la grande bourgeoisie et la petite bourgeoisie.

★

J'espère que ces quelques exemples suffiront à faire sentir quel trésor il y a pour les psychologues dans les œuvres de Lénine.

La question se pose alors : pourquoi laissons-nous inexploité un tel trésor ? (Et à vrai dire, la même question pourrait être posée à propos de Marx. Quels matériaux n'y a-t-il pas par exemple dans *le Capital* [6] pour enrichir la psychologie scientifique matérialiste !) Ces trésors, il suffit de se baisser pour les ramasser. Et cependant, à ce qu'il me semble, nous ne nous baissons pas.

---

1. V. I. LÉNINE : *La maladie infantile du communisme. Le « gauchisme »*, note p. 21, Editions sociales, 1953.
2. V. I. LÉNINE : Œuvres choisies, tome II, p. 833, « Discours prononcé au Congrès des ouvriers des transports de Russie, le 27 mars 1921. » Editions en langues étrangères, Moscou, 1947.
3. V. I. LÉNINE : Œuvres choisies, T. I, p. 579.
4. *Idem*, p. 636.
5. *Idem*, T. II, p. 850.
6. K. MARX : *Le Capital*, Editions sociales, Paris.

Je me demande — et c'est une question que je voulais vous soumettre et que j'aimerais beaucoup voir discutée — si notre négligence étrange à l'égard des indications de Lénine en psychologie ne résulte pas de ce que l'idée ne nous vient pas que dans les œuvres d'un Lénine il puisse y avoir des masses de choses intéressant la psychologie scientifique — c'est-à-dire, en fin de compte, si notre négligence ne résulte pas d'une conception singulièrement étroite, voire fausse, de la psychologie scientifique.

Aujourd'hui, quand nous parlons de psychologie scientifique, nous pensons immédiatement à Pavlov, et nous avons incontestablement raison, étant donné que, comme le disait Lénine, il ne peut pas y avoir de psychologie scientifique tant qu'on s'embarrasse d'une métaphysique de l'âme, avouée ou camouflée, tant qu'on n'absorbe pas l'étude des processus nerveux.

De ce fait fondamental, il résulte automatiquement, aux yeux de certains, que l'histoire de la psychologie scientifique se compose de deux périodes : premièrement avant Pavlov, la préhistoire de la psychologie scientifique — deuxièmement, depuis Pavlov, la naissance et le développement de la psychologie scientifique. D'où il suit que Lénine fait en somme partie de la période préhistorique en psychologie et que nous perdrions notre temps à chercher dans son œuvre autre chose qu'une indication générale sur la tâche de la psychologie scientifique. En somme, dans l'œuvre de Lénine, il n'y aurait pas, il ne pourrait pas y avoir de matériaux vraiment valables pour la psychologie scientifique.

A mon avis, cette attitude est complètement fausse et nuisible. Il me paraît impossible, impensable qu'un psychologue puisse lire les œuvres de Lénine sans apercevoir la richesse et la valeur des indications psychologiques de Lénine, dont je citais à l'instant quelques exemples.

Ce qui retient certains sur cette voie, c'est évidemment l'idée que si on accorde de la valeur scientifique aux indications psychologiques de Lénine — indications qui ne se fondent pas du tout sur l'analyse des processus nerveux, mais sur l'analyse des processus sociaux, — on est conduit à affirmer qu'il existe pour la psychologie une voie scientifique qui ne passe pas par le pavlovisme. Et c'est là justement, à mon avis, toute la question.

Ce qui est sûr, c'est que c'est là une question délicate, à propos de laquelle il est plus aisé de dire des bêtises que des choses justes. Mais le rôle d'un colloque est sans doute de permettre à quelques-uns de dire des bêtises pour que tout le monde s'en aperçoive et s'en aille finalement avec des idées justes.

★

Pour ma part, je crois donc que l'enseignement de Lénine en ces matières est double.

— Premièrement, Lénine, en matérialiste, nous enseigne que la psychologie doit renoncer définitivement à toute spéculation philosophique, idéaliste, creuse, sur la nature de l'âme et s'appuyer sur l'étude scientifique des processus nerveux. Pavlov a fait de cette indication de Lénine une réalité. C'est là maintenant, je pense, une chose claire pour tous et c'est pourquoi je ne m'y attarde pas.

— Deuxièmement, Lénine, en chef politique marxiste, nous enseigne à chaque pas que la lutte politique, c'est-à-dire la lutte qui commence quand il y a des millions d'hommes, nous permet d'observer des processus psychologiques qui se répètent des

millions de fois, chez des millions d'individus, et par là, d'en saisir l'essence, les lois, donc de les caractériser scientifiquement.

C'est justement ce deuxième enseignement de Lénine en psychologie qui me paraît très intéressant et que jusqu'ici, du moins à ce qu'il me semble, nous laissons de côté. Et pourtant, il est aussi essentiel que le premier, il en est tout à fait distinct, sans pour autant le contredire.

Je prends un exemple. La psychologie s'est toujours préoccupée, depuis des siècles et même des millénaires, de dégager les types fondamentaux qu'on retrouve sous les différences individuelles. Mais dans la perspective idéaliste, une telle recherche est évidemment vouée à l'échec. Or, dans l'œuvre de Pavlov, nous trouvons entre autres choses une définition scientifique du type nerveux, fondée sur l'étude matérialiste des processus de l'activité nerveuse supérieure. Cette découverte de Pavlov porte un coup très dur aux élucubrations tenaces des idéalistes sur le caractère et la caractérologie.

Cependant, je vous le demande, croyez-vous que nous avons épuisé la question des types psychologiques quand nous avons exposé les thèses de Pavlov sur le type nerveux ? Si la psychologie idéaliste nous dit que nous n'avons pas encore épuisé la question avec la théorie des types nerveux, comment allons-nous répondre à sa critique ?

Or justement, nous trouvons chez Lénine une autre notion, incontestablement scientifique, la notion de type social. Par exemple, à la fin de son ouvrage *les Tâches immédiates du pouvoir des soviets,* Lénine, après avoir décrit une fois de plus le type politique et psychologique du petit bourgeois, montrant les causes objectives, les causes de classe de son manque de fermeté, écrit :

> Certes, il y a et il y aura toujours des exceptions individuelles, s'écartant des types de groupes et de classes. Mais les types sociaux demeurent.

Ainsi nous nous trouvons en présence, non pas d'une, mais de deux notions scientifiques, établies par des voies scientifiques tout à fait différentes, notions elles-mêmes très différentes : la notion pavlovienne de type nerveux, établie à partir de l'étude des processus nerveux, et la notion léniniste de type social, établie à partir de l'étude des processus sociaux, de la pratique politique.

Est-ce que par hasard la notion léniniste de type social serait une forme préhistorique, préscientifique, de la notion pavlovienne de type nerveux ? Pas du tout. Il est évident qu'on peut être petit-bourgeois du point de vue du type social, et un excitable fort ou un faible ou un fort équilibré inerte du point de vue du type nerveux. Tout le monde voit bien que ces deux notions psychologiques scientifiques ont des contenus différents, ce qui du reste ne veut pas dire qu'elles soient des essences métaphysiques isolées, sans rapport dialectique.

★

Quelle est donc la différence entre ces deux notions ? A mon avis, pour la caractériser, il faut reprendre la théorie léniniste de la conscience-reflet. Pour un matérialiste, pour un léniniste il est essentiel de distinguer deux choses : ce qui reflète et ce qui est reflété. Sans doute, le reflet consiste dans l'unité de ces deux choses, mais ce n'en est pas moins deux choses distinctes. L'oublier, c'est tomber dans l'idéalisme. Or, le type nerveux concerne les processus nerveux, c'est-à-dire ce qui reflète le monde objectif, tandis que le type social concerne les processus sociaux, c'est-à-dire ce qui est reflété. Le pavlovisme répond à la question : comment le monde objectif est-il reflété,

par quels processus, par quelles médiations, selon quelles lois ? Tandis que la deuxième voie indiquée par Lénine à la psychologie permet de répondre à la question : qu'est-ce qui est reflété chez l'homme placé dans telle ou telle condition sociale, — quel est le contenu objectif de la personnalité, quelles sont les lois sociales de son développement ?

Si ce qui précède est vrai, il en résulte que c'est à tort que nous identifierions purement et simplement la psychologie scientifique au pavlovisme. Le pavlovisme représente un aspect, un aspect fondamental, mais seulement un aspect de la psychologie scientifique. Croire que le pavlovisme, c'est toute la psychologie, c'est risquer fort de confondre ce qui reflète avec ce qui est reflété, les processus nerveux avec le contenu objectif, social, de la personnalité — par conséquent risquer fort de tomber dans l'idéalisme, dans cette forme d'idéalisme qui a été appelée parfois le physiologisme. Et peut-être y a-t-il là une des raisons qui font qu'en ce moment, semble-t-il, nous marquons le pas dans notre offensive contre l'idéalisme en psychologie. Ainsi, de l'étude approfondie de l'œuvre de Lénine sous l'angle de son apport à la psychologie, nous pourrons retirer un double profit. D'abord nous pourrons y trouver des masses de matériaux d'une grande richesse pour la psychologie scientifique. Mais ce qui est plus important encore, nous y trouverons un puissant antidote au danger idéaliste que je signalais et qui, à mon avis, nous menace quelque peu actuellement. Car toute l'œuvre de Lénine nous rappelle constamment et avec force qu'on ne peut rien comprendre dans une personnalité humaine et dans son développement si on ne s'appuie pas sur l'étude des processus sociaux, sur la pratique de la lutte de classe, de la lutte politique.

Docteur Henri WALLON, *professeur honoraire au Collège de France.*

PSYCHOLOGIE ANIMALE ET PSYCHOLOGIE HUMAINE

J'ai demandé la parole pour répondre à une question posée tout à l'heure par les étudiants de Strasbourg sur les différences de la psychologie animale et de la psychologie humaine. La communication de notre ami Lucien Sève m'a beaucoup intéressé, mais je compte y revenir ce soir dans la séance de clôture.

Entre la psychologie de l'homme et celle de l'animal, il y a en effet des contacts, des similitudes et en même temps des différences. On a fait des expériences avec des singes supérieurs, en particulier avec des chimpanzés. On a comparé les solutions qu'ils donnaient à certains problèmes pratiques avec les solutions données par des enfants. On a même cru pouvoir fixer l'âge de l'enfant où les solutions seraient semblables et on l'a appelé l'âge du chimpanzé : c'était l'âge d'un enfant d'un an. Depuis, on a reconnu que c'était une évaluation beaucoup trop grossière et qu'il y a des solutions dont le

chimpanzé est capable alors que l'enfant attend l'âge de dix ans pour se tirer de la même difficulté.

Ce qu'il y a, c'est qu'entre l'enfant et le chimpanzé, il se fait une différence radicale au moment où l'enfant commence à parler. Il peut même arriver qu'à ce moment-là il réalise beaucoup moins bien que le chimpanzé les épreuves proposées. Il y a deux registres, deux systèmes de réactions, le second étant susceptible éventuellement de contrarier le premier.

On pourrait rappeler à cet égard ce jugement de Marx : l'abeille paraît supérieure à l'homme parce qu'elle sait construire des cellules qui ont le maximum de capacité en utilisant le minimum de substances, et pourtant le plus médiocre architecte est supérieur à l'abeille bien que son travail soit moins parfait, parce qu'il sait pourquoi il le fait. Avec le langage apparaissent des façons d'opérer qui ne sont pas celles de l'animal. L'animal vit dans l'espace actuel. Il organise les détails de sa perception et ses propres mouvements à un moment donné, dans un milieu déterminé, en présence d'une situation actuelle. Il peut bien y introduire le passé sous forme d'habitudes contractées dans des circonstances plus ou moins semblables, mais il est incapable d'évoquer des éléments qui ne soient pas donnés dans la réalité de maintenant. Pour disposer de ce qui l'environne dans l'espace où il est, pour en « structurer » les relations selon ses besoins et le résultat à obtenir, l'animal peut atteindre une supériorité incontestable. Mais la portée de ses actes est étroitement limitée à son ambiance.

La nature de cette structuration a d'ailleurs été interprétée diversement. Une école de psychologues, celle de la *Gestalt,* y voit des « formes » ayant chacune son unité intrinsèque, sous laquelle elle grouperait soudain les éléments de la situation en leur donnant une signification déterminée.

Pavlov a vivement critiqué cette explication idéaliste. La solution que trouve l'animal n'est pas une structure tout organisée qui s'imposerait à lui de façon en quelque sorte intuitive, mais au contraire elle est composée de ses expériences antérieures, se modifiant et se combinant entre elles selon les circonstances.

C'est l'obstacle qui pose le problème en rendant inefficaces les conduites habituelles. Il faut que l'animal recoure à un détour ou à l'intermédiaire d'un instrument, par exemple, pour se saisir d'une friandise dont une grille le sépare. Suivant le niveau intellectuel de son espèce et son niveau individuel, il sera plus ou moins capable d'utiliser et de combiner ce qu'il peut découvrir dans son champ perceptif, par exemple un bâton ou un escabeau, si c'est la trop grande élévation de la proie convoitée qui l'en sépare. Mais ce sont là des instruments de fortune qu'il utilise de façon tout épisodique, qui entrent dans le circuit de ses perceptions et de ses gestes parce qu'ils sont là, mais dont il identifie mal les qualités objectives. Ainsi, il prendra indifféremment un bâton ou le bord détaché d'un chapeau qui a la même longueur, mais non la consistance voulue.

L'homme, au contraire, se fait des instruments qu'il conserve, se les façonne en vue de certains usages bien déterminés, et qui peuvent être étrangers à son ambiance actuelle. Il se place sur le plan de l'éventuel, de l'imaginaire, de l'hypothétique, en un mot sur le plan de la représentation et non plus seulement sur celui de l'actuellement perçu.

L'enfant de même, comparé au singe, s'évade très vite du champ purement perceptif et c'est ce qui fait sa supériorité, bien qu'il puisse en résulter des infériorités momentanées. A l'expérience purement pratique et aux trouvailles du tâtonnement, il substitue le raisonnement, raisonnement souvent faux ou d'apparence ridicule, mais raisonnement qui rendra possible la discussion et le progrès méthodique de la pensée.

L'intelligence pratique de l'animal peut être à certains égards plus développée, mais son savoir ne peut se transmettre et lui-même il ne peut faire fructifier les leçons

de ses expériences qui restent étroitement dépendantes des situations particulières où elles se sont produites.

Cependant on a essayé de pousser très loin la comparaison de l'enfant et du singe. Un psychologue américain et sa femme, Mr et Mme Kellog, ont essayé d'élever ensemble et de façon identique leur petite fille et une guenon de même âge, la guenon mangeait à table avec cuiller et fourchette. Elle avait sa chaise percée. Elle était vêtue à la manière d'un enfant. Mais les résultats ont été ceux d'un dressage plus ou moins difficile et précaire, en tout cas étroitement limité aux gestes enseignés et sans aucune variation sur eux. De même pour le langage, on est arrivé à faire que des singes réagissent de façon différentielle à quarante mots, mais toujours de la même façon et sans autre signe de compréhension que l'exécution de la consigne apprise.

Telle est, très brièvement indiquée, la différence de l'intelligence chez le chimpanzé et chez l'homme.

DISCUSSION SUR LES PROBLÈMES PSYCHOLOGIQUES

Docteur Victor LAFITTE

Pavlov a été un physiologiste de génie, qui a révolutionné la physiologie. Et c'est Bykov un des continuateurs de Pavlov, qui, dans un rapport à l'Académie des sciences médicales de l'U.R.S.S., en 1950, a pu dire qu'il y a deux étapes dans la physiologie : une étape prépavlovienne et une étape à partir de Pavlov [1]. Il s'agit dans toute l'œuvre de Pavlov et de son école d'un apport considérable, du point de vue physiologique théorique et gnoséologique, à la conception du monde qui est la nôtre, notamment en ce qui concerne le problème essentiel du rôle de la conscience, de la nature de la pensée comme activité du cerveau et reflet du monde extérieur. Toute l'œuvre de Pavlov, contrairement à ce que les psychologues ont enseigné, est là pour prouver. démontrer scientifiquement, que ce qui passe dans la tête du chien, lorsque nous disons : le chien a de la mémoire, ou se rappelle, ou comprend, tout cela se réduit à des mécanismes physiologiques, à des liaisons nerveuses temporaires. Et chez l'homme Pavlov démontre le rôle physiologique du deuxième système de signalisation, du langage. Pavlov montre en quoi consiste l'activité du cerveau. Pas d'une manière exhaustive, mais en approfondissant nos connaissances sur l'activité nerveuse supérieure. Il nous démontre physiologiquement que cette activité nerveuse est le reflet du monde extérieur. On ne peut donc concevoir une psychologie scientifique, en dehors de la philosophie pavlovienne.

Toute l'œuvre de Pavlov ne vient que confirmer, apporter une démonstration décisive en faveur de la conception gnoséologique du marxisme.

Le problème posé par Sève est différent, c'est le problème de la psychologie, du domaine de la psychologie, de sa méthodologie scientifique. Et évidemment, je crois que Sève a raison dans la mesure où il dit qu'il y a un mécanisme des processus

1. Bykov parlait de physiologie et non de psychologie.

psychologiques et un contenu des phénomènes. Le mécanisme a comme base une b physiologique, qui se résume dans l'activité nerveuse supérieure et le contenu de conscience est fourni par la réalité sociale, avec tous les intermédiaires depuis le p cessus de production jusqu'aux idéologies. Et évidemment, il y a interaction réciproq entre contenu et mécanisme.

L'apport de Pavlov est capital dans l'analyse des mécanismes de l'activité nerve supérieure, mécanismes communs à tous les hommes. Et comme le disait Sève, il y des types coléreux ou des types faibles, ou encore équilibrés dans toutes les clas sociales.

Le but de Pavlov est de rester dans le domaine de la physiologie et de mont des types nerveux correpondant à des types physiologiques. On ne peut pas oppo Pavlov à Lénine, comme semble le faire Sève, mais montrer comment, de mani considérable, Pavlov a vérifié et enrichi la gnoséologie marxiste. C'est un autre p blème que de définir une méthodologie, et un objet pour une psychologie scientifique.

Guy BESSE, *professeur agrégé de philosophie.*

Je ne pense pas que Lucien Sève se soit proposé d'opposer Pavlov à Lénine. crois qu'il a simplement voulu, — le faisant avec beaucoup d'autorité, — assumer part du philosophe en présence des travaux de Pavlov et de ses disciples en U.R.S et chez nous, et ainsi rappeler que, si l'on veut définir une science dans sa spécifici tant du point de vue pratique que du point de vue théorique, il ne faut jamais l'isol couper les liens dialectiques qui la rattachent aux autres recherches. La tâche du ma rialisme dialectique, *comme philosophie,* c'est en effet tout à la fois de faire apparaî la spécificité de chaque science et son unité avec les autres sciences,

Cette mise en place est tout aussi valable et nécessaire quand il s'agit des trava pavloviens ; Sève a donc eu raison de la faire. Sinon, soyez sûrs que telle tentati idéaliste (n'y en a-t-il pas déjà ?) se fera jour pour intégrer le pavlovisme à une phi sophie du « comportement », ou toute autre chose. Le pavlovisme, ainsi détaché sa base historique, arraché à la théorie marxiste de la connaissance, *se retourner contre lui-même.* Alors que ses progrès expérimentaux sont indissociables d'u réflexion sur le matérialisme dialectique, il prendrait au contraire l'allure d'une excro sance, parfaitement étrangère à la pensée marxiste. Or, vous le savez, rien n'est pl faux.

★

Cela dit, je voudrais présenter une remarque sur certains aspects de l'interventi de Sève. Autant il est utile — comme il l'a fait — de ne pas identifier la *psycholog* à la *physiologie,* autant il est nécessaire de ne jamais confondre *psychologie* et *idéologi* L'étude des lois de la psychologie humaine, des fonctions (mémoire par exemple c'est une chose ; mais autre chose est l'étude des *mentalités.* Oublier la spécificité chaque domaine, c'est, me semble-t-il, courir un risque, assez analogue peut-être à cel qu'un très grand maître, Lucien Lévy-Bruhl, n'a pu éviter. Lévy-Bruhl s'est emplo des années durant, à montrer qu'en somme les lois de la pensée sont tout autres ch les « primitifs » que chez nous, les « civilisés ». Le même savant, dans ses *Carne* publiés après sa mort, remet précisément en question ses travaux antérieurs ! Je deman qu'on y prenne garde.

Car enfin, s'il est vrai que la conscience des hommes n'est pas séparée du mond

qu'elle n'est véritablement elle-même que dans son rapport actif à l'univers qui la supporte, et s'il est vrai que la réalité est *une,* dans sa nécessité interne, constitutive, — nécessité qui s'exprime dans les lois fondamentales que la dialectique matérialiste énonce, — alors les fonctions psychologiques de l'être humain, *quel qu'il soit,* relèvent des mêmes lois. Les lois de la pensée humaine sont les mêmes, quelle que soit la classe sociale à laquelle un homme appartient, *et par delà la diversité ou l'antagonisme des idéologies.* Et par exemple, quand Bidault et Molotov discutent à Berlin, leur idéologie s'oppose, mais les processus nerveux et les fonctions psychiques sont les mêmes. M. Bidault sait très bien ce qu'est un raisonnement. Et heureusement ! Sinon tout débat serait impossible entre hommes d'idéologies différentes.

Par delà la diversité des mentalités, par delà les oppositions de classes, il y a unité du genre humain. Sans cela, nous retomberions, Lucien Sève en est sûrement d'accord, dans l'empiriocriticisme. Et cela peut conduire à de graves dangers.

Il faut donc, à mon avis, bien préciser que ni l'apport d'une science des idéologies ni celui de la science physiologique ne peuvent dispenser de l'étude de la psychologie. Prenez un enfant de bourgeois et un enfant d'ouvrier. Les lois de la psychologie sont *les mêmes* ici et là. D'où viennent donc les différences que tel enquêteur pressé, armé de ses tests, va marquer entre ces enfants ? De ce que les *conditions objectives* favorables à l'exercice des lois psychologiques ne sont pas les mêmes dans le XVI^e^ et dans le XX^e^ arrondissements. Rappelez-vous ce qu'indique Staline dans la première partie de ses *Problèmes économiques du Socialisme.* Il montre comment la présence ou l'absence de telles conditions favorise ou entrave le jeu de telle loi. De même en est-il en psychologie. Les conditions objectives, sociales peuvent ainsi retarder ou accélérer ou même fausser la manifestation des *lois spécifiques* de la psychologie de l'enfant. Mais ceux qui ne prennent pas garde à ces choses vont dire : « Cet enfant du XX^e^ est moins intelligent qu'un autre ! »

Cette discussion nous sera très utile ; elle montre à la fois la nécessité de combattre la tentation « physiologiste » que Sève a critiquée et celle de combattre l'erreur qui consisterait à substituer la science des idéologies à l'investigation proprement psychologique.

Plusieurs orateurs demandant la parole, le président Eugène Aubel est contraint d'arrêter cette discussion sur les problèmes psychologiques et de proposer qu'un autre colloque de la Pensée *ait lieu plus tard, consacré spécialement aux sciences humaines. Il donne seulement la parole à Lucien Sève, dont l'intervention a donné lieu à la discussion précédente.*

Lucien SEVE

Pour ma part, après ces éclaircissements, je suis d'un côté un peu confus d'avoir contribué à entraîner la discussion sur un terrain qui déborde peut-être le cadre de ce colloque, mais d'un autre côté voilà un problème qui non seulement est posé, mais qui va faire l'objet d'une étude plus poussée : je m'en réjouis. Je suis tout à fait d'accord avec l'intervention excellente de Guy Besse sur cette question. J'ai voulu mettre l'accent

sur les problèmes de la psychologie, et je l'ai fait d'une façon unilatérale. Il y a danger que Guy Besse a souligné : identification entre psychologie et mentalité, qui aboutirait à vider la psychologie de ses véritables lois. Mais je voulais mettre évidence le danger inverse : identification de la psychologie à la science de l'activi nerveuse supérieure, ce qui aboutit aussi à vider la psychologie de ses véritables lo Tel est le sens de ce que j'ai voulu indiquer.

Evry SCHATZMAN, *chargé de cours à la Faculté des Scienc de Paris.*

SUR LA DIALECTIQUE DU FINI ET DE L'INFINI ET LA COSMOLOGI

Dans *Matérialisme et empiriocriticisme* Lénine discute notamment de la questio des concepts d'espace et de temps. Ces concepts ont une importance fondamentale e cosmologie et Labérenne, dans son excellent rapport de ce matin, a abordé la questio des cosmologies créationnistes et celle dite de l'expansion de l'univers.

Je voudrais indiquer ici comment les idées de Lénine permettent de faire une cri tique véritablement scientifique de ces conceptions de l'expansion de l'univers.

Vous savez que l'observation nous révèle des systèmes d'étoiles extrêmement élo gnés de nous. On en connaît actuellement qui sont si éloignés que la lumièr met près d'un milliard d'années à venir jusqu'à nous. Ces systèmes, on e évalue le nombre actuellement connaissable à plusieurs milliards. C'est cela l'univers accessible à nos instruments. L'observation nous montre que la lumièr qui vient de ces systèmes éloignés est déplacée vers le rouge, c'est ce qu'on appelle l décalage vers le rouge des raies spectrales et il a été interprété comme étant un effe Doppler.

Si l'on accepte cette interprétation, ces galaxies si éloignées sont en train d s'éloigner de nous ; elles sont en récession et l'univers tout entier est en expansion. E quand on regarde simplement les choses, naïvement, peut-être un petit peu trop naïvement, on est amené à dire, comme l'abbé Lemaître, que l'univers a été créé il y a, disons deux milliards d'années.

Certains ont prétendu trouver une explication définitive de ce phénomène et ont affirmé : l'univers est en expansion, il est sphérique, fermé, fini; et il a été créé il y a une date déterminée qui découle de l'observation et actuellement, si on croit les meilleures déterminations, il y a trois milliards et demi d'années. Je vous dirai en passant qu'il y a eu quelques coïncidences qui sont venues donner un certain fonde ment, par exemple le fait que la terre a le même âge, le fait que certains phénomènes astronomiques évoluent avec une échelle de temps comparable. Cependant, pour voir où est la falsification dans l'assimilation du fait observé du décalage vers le rouge des raies spectrales à une véritable expansion de l'univers, il faut revenir à l'analyse épisté mologique, il faut étudier, sur la base de la théorie de la connaissance, la théorie de cet univers en expansion. Et alors, on trouve des choses tout à fait surprenantes.

Il apparaît essentiellement que les cosmologistes traitent l'univers comme un objet unique. Ils disent : l'univers, c'est un objet. A partir du moment où l'on traite l'univers comme un objet, on lui applique les règles établies pour d'autres systèmes pour les transformations des systèmes de coordonnées et par conséquent, traité comme objet unique, l'univers présente nécessairement certaines symétries. A partir de là, il découle tout naturellement et d'une façon logique que l'univers est fini dans l'espace ou dans le temps, ou dans les deux. Il y a certains paramètres que l'on peut choisir et qui donnent une petite latitude. Néanmoins, la base du raisonnement dont l'aboutissement est une conclusion créationniste est le traitement de l'univers comme un objet unique.

Et ceci nous amène à faire la critique des concepts de fini et d'infini, à parler de la dialectique du fini et de l'infini. Ce point a été abordé par Engels dans *Dialectique de la Nature* et il est repris par Lénine dans les *Cahiers philosophiques*. Lorsque l'on traite l'univers comme un, c'est, avant toute étude observationnelle, *a priori*, se débarrasser des contradictions objectives réelles entre le fini et l'infini en supprimant l'infinitude. En effet l'infini est constitué d'une infinité de parties finies, chacune de ces parties finies a elle-même une complexité infinie et, ainsi que le rappelait Lefebvre, l'électron est tout aussi inépuisable que l'univers et par conséquent on trouve à la fois la contradiction entre la complexité infinie des parties finies et le fait que l'infini est composé d'une infinité de parties finies.

Voilà l'opposition réelle entre le fini et l'infini. Lorsqu'on déclare au départ que l'univers peut être traité comme un objet unique, on se débarrasse de la contradiction objective réelle en supprimant l'infinitude et l'on voit sur cet exemple comment la conception de l'univers en expansion a, en définitive, pour base des conceptions idéalistes sur le fini et l'infini.

★

Victor LEDUC, *professeur de philosophie.*

LA POSITION DE PARTI EN PHILOSOPHIE

Dans la conclusion de sa conférence, Henri Lefebvre indique qu'une idée centrale se dégage de l'œuvre philosophique de Lénine, l'idée de l'objectivité approfondie, intimement liée à la position de parti. C'est sur ce point que je veux essayer d'apporter une brève contribution à la discussion.

Il me semble en effet qu'Henri Lefebvre, en soulignant ainsi un trait essentiel du marxisme, nous invite à réfléchir sur le contenu de la notion si souvent employée de position de parti ou d'esprit de parti.

Lénine consacre une partie du chapitre VI de *Matérialisme et empiriocriticisme* à l'examen de la question des partis en philosophie. Il nous montre que les philosophes

se divisent en deux grands partis selon qu'ils accordent la primauté à la nature ou à la matière, au physique, à l'univers extérieur, ou au contraire à l'esprit, à la conscience, à la sensation ou à « l'expérience ».

Le génie de Marx et d'Engels consiste précisément, ajoute Lénine, en ce qu'ils s'employèrent à développer le matérialisme, *à faire progresser* une tendance fondamentale de la philosophie

> en balayant impitoyablement comme des ordures, les bourdes, le galimatias emphatique et prétentieux, les innombrables tentatives de « découvrir » une « nouvelle » tendance en philosophie, l'obscurcissement du fond de la question à l'aide de subterfuges prétentieux [1]...

Et plus loin, Lénine dit :

> Marx et Engels furent en philosophie des *hommes de parti*. Ils surent découvrir les déviations du matérialisme et les concessions à l'idéalisme et au fidéisme, dans toutes les tendances les plus « modernes » possibles et imaginables [2].

La position de parti en philosophie, Lénine la caractérise donc par le fait de s'en tenir résolument et fermement à une tendance fondamentale de la philosophie, par le fait de lutter contre toutes les falsifications, tous les pseudo-dépassements, toutes les concessions, tous les compromis, par le fait aussi de développer cette tendance, de la faire progresser.

★

Pourquoi donc cette nécessité de dénoncer les courants intermédiaires et soi-disant nouveaux, cette nécessité de dépister tout ce que Lénine appelle les ruses et subterfuges, cette nécessité d'être constamment en garde contre des pièges, comme si la philosophie était un champ de bataille ?

En quoi, peut-on se demander, cette attitude est-elle scientifique, en quoi a-t-elle rapport avec l'objectivité ?

On ne peut le comprendre si l'on ne se réfère à cette idée qui traverse comme un fil rouge toute l'œuvre de Lénine et qui se trouve exprimée dans la conclusion de *Matérialisme et empiriocriticisme* :

> Il n'est pas possible de ne pas voir, dit Lénine, derrière la scolastique gnoséologique de l'empiriocriticisme, la lutte qui exprime au fond les tendances et l'idéologie des classes ennemies de la société contemporaine. La philosophie moderne est tout aussi imprégnée de l'esprit de parti que celle d'il y a deux mille ans [3].

Des deux tendances fondamentales de la philosophie l'une, le matérialisme, exprime et sert les intérêts généraux de la classe révolutionnaire, et l'autre, l'idéalisme, est l'expression et l'arme philosophique des classes dominantes réactionnaires.

Il ne s'agit pas là d'une appréciation arbitraire sur la portée sociale des tendances philosophiques ; il s'agit d'une constatation objective, d'une constatation que toute la pratique sociale, toute l'histoire humaine vérifient.

---

1. V. I. Lénine : *Matérialisme et empiriocriticisme*, pp. 309-310, Editions sociales, 1951.
2. V. I. Lénine : Ouvrage cité, p. 312.
3. Ouvrage cité, p. 330.

Prendre conscience de la lutte des tendances, prendre conscience de l'idéologie des classes ennemies de la société apparaît donc comme une obligation pour le philosophe qui veut penser avec rigueur, pour le philosophe qui a le souci de ne pas se laisser engager par des courants de pensée qui ont pour effet d'obscurcir les questions fondamentales et qui expriment, quant au fond, l'opposition à une transformation de la société.

La position de parti en philosophie est la seule position objective en ce sens d'abord que c'est la seule position qui tienne compte des données réelles de la pensée philosophique.

L' « impartialité », au contraire, la neutralité à l'égard des courants et des tendances philosophiques tourne le dos à l'objectivité puisque cette attitude consiste, par le refus du choix entre l'idéalisme et le matérialisme, par la prétention de s'élever « au-dessus », à méconnaître les réalités fondamentales de l'histoire de la philosophie et de l'histoire tout court.

★

Mais la position matérialiste dialectique comme position de parti est une position objective en un autre sens. Non seulement elle est conforme aux conditions objectives de la bataille philosophique, mais encore elle est conforme à la connaissance objective de la nature.

Pour illustrer ce point, c'est l'ensemble de l'œuvre philosophique de Lénine, après celle de Marx et d'Engels, et avec celle de Staline, qu'il faudrait évoquer. Naturellement, il ne peut en être question ici. Je veux me borner à rappeler les conclusions de Lefebvre : avec le matérialisme dialectique, il n'y a plus de postulat matérialiste. La question fondamentale de la philosophie, idéalisme ou matérialisme, n'est plus en question. Avec l'aide de toutes les sciences, le matérialisme dialectique enlève peu à peu à l'idéalisme tout fondement ; il est, selon l'expresssion d'Engels, la conception de la nature « sans aucune addition étrangère ». Il est, selon la définition de Staline,

> la science des lois selon lesquelles se développent la nature et la société, la science de la révolution des masses opprimées et exploitées, la science de la victoire du socialisme dans tous les pays, la science de la construction de la société communiste [1].

★

Cette définition nous conduit à donner un troisième sens à l'objectivité de la position matérialiste dialectique comme position de parti. La connaissance des lois de développement de la nature et de la société est inséparable de l'action consciente pour transformer la nature et la société. La position de parti implique ce mouvement dialectique de la pratique à la théorie et de la théorie à la pratique, sans lequel il n'y a pas de connaissance objective.

Il est donc bien vrai de dire que la position de parti enveloppe une notion approfondie de l'objectivité, que seule elle permet d'atteindre la vérité par un progrès incessant de l'essence la moins profonde à l'essence la plus profonde, à travers l'ensemble de la pratique sociale.

Mais il faut, nous semble-t-il, ajouter aussitôt, pour être fidèle au léninisme, à

---

1. J. Staline : *Derniers écrits*, p. 59, Editions sociales, 1953.

l'ensemble du matérialisme dialectique, que la vérité où nous conduit la position de parti n'est pas une vérité « de parti », une vérité qui nous serait dispensée par une philosophie ou une science « de classe ». Rien n'est plus éloigné du marxisme-léninisme que certaine mystique à rebours, faisant du prolétariat une classe qui, par une sorte de grâce d'état, engendrerait la vérité scientifique ou philosophique. Le matérialisme dialectique n'est pas la philosophie du prolétariat au sens où elle serait son produit spontané. Dans *Que faire ?* Lénine a combattu cette théorie de la spontanéité des masses comme une variété de l'idéologie bourgeoise, qui s'exprimait encore, à travers les thèses du « Proletkult » sur la naissance d'une culture prolétarienne en rupture avec tout l'héritage culturel. C'est pourquoi Jean Kanapa avait raison de parler dans le dernier numéro de *la Nouvelle Critique* de supputations outrées sur les qualificatifs de « science bourgeoise » et « science prolétarienne ».

C'était, en effet, transformer la position de parti, de position objective en position subjective ; c'était réduire le matérialisme dialectique à n'être qu'une idéologie de classe : attitude de flatterie envers la classe ouvrière, dont le prolétariat et son parti n'ont que faire.

Il faut essayer d'appliquer les enseignements de Lénine pour mieux voir en quoi ce courant constitue une déviation par rapport au matérialisme dialectique, une déviation de la position de parti. Il constitue un compromis avec l'idéalisme, en ce sens qu'il introduit une nouvelle conception métaphysique, une nouvelle conception dogmatique de la vérité.

La vérité serait dégagée une fois pour toutes, à un moment privilégié, dans un esprit ou un groupe d'esprits privilégiés. Or, Lénine nous enseigne que chaque vérité est historiquement relative et que son caractère absolu réside non dans sa source, mais dans le fait qu'elle constitue un progrès de la connaissance objective. C'est la pratique qui est le critère de l'objectivité de la connaissance et c'est pourquoi la position de parti ne peut impliquer aucune prise de position *a priori*.

La déviation dont nous parlons opère une assimilation arbitraire entre le matérialisme dialectique et l'idéologie fidéiste, crée une confusion entre le marxisme et une idéologie dont la nature est d'attribuer une valeur de vérité à une révélation sous quelque forme que ce soit, et de conférer une vertu salvatrice à des intercesseurs.

La position de parti est aux antipodes de tout ce qui ressemble au dogmatisme, à la doctrine de la prédestination ou au mythe du sauveur. Rappelons que Staline disait à ce sujet, dans *A propos du marxisme en linguistique :*

> Marx et Engels estimaient que leur matérialisme dialectique était le produit du développement des sciences, y compris la philosophie durant la période antérieure [1].

Aux hommes de pensée, aux hommes de science, aux intellectuels qui ont pu hésiter à se placer sur les positions de parti parce qu'ils pensaient qu'il s'agissait d'opter pour une science de classe ou pour une vérité de parti, mais non pour la science ou la vérité, je veux encore citer ces paroles de Lénine :

> Marx s'est appuyé sur la base solide des connaissances humaines acquises sous le capitalisme. Ayant étudié les lois du développement de la société, Marx a compris que le développement du capitalisme mène inévitablement au communisme, et c'est ce qui est l'essentiel, il a démontré cette vérité uniquement par l'étude la plus exacte, la plus détaillée et la plus profonde de cette société capitaliste, et cela parce qu'il s'était entièrement assimilé tout ce qu'avait donné la science antérieure [2].

---

1. J. Staline : *Derniers écrits*, 1950-1953, p. 41, Editions sociales, 1953.
2. V. I. Lénine : *Œuvres choisies*, tome II, « Les tâches des fédérations de la jeunesse » pp. 807-808, Editions en langues étrangères, Moscou, 1947.

Francis HALBWACHS, *professeur agrégé de physique.*

FORMALISME MATHÉMATIQUE ET RÉALITÉ PHYSIQUE

La récente publication en français de l'ouvrage d'Engels, *Dialectique de la nature*, permet d'apprécier de façon beaucoup plus juste qu'auparavant l'importance de l'apport philosophique de l'œuvre fondamentale de Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme*. Si riche d'idées neuves et parfois prophétiques que soit le travail d'Engels en ce qui concerne les multiples aspects que présentent dans la nature les différentes lois de la dialectique, on ne peut s'empêcher d'être frappé de ce que sa conception du *matérialisme* reste, au fond — et comme cela était du reste inévitable — au niveau de la science de son époque, de cette science que Souvorov caractérise ainsi, dans son appréciation des idées de Helmholtz :

> La structure des « bases dernières » de l'édifice paraissait simple : de nombreux physiciens l'imaginaient sous forme de particules ou atomes homogènes indivisibles, entre lesquels agissaient des forces d'attraction et de répulsion invariables [1].

On voit en de multiples passages de ses notes Engels saluer comme des victoires du matérialisme toutes les nouvelles découvertes qui permettaient de ramener l'un après l'autre à ce schéma de nouveaux phénomènes physiques : théorie moléculaire de la chaleur, théorie corpusculaire de l'électricité, théorie mécanique de l'éther.

Les difficultés cachées dans ce matérialisme éclatèrent lorsque les découvertes de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ ruinèrent de fond en comble la plupart de ces théories. Alors s'installa chez les physiciens une terrible confusion philosophique. Les uns, avec l'énergétisme, proclamèrent la faillite de la matière. Les autres, avec l'empiriocriticisme, continuèrent à se prétendre matérialistes, parce que la physique, par définition, étudie les lois du monde matériel, et parce qu'ils ne faisaient pas intervenir de puissance spirituelle pour régir ce monde matériel ; mais en même temps, sous prétexte de retour à l'expérience, ils mirent en cause l'existence même du monde matériel en dehors de nos sensations. Enfin cette confusion philosophique influença les marxistes eux-mêmes et propagea parmi eux un révisionnisme subjectiviste dont les racines politiques ne tardèrent pas à apparaître.

C'est à Lénine qu'il appartint de relever le drapeau du marxisme et en même temps d'apporter à la conception générale du matérialisme un développement décisif en l'élevant à une qualité supérieure. A la vieille conception de la matière, catégorie physique, au sens étroit du mot, il oppose la matière,

> catégorie philosophique servant à désigner la *réalité objective* donnée à l'homme dans ses sensations, qui la copient, la photographient, la reflètent, sans que son existence leur soit subordonnée.

Par là il fonda véritablement la théorie matérialiste de la connaissance, sur la base

---

1. *Questions de physique*. Editions de la *Nouvelle Critique*.

de laquelle est maintenant devenue possible la solution des problèmes réputés insolubles de la physique contemporaine.

★

C'est depuis relativement peu d'années que la critique approfondie faite par certains physiciens soviétiques à partir des conceptions de Lénine nous a fait prendre conscience du véritable scandale que constituent les thèses soutenues par la physique quantique depuis vingt-cinq ans. Non seulement à cause de ses conclusions indéterministes, qu'il est possible de contester, ou qu'on peut ramener à une incertitude de notre connaissance seule — ce qui a été dans une certaine mesure la position de Langevin. Non seulement à cause de l'interprétation « complémentariste » — c'est-à-dire positiviste — de cet indéterminisme, interprétation qu'il faut rejeter complètement comme le faisait Planck, sans avoir besoin d'être marxiste. Mais bien plus à cause de ses *notions de base,* des notions qui se dissimulent sous son formalisme mathématique.

En effet ces notions se trouvent d'emblée en contradiction avec la formule marxiste fondamentale reprise par Lénine : il est aussi impossible de concevoir la matière sans mouvement que le mouvement sans matière. Il est à noter que cette formule apparaît pour la première fois sous la plume d'Engels lorsqu'il s'en prend à certains matérialistes antidialectiques qui considéraient la matière comme dépourvue de mouvement et qu'il leur montre que cette conception se ramène au fond à la formule du « mouvement sans matière », formule qu'Engels, avec tous les savants de cette époque, considérait comme absurde, comme « impossible à concevoir ». Or à l'époque de Lénine comme à la nôtre, c'est justement cette formule absurde du « *mouvement sans matière* » qui est le cheval de bataille des physiciens idéalistes. En effet pour Mach, ce qui se meut, ce n'est pas de la matière, mais des « complexes de sensations », de même qu'un peu plus tard, Brunschwicg prétendra ramener les phénomènes physiques à des « rapports sans supports ». En face de ces aberrations idéalistes, Lénine rappelle sans se lasser que le mouvement n'est pas autre chose que le mode d'existence, la *manière d'être de la matière*. C'est pour nous une formule absolument fondamentale. Le mouvement consiste en une relation déterminée entre les formes d'espace et de temps et le contenu de ces formes, c'est-à-dire les corps matériels qui se meuvent dans cet espace au cours de ce temps.

Voyons quel est à cet égard le point de vue de la physique quantique moderne. La mécanique ondulatoire met au premier plan de ses notions la considération des *ondes*. Une onde est représentée mathématiquement par une formule à deux facteurs. L'un des facteurs, qu'on appelle la *phase,* exprime une vibration périodique, et en même temps une propagation de cette vibration dans l'espace. On peut donc considérer qu'il représente le *mouvement* même. L'autre facteur, qu'on appelle l'*amplitude*, indique la grandeur, la forme et même, dans une certaine mesure, la nature de ce qui vibre, de ce qui se propage, de ce qui se meut. On peut considérer qu'il représente le sujet du mouvement, c'est-à-dire la *matière.*

Lorsque de Broglie introduisit pour la première fois en 1924 des ondes pour représenter le mouvement des corpuscules, son entreprise, qui aurait été tout à fait contraire aux thèses de l'ancien matérialisme — parce qu'elle faisait « évanouir » les corpuscules comme tels — était par contre conforme à l'esprit du matérialisme léniniste, à condition de poser en principe que les ondes — et plus précisément leur amplitude — ont une réalité objective et se transforment en dehors de la conscience et indépendamment de l'observateur. Et c'est bien dans cet esprit,

c'est-à-dire dans le cadre de la représentation cartésienne des phénomènes par figures et par mouvements [1],

que de Broglie s'est efforcé à ce moment d'interpréter les résultats mathématiques auxquels il était parvenu. Or il s'aperçut alors que,

si la phase de l'onde plane monochromatique a un sens physique certain, il n'en est pas de même pour l'amplitude constante de cette onde [2].

cette amplitude constante, répartie dans tout l'espace, étant manifestement inapte à représenter un corpuscule strictement localisé en un point. Aussi donna-t-il aux ondes introduites le nom d'*ondes de phase,*

pour bien marquer qu'à ses yeux c'était essentiellement la phase de ces ondes qui possédait un sens physique [3].

Ceci laissait en suspens — provisoirement dans l'esprit même de de Broglie — la question de savoir ce que représentait réellement cette amplitude, et plus précisément comment on pouvait introduire d'autres ondes dont l'amplitude également aurait un sens physique.

Seulement cette conception toute provisoire, où on étudie un mouvement sans se préoccuper pour le moment de savoir ce qui se meut, cette conception d'un *mouvement sans matière* fut lancée dans le monde des physiciens bourgeois, tout imbus de l'esprit du positivisme de Mach, Poincaré, Pearson, etc... c'est-à-dire parfaitement préparés à considérer comme tout à fait scientifique, non plus provisoirement, mais définitivement, la notion du mouvement sans matière. Alors que de Broglie restait

continuellement tracassé par la question de l'interprétation physique du formalisme de la nouvelle théorie, et du sens réel du dualisme onde-corpuscule [4],

l'école idéaliste dominante s'occupait sans arrière-pensée à développer plus avant ce formalisme, et même élaborait la conception positiviste de la « complémentarité » pour interdire désormais qu'on posât même la question du « sens physique », de « la signification réelle » des ondes et de leur amplitude.

Dans la forme moderne qu'a donnée Schrödinger à la mécanique ondulatoire, l'amplitude de l'onde exprime très précisément la « probabilité de présence » d'un corpuscule. Cette conception introduit une grave équivoque au sujet de la notion de *probabilité,* équivoque dans laquelle la critique matérialiste de nos camarades soviétiques nous a aidés à voir clair. Pour eux en effet, la probabilité n'a le sens d'une propriété objective, indépendante de l'observateur, que pour un *ensemble,* une collection d'objets. Quand un grand nombre de corpuscules tombent sur une surface, il y a effectivement une proportion bien déterminée de ces corpuscules qui viendront tomber à l'intérieur d'un certain cercle, d'un domaine donné. Cette proportion, qui est une propriété objective du phénomène indépendamment de l'observateur, l'observateur peut se proposer de la connaître, de la calculer. Pour pouvoir faire ce calcul complètement et exactement, il faut évidemment qu'il connaisse exactement *tous* les éléments du mouvement de *tous* les corpuscules. Mais il existe des méthodes appelées « statistiques », qui nous permettent d'obtenir une connaissance approchée du résultat, même lorsque

1. Louis de Broglie : *La physique quantique restera-t-elle indéterministe?* p. 7, Gauthier-Villars.
2. *Ibid.*, page 5.
3. *Ibid.*, page 6.
4. *Ibid.*, page 6.

nous ne possédons qu'une partie des données. C'est le résultat de ce calcul qu'on appelle la probabilité. Elle a évidemment un certain caractère subjectif, car elle dépend non de tous les faits réels, mais seulement de ceux que nous connaissons et introduisons dans nos calculs. Pour une même proportion objective nous pouvons calculer plusieurs probabilités différentes plus ou moins approchées suivant que nous connaissons plus ou moins de facteurs. Néanmoins on démontre que toutes ces probabilités se rapprocheront de plus en plus de la proportion réelle à mesure que nous aurons affaire à un plus grand nombre de corpuscules, si bien que théoriquement pour un nombre infini de corpuscules — et pratiquement pour un nombre seulement très grand — la probabilité donnée par nos calculs sera égale à la proportion réelle, elle aura un sens objectif, indépendant de ce que nous connaissons ou ignorons. C'est dans ce cas, et dans ce cas seulement, qu'on a le droit de considérer la probabilité comme une propriété *physique* de l'ensemble — toujours très considérable — de corpuscules.

C'est ainsi que les physiciens soviétiques peuvent à bon droit considérer que l'amplitude probabiliste de l'onde continue de Schrödinger exprime une propriété réelle pour une collection de corpuscules très nombreux.

La mécanique quantique est une théorie statistique, c'est-à-dire une théorie applicable seulement aux ensembles statistiques de micro-objets. La mécanique quantique ne peut représenter complètement le mouvement d'un micro-objet individuel (électron, photon, etc...), mais représente seulement le comportement d'un ensemble de micro-objets identiques, apparaissant soit simultanément, soit dans une série d'expériences consécutives, écrit I. P. Terletzki [1].

Au contraire dans la théorie de Shrödinger on exprime par l'amplitude de l'onde la probabilité d'*un seul corpuscule*. Or dans ce cas, la quantité objective que nous avons appelé « proportion » des corpuscules qui arrivent dans le domaine considéré, ne peut prendre que deux valeurs : la valeur 1 (ou 100 %) si le corpuscule tombe effectivement dans le domaine, ou la valeur 0 s'il n'y tombe pas. Quant à la probabilité que nous pouvons calculer à partir de l'équation de l'onde, elle n'a plus qu'un sens subjectif. Elle exprime notre prévision, notre attente, notre espoir. Etant donné ce que nous savons sur le corpuscule, il a tant et tant de chances de tomber dans le domaine considéré ou de ne pas y tomber. Et si, sans qu'il « arrive » effectivement rien de nouveau au corpuscule, nous « apprenons » quelque chose de nouveau sur son mouvement, il y a un changement brusque de notre prévision, notre espoir devient plus grand ou plus faible, il y a une modification de la fonction d'onde et de la probabilité, alors que bien évidemment le corpuscule lui-même continue tranquillement sa marche sans se soucier de nos spéculations comme un cheval de course qui ignore les variations des paris qui sont engagés sur lui.

On voit combien, derrière le camouflage du formalisme mathématique, les conceptions de la mécanique ondulatoire se sont éloignées de la science, « reflet des processus objectifs qui s'opèrent indépendamment de la volonté humaine ». Dans la conception de Shrödinger, les « ondes de probabilité » n'expriment et ne reflètent pas le mouvement de la matière, mais le mouvement d'une subjectivité, ou, pour employer un mot mis à la mode par les mystifications cybernétiques, le mouvement d'une « information ».

*

Mais il est également très intéressant de constater qu'après avoir ainsi abandonné la matière, et pour prix de cet abandon, la mécanique ondulatoire en est aussi venue

1. *Questions scientifiques - Physique*, page 138, Editions de la *Nouvelle Critique*.

à *abandonner le mouvement*. Nous avons rappelé que le mouvement consiste en une relation déterminée entre la matière et les formes d'espace et de temps. Or les développements de la théorie de Schrödinger ont fait évanouir l'espace réel — que les matérialistes définissent comme forme de l'existence objective de la matière — au moyen des prétendus « espaces de configuration ».

Lorsqu'on a non plus un seul, mais plusieurs corpuscules agissant les uns sur les autres, nous devons situer chacun d'eux par trois coordonnées dans l'unique espace à trois dimensions et, passant au point de vue ondulatoire, associer à chaque corpuscule une onde particulière se propageant au cours du temps dans ce même espace. Il faudra alors étudier les actions mutuelles de ces différentes ondes. Il sera d'ailleurs légitime de se placer du point de vue relativiste, et de considérer le temps lui-même comme une quatrième coordonnée de chaque corpuscule et de chaque onde. La scène se situera alors dans l'univers à quatre dimensions, qui trouve sa place dans une conception matérialiste, puisque le temps est au même titre que l'espace une forme d'existence objective de la matière. Mais ce n'est pas ainsi que procède la mécanique ondulatoire. Elle convient de représenter n corpuscules, non par n points situés chacun par trois coordonnées dans un espace à trois dimensions, mais par UN point figurant l'état du système dans un « espace » à 3n dimensions. Cela est fort innocent tant qu'on se contente de considérer une représentation symbolique, et tant qu'on n'oublie pas que l' « espace » imaginé pour inscrire cette représentation est une abstraction qui n'a aucune réalité physique, qui n'a rien à voir avec l'espace proprement dit, ni même avec l'espace-temps relativiste. Or voici que Schrödinger, jonglant avec ce nouveau formalisme mathématique, veut nous faire prendre son point *figuratif* pour un point *matériel* et son « espace » de configuration pour l'espace réel, pour le théâtre réel où se produisent les phénomènes. Les n corpuscules réels, d'abord réduits à un seul point figuratif, sont alors complètement escamotés et remplacés par une onde qui se « propage » dans ce « milieu » extraordinaire, et il faut perdre désormais tout espoir de pouvoir jamais attribuer à cette construction fût-ce l'ombre d'une signification physique.

Pour essayer de faire saisir ce dernier point par une image, je rappellerai que les ingénieurs ont l'habitude de représenter l'état d'un gaz dans le cylindre d'un moteur par un point sur un graphique, qui indiquera à chaque instant le volume du cylindre et la pression qui y règne. Le cycle décrit par le gaz sera ainsi figuré par un *diagramme*, dont l'étude est, comme chacun le sait, très instructive et très utile. Mais chacun sait aussi que ce diagramme ne fait que représenter des phénomènes, des relations de causes à effets, qui se situent hors du papier, dans le moteur lui-même. Eh bien ! le point de vue de Schrödinger est celui d'un ingénieur qui oublierait complètement le moteur et chercherait à expliquer la forme du diagramme et le mouvement du point figuratif à partir des propriétés du papier sur lequel la courbe est tracée !

Nous voyons de quelle façon la mécanique ondulatoire, en se proposant d'expliquer les lois du mouvement de la matière, en est venue à volatiliser, et la matière, sujet du mouvement, et l'espace, cadre du mouvement. A partir de là, on comprend qu'il est difficile d'aller bien loin, et que le développement de la microphysique va se trouver rapidement stoppé. Et c'est ainsi qu'on a finalement débouché sur les conceptions que les matérialistes ont souvent critiquées : l'indéterminisme et la complémentarité.

C'est uniquement par une critique léniniste des bases mêmes de la théorie, par une réaffirmation des thèses matérialistes fondamentales sur l'existence objective de la matière et sur la réalité du mouvement, par un retour en arrière cherchant à donner un sens objectif et physique aux notions de la microphysique, que la marche en avant peut être reprise. Vous savez que tout récemment un groupe de physiciens, avec Louis de Broglie, David Bohm et Jean-Pierre Vigier, a justement effectué ce retour en arrière, remontant à la naissance de la mécanique ondulatoire, et s'efforçant de rester dans la ligne du matérialisme qui exige que chaque notion introduite, chaque symbole

mathématique employé aient une signification physique précise. On voit par cet exemple de quel prix peut être l'enseignement de Lénine pour la critique d'une théorie scientifique, et par suite pour la recherche des théories nouvelles, des théories justes.

★

Se développant sur le terrain des idéologies idéalistes et obscurantistes propres à l'époque de l'impérialisme, la microphysique s'est en fait complètement fourvoyée par suite d'un abus inconsidéré du *formalisme mathématique*. La question du rôle véritable de la formulation mathématique des lois physiques mérite qu'on s'y arrête un instant. En vérité, ce rôle est double. D'une part, les symboles mathématiques jouent un rôle d'*outils* de calcul et de prévision. Résumant par abstraction un grand nombre de résultats d'expériences ou d'opérations identiques sous un certain rapport, ils permettent de les manipuler, de les élaborer sous une forme simple et élégante, en remplaçant des séries parfois très pénibles de raisonnements par l'emploi mécanique d'une règle opératoire rigoureuse établie une fois pour toutes. C'est la fonction d' « économie de pensée » qui appartient incontestablement aux mathématiques, bien qu'elles ne s'y réduisent pas entièrement. En effet dans ce rôle, les mathématiques forment un prolongement de la logique. Elles constituent un formalisme vide de contenu. Bien entendu, il n'est pas question de limiter l'emploi de cet outil. Il n'y a aucune raison d'interdire au physicien de se servir de telle formule mathématique, ou de tel mode de représentation (les espaces de configuration par exemple), sous prétexte que c'est une forme vide de contenu. Même un formalisme vide peut permettre de prévoir des résultats exacts, comme c'est indiscutablement le cas pour la mécanique ondulatoire. On peut seulement exiger que le physicien ait alors une claire conscience de ce qu'il fait et ne prenne pas la forme pour un contenu, comme c'est également le cas pour la mécanique ondulatoire.

Mais en second lieu, les formules mathématiques peuvent aussi avoir un autre rôle. Elles peuvent symboliser, représenter, exprimer des « *choses* » réelles ou des propriétés réelles de ces choses. Elles ont alors une *signification physique*. Par exemple, si les formules chimiques du vieux système des équivalents ne prétendaient pas à autre chose qu'à résumer un grand nombre de proportions obtenues dans les pesées et les dosages, et à permettre ainsi certaines prévisions quantitatives, par contre les formules du nouveau système atomique représentent des atomes et des molécules existant et réagissant objectivement, indépendamment de nos balances et de nos burettes, et leur emploi a permis en conséquence un approfondissement considérable de nos connaissances sur la structure chimique. C'est là un point que le physicien ne doit jamais oublier. Il doit toujours distinguer et souligner d'un triple trait rouge celles des grandeurs mathématiques qui représentent « quelque chose », qui peuvent avoir une signification physique, une signification objective.

Ce n'est pas toujours facile. Montrons-le sur un exemple. Dans certains manuels scolaires, après avoir donné la définition mathématique des fonctions périodiques, on ajoute que le mathématicien Fourrier a trouvé un procédé mathématique pour décomposer une fonction périodique quelconque en une série de fonctions plus simples, sinusoïdales, qui ont des fréquences double, triple, quadruple... de la fréquence fondamentale, et qu'on appelle fonctions *harmoniques*. Après cela, passant à l'étude du mouvement d'une corde vibrante, on donne une signification physique à ces harmoniques. On montre qu'on peut effectivement dans certaines conditions faire vibrer la corde en un fuseau, deux, trois... fuseaux, et que dans chaque cas la vibration produite est un des harmoniques, qu'on peut ainsi produire isolément et réellement. On a alors le droit de considérer que la vibration compliquée ordinaire résulte de la super-

position des harmoniques, autrement dit que la corde vibre « à la fois » en un, deux, trois... fuseaux. Il semble — et c'est un émerveillement pour les élèves — que la possibilité mathématique d'analyser la formule du mouvement en fonctions harmoniques ait suscité par sa seule puissance l'existence physique des divers modes de vibration de la corde matérielle.

Mais dans la réalité il y a toute une série de cas où la décomposition en série de Fourrier ne correspond à aucune réalité physique. Ainsi le mouvement périodique d'un organe de moteur peut s'exprimer mathématiquement et se décomposer en harmoniques exactement comme celui d'une corde de clavecin, mais cette fois ces harmoniques constituent un *pur artifice de calcul*. Ils peuvent être utiles pour calculer plus facilement certaines grandeurs attachées à la fonction, mais ils ne représentent aucun mouvement réel. On sait que ce fait — essentiel pour un matérialiste léniniste — a été oublié par certains théoriciens de la liaison chimique, lorsque, développant en série de Fourrier certaines grandeurs périodiques attachées à l'atome, ils ont traité les harmoniques comme des mouvements existant réellement et pouvant entrer en résonance avec les « harmoniques » tirés de la même façon d'un atome voisin. C'est ainsi que s'est édifiée la théorie de la résonance et de la mésomérie, dont les théoriciens soviétiques ont récemment mis à nu, à l'aide d'une analyse léniniste, le caractère subjectiviste et réactionnaire.

Le fond idéaliste, subjectif, de la théorie de la résonance consiste en la substitution de notions fictives, introduites seulement par des procédés de calcul, à l'objet réel de la chimie organique, la molécule organique [1].

L'emploi systématique du formalisme mathématique expose le physicien au danger de perdre de vue au bout d'un certain temps la question du sens physique réel des symboles avec lesquels il jongle. Il est tenté en particulier, en face d'une analogie de forme mathématique, de traiter de la même façon des grandeurs qui n'ont pas de sens physique et des grandeurs qui ont un sens physique et de s'engager ainsi sans le savoir dans de véritables mystifications. Nous devons retenir comme leçon fondamentale de Lénine qu'il y a une différence essentielle entre grandeurs mathématiques ayant un sens physique et grandeurs mathématiques n'ayant pas de sens physique.

C'est aux physiciens eux-mêmes qu'il appartient de donner progressivement un contenu de plus en plus riche à cette notion de sens physique d'une grandeur représentée mathématiquement. Les travaux de Jean-Pierre Vigier et David Bohm nous font dès maintenant apparaître au moins deux caractères importants de la réalité physique, caractères dont nous avons déploré l'évanouissement dans les conceptions de la mécanique ondulatoire :

D'une part les grandeurs représentées ont un sens réel et non opérationnel. Elles décrivent des *propriétés intrinsèques des objets*, des propriétés qui leur appartiennent en propre, et non des possibilités de sensations, de prévisions, ou de mesures se rapportant à l'observateur.

D'autre part les objets physiques, ondes ou corpuscules, se meuvent au cours du *temps réel*, du temps de l' « histoire », par rapport aux cadres de *l'espace réel* à trois dimensions, ou, ce qui revient au même, s' « étendent » dans l'espace-temps à quatre dimensions de la relativité. On doit ajouter que tous les mouvements considérés ont des vitesses inférieures à celle de la lumière, condition imposée par la relativité, et par rapport à laquelle la position de la mécanique ondulatoire n'est pas absolument nette.

Autrement dit, derrière les symboles mathématiques et à travers eux doit se mani-

1. *Questions scientifiques - Chimie*, page 49, Editions de la *Nouvelle Critique*.

fester la nature du monde physique telle que l'a caractérisée Lénine : *de la matière en mouvement.*

A la signification physique d'une grandeur, il est probable qu'il y a d'autres conditions. Aux physiciens de les trouver. Je n'aurai pas la prétention de leur donner des conseils, même tirés de Lénine. L'exposé que Vigier a fait devant vous ce matin nous a montré combien les physiciens matérialistes sont en possession de leur méthode et pleinement conscients de sa portée, combien peu ils restent le nez collé sur leurs procédés techniques et leurs formules mathématiques, à quel point ils savent au contraire s'élever jusqu'à des points de vue généraux, synthétiques, exaltants, jusqu'à des points de vue proprement philosophiques.

Paul LABERENNE, *professeur agrégé de mathématiques.*

L'ENTROPIE ET LA MORT THERMIQUE DE L'UNIVERS

Je ne sais si le docteur Henri Bérard est là cet après-midi. Je voudrais répondre rapidement à la deuxième partie de son intervention de ce matin. Le Docteur Bérard a attaché une importance particulière à la notion d'entropie et a soutenu qu'elle posait un problème en quelque sorte fondamental, pour l'étude duquel il proposait même qu'une commission fût nommée à l'issue de notre colloque.

Cette position, à mon avis, n'est pas juste. Dans son intervention le docteur Bérard s'est élevé contre la définition mathématique de l'entropie. Je ne crois pas pourtant que ce soit l'introduction par Clausius de l'intégrale du quotient de différentielle de la quantité de chaleur par la température absolue, qui soit la véritable cause de la gêne que la notion d'entropie semble causer dans son esprit. Je pense bien plutôt que le docteur Bérard est encore influencé par certaines conclusions cosmologiques que les savants et les philosophes réactionnaires ont voulu déduire des découvertes de Clausius. Or, la question, comme je vais essayer de le montrer en quelques mots, a été élucidée depuis longtemps et les travaux des savants soviétiques l'ont récemment mise au point d'une façon que l'on peut considérer comme définitive.

De quoi s'agit-il en fait ? Je ne veux point refaire ici un cours détaillé de physique, mais je dois rappeler l'existence en physique de deux grands principes relatifs à l'énergie.

Le premier de ces principes est le principe de la conservation de l'énergie, qui donne les lois des transformations possibles d'une forme d'énergie en une autre forme d'énergie. C'est un principe essentiellement quantitatif.

Le second principe, au contraire, a un aspect qualitatif. On l'a parfois appelé principe de la « dégradation de l'énergie » (formulation d'ailleurs critiquable). Il peut s'exprimer dans le langage commun de la façon suivante : si dans une enceinte hermétiquement close, sans échange possible de chaleur ni d'énergie d'aucune autre sorte avec l'extérieur, on met ensemble des corps à diverses températures, ainsi qu'un

certain nombre de mécanismes en marche (moteurs à vapeur, moteurs électriques ou autres, utilisant des sources d'énergie situées dans l'enceinte fermée), au bout d'un temps plus ou moins long tous les mécanismes s'arrêteront, toutes les différentes formes d'énergie se transformeront en chaleur et cette chaleur même se répartira peu à peu dans l'enceinte de manière que la température y soit la même en tout point. Si l'on traduit cet ensemble de phénomènes par des mesures, on voit que l'entropie du système fermé croît sans cesse jusqu'à la plus grande valeur qu'elle puisse atteindre.

Or, ce deuxième principe de la thermodynamique a été étendu à l'univers tout entier, d'une façon abusive, ainsi que l'a déjà rappelé Schatzman dans son intervention de tout à l'heure. Clausius et certains autres savants en sont ainsi arrivés à décrire l'évolution de l'univers comme un phénomène irréversible, ne pouvant se dérouler que dans un sens déterminé. On aboutit alors à des conclusions dont Engels dans *la Dialectique de la nature* [1] avait déjà mis en évidence le caractère réactionnaire. L'univers tout entier est considéré comme un gigantesque ensemble d'objets et de machines dont toute l'énergie tend à se transformer peu à peu en chaleur. Il doit donc finalement achever son existence, lorsque tous les mécanismes se seront arrêtés et que tous les corps qu'il contient seront à une même température (théorie de la *mort thermique* de l'univers). Si l'on remonte, au contraire, vers le passé, on doit trouver des formes d'énergie de plus en plus variées, des différences de température de plus en plus grandes. On ne peut donc, sans aboutir à des contradictions absurdes, supposer que l'univers a existé de tout temps ; à la mort thermique correspond la nécessité d'une impulsion initiale, d'une création.

Le manque de fondement d'une extrapolation aussi aventurée du principe de Carnot-Clausius, dont les matérialistes, après Engels, n'ont cessé de souligner les arrière-pensées idéalistes, a paru évident dès que Boltzmann a montré que ce principe n'était pas une loi absolue, mais une loi statistique.

Cette découverte établissait déjà qu'il n'était pas applicable dans l'infiniment petit, comme le montre le mouvement brownien. Mais sa nature statistique a permis également de montrer, comme Henri Poincaré lui-même l'a fait dans ses *Leçons sur les hypothèses cosmogoniques* [2], qu'il n'y avait aucune raison d'appliquer ce principe dans les espaces interstellaires, où la densité des molécules gazeuses est extrêmement faible et où, par conséquent, les lois de probabilités, correspondant, à l'échelle humaine, à la présence simultanée d'un grand nombre de particules, ne peuvent plus être valables.

On voit donc que, rien dans la science ne permet d'affirmer l'extension à l'univers tout entier du principe de Carnot et de la loi de la croissance de l'entropie. L'inquiétude du docteur Bérard n'est donc aucunement fondée.

Les partisans de la mort thermique de l'univers pouvaient encore prétendre cependant, jusqu'à ces dernières années, que si cette extrapolation du deuxième principe ne pouvait pas être démontrée, on n'en n'avait pas non plus établi la fausseté d'une façon certaine. Or, le savant soviétique Plotkine a repris en 1950 l'étude mathématique des problèmes posés par la notion d'entropie et il a pu démontrer [3] d'une façon

---

1. Engels : *Dialectique de la Nature*, trad. Bottigelli, pp 291-292. Cf. aussi P. Lamennais : *L'origine des Mondes*, éd. 1953, p. 263 et suivantes.
2. Henri Poincaré : *Leçons sur les hypothèses cosmogoniques*, p. xviii.
3. J. R. Plotkine : *Journal de Physique théorique et expérimentale de l'U.R.S.S.*, vol 20 p. 1051, nov. 1950.

irréfutable que le principe de Carnot-Clausius ne pouvait s'appliquer dans un univers infini, ni même dans une partie quelconque de cet univers, à condition que cette partie contienne un nombre infini de particules.

Je crois donc qu'il n'y a aucune raison pour nous de réexaminer ce problème. Nous devons considérer que la science dans son état actuel l'a complètement résolu et que ceux qui, comme Pie XII et d'autres, font encore appel à la théorie de la mort thermique pour essayer d'introduire la nécessité complémentaire d'une création, sont de véritables falsificateurs de la science.

★

Emile BOTTIGELLI, *agrégé de l'Université.*

COMMENT LÉNINE LIT HEGEL

Les Editions sociales publieront au cours de la prochaine année d'édition les *Cahiers philosophiques* de Lénine. Ainsi sera accessible au public français le texte intégral de ces fameux « cahiers » dont on ne connaissait jusqu'ici grâce à Henri Lefebvre que les *Cahiers sur la dialectique,* qui sont devenus depuis fort longtemps introuvables.

Je n'ai pas l'intention de vous présenter cette œuvre, beaucoup trop riche pour qu'il soit possible d'en analyser même un seul aspect dans une intervention de quelques minutes. Les réflexions qu'inspire à Lénine la lecture d'ouvrages aussi différents que la *Métaphysique* d'Aristote ou *la Philosophie moderne* d'Abel Rey constituent un véritable trésor, source d'innombrables méditations philosophiques. Ces notes, qui ont l'inestimable avantage de nous montrer comment s'élabore la pensée de Lénine, de nous faire participer à ses réactions les plus directes, enrichiront certainement le patrimoine philosophique du marxisme accessible aux Français, et seront, nous l'espérons, l'occasion de nombreux travaux personnels qui permettront de mieux connaître le matérialisme dialectique.

Je voudrais me borner à quelques remarques sur la façon dont Lénine lit Hegel et qui me semblent de nature à éclairer son activité de philosophe.

★

Et tout d'abord dans quelles circonstances Lénine lit-il Hegel ?

Si les carnets de philosophie publiés sous le titre de *Cahiers philosophiques* datent d'époques différentes et s'échelonnent entre 1895 et 1916, les notes prises sur la *Science de la logique,* l'*Histoire de la philosophie* et la *Philosophie de l'Histoire* datent toutes de 1914-1915, ou plus exactement les cahiers qui les contiennent sont rédigés entre septembre 1914, date de l'arrivée de Lénine à Berne, et mai 1915, époque à

laquelle il commence à se documenter en vue de sa grande analyse de l'impérialisme. Les notes se rapportant à Hegel constituent la matière de huit cahiers, alors que l'ensemble des textes reproduits dans les *Cahiers philosophiques* représente la matière de dix cahiers. C'est dire la grande importance que Lénine a attachée à l'étude approfondie des œuvres de Hegel.

Et ce n'est pas par hasard que cette étude se place à cette date. La présence de Lénine à Berne ne suffit pas à la justifier. En fait elle s'inscrit dans la logique interne de la pensée de Lénine. Elle se place à un moment où il sent le besoin impérieux d'approfondir la méthode même du marxisme : la dialectique.

Pour le chef du prolétariat révolutionnaire russe qu'était Lénine, il s'agissait d'affermir une méthode qui seule permettait de s'orienter avec sûreté dans une situation confuse, difficile, où il s'agissait de percer à jour les mensonges de la bourgeoisie qui avait déchaîné la guerre, d'éclairer la classe ouvrière sur les perspectives justes qui s'ouvraient à elle et de déterminer sans erreur la politique révolutionnaire. Le parti marxiste le plus puissant, le parti social-démocrate allemand, venait, en votant les crédits de guerre, de trahir la cause du prolétariat et sa volonté de paix, affirmée aux Congrès de Stuttgart et de Bâle. C'était là l'aboutissement logique d'une trahison du marxisme qui avait commencé en 1898, lorsque Bernstein avait déclaré dans son livre *Socialisme théorique et social-démocratie pratique* : ce qu'il y a de mauvais dans le marxisme, c'est la dialectique.

Lénine n'avait cessé de critiquer la trahison politique des dirigeants révisionnistes. C'est l'abandon de la dialectique qui lui apparaît maintenant comme l'élément essentiel, l'explication qui justifiait tous les renoncements successifs de la social-démocratie allemande. A quel point cette question de méthode le préoccupait, nous en avons la preuve dans un article qu'il rédige en octobre 1913 et qui ne sera publié qu'en 1920. Les quatre volumes de la correspondance de Marx et d'Engels venaient de paraître. Lénine les avait lus et en avait immédiatement apprécié la valeur théorique inestimable. Or il est caractéristique qu'à ce propos il écrive :

> Si l'on essaye d'un seul mot de définir, pour ainsi dire, le foyer de toute la correspondance, le point central vers lequel convergera tout le faisceau des idées émises et étudiées, ce mot sera la dialectique. L'application de la dialectique matérialiste à l'économie politique, remaniée de fond en comble, à l'histoire, aux sciences naturelles, à la philosophie, à la politique et à la tactique de la classe ouvrière, — voilà ce qui intéresse le plus Marx et Engels ; c'est là qu'ils apportent ce qu'il y a de plus essentiel et de nouveau ; c'est en cela que consiste leur marche géniale en avant dans l'histoire de la pensée révolutionnaire [1].

C'est cette question de méthode qui lui apparaît comme essentielle. Aussi, dans la période difficile que traverse le mouvement ouvrier, il va par une démarche toute naturelle remonter aux sources. Il refait en quelque sorte l'itinéraire intellectuel de Marx et d'Engels, et lit à cette époque d'abord Feuerbach, puis Hegel. La nature même des œuvres qu'il lit est caractéristique. Il commence par la *Science de la Logique* et lorsqu'il lit les *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, il relève essentiellement ce qui s'y rapporte à la dialectique. S'il lit Hegel, c'est donc avec la préoccupation constante de confronter sa propre méthode avec l'expression la plus haute de la dialectique idéaliste, de s'enrichir et de l'approfondir à son contact, mais aussi de bien marquer tout ce qui sépare l'une de l'autre.

---

1. *Marx-Engels-Marxisme*, p. 55.

★

Comment Lénine lit Hegel, il nous le dit lui-même :

D'une manière générale je m'efforce de lire Hegel en matérialiste : Hegel, c'est le matérialisme mis tête en bas (d'après Engels) — c'est-à-dire j'élimine en grande partie le bon Dieu, l'Absolu, l'Idée pure, etc... (p. 86).

Il s'efforce donc d'éliminer tout ce qui est chez Hegel construction idéaliste, système, théologie. Il le fait parfois sous forme de brèves remarques ironiques en marge du texte, comme : *Mysticisme !* ou : *A bas le ciel !* ou encore : *Ce pauvre bon Dieu, il suffit qu'on mentionne le mot existence pour qu'il se sente visé !* (p. 123). Mais il détecte aussi sous la formulation hégélienne tout ce que la concession idéaliste a d'inutile. Ainsi quand Hegel écrit :

Il n'y a rien, rien dans le ciel, ni dans la nature ou dans l'esprit, ou ailleurs qui n'implique aussi bien l'immédiateté que la médiateté,

Lénine commente :

Le ciel — la nature — l'esprit. Enlevons le ciel : matérialisme (p. 85).

Il sait déceler ce qui fait la valeur profonde de la pensée hegelienne, ce qui en fait une pensée véritablement scientifique, c'est-à-dire reflétant exactement les processus de la nature et de l'esprit. Il va à ce qui est l'essentiel, et le jugement qu'il note à la fin de la section « l'Idée » est caractéristique :

Il est remarquable que tout le chapitre sur l' « Idée absolue » ne mentionne presque pas le mot Dieu (à peine une fois le « concept divin » fait-il une petite apparition) : et de plus — ceci N. B. — ce chapitre ne contient presqu'aucun *idéalisme* spécifique, mais il a comme sujet essentiel : la MÉTHODE *dialectique*. La somme et le résumé, le dernier mot et l'essence de la Logique de Hegel, c'est la méthode dialectique — ceci est tout à fait remarquable. Et encore ceci : dans l'œuvre la *plus idéaliste* de Hegel, il y a *le moins* d'idéalisme, *le plus* de matérialisme. C'est contradictoire, mais c'est un fait ! (p. 192).

Lorsque la pensée de Hegel s'exprime sans qu'intervienne l'idéalisme spécifique, qu'elle reflète la réalité objective, Lénine n'hésite pas à noter combien elle est proche du matérialisme.

Un exemple. Il relève un très important passage de Hegel sur le rapport du phénomène à la loi ou celui-ci écrit :

Cette identité [du phénomène et de la loi], qui est la base du phénomène, et qui fonde la loi, est son moment propre. La loi ne se trouve donc pas au-delà du phénomène, mais lui est *directement immanente* ; le règne des lois est le calme reflet du monde existant ou phénoménal.

Voici le commentaire de Lénine :

C'est une définition remarquablement matérialiste et remarquablement juste (en particulier le mot « calme »). La loi prend ce qui est calme — et c'est pourquoi la loi, toute loi, est étroite, incomplète, approximative (pp. 125-126).

★

Il serait long d'énumérer tous les points où Lénine retrouve ainsi ce qui chez Hegel

est le produit d'une pensée valable, scientifique, et que le marxisme doit assimiler.

Et d'ailleurs tel n'est pas mon propos. Il appartiendra aux philosophes d'enrichir à la lecture de ces textes leur connaissance de la méthode dialectique et de faire apparaître tout ce qu'ils apportent à notre pensée. Il n'est pas douteux que l'œuvre de Hegel est pleine d'éléments féconds pour qui sait la lire. Et Lénine est de ceux qui nous apprennent à la lire et à y aller à l'essentiel.

Une des grandes idées que Lénine met en relief chez Hegel, c'est qu'il affirme que la connaissance du réel est possible et que celle-ci est un processus qui s'approche de plus en plus de la vérité. La logique n'est pas pour lui la simple condition de l'accord de l'esprit avec lui-même. Elle est le reflet dans la pensée des lois du monde objectif. La logique est donc, pour Hegel, non point quelque chose de formel, de figé, mais un instrument de notre connaissance du réel qui doit se transformer à mesure que notre connaissance progresse. Lénine écrit :

La logique est la théorie non des formes extérieures de la pensée, mais des lois du développement de « toutes les choses matérielles naturelles et spirituelles — c'est-à-dire du développement de tout le contenu concret de l'univers et de la connaissance de celui-ci — c'est-à-dire le bilan, la somme, la conclusion tirée de l'histoire de la connaissance du monde » (p. 76).

Et plus loin (p. 96) :

Il est visible que Hegel prend son développement autonome des concepts, des catégories en liaison avec toute l'histoire de la philosophie. Cela donne un *nouvel* aspect à toute la Logique.

La connaissance est donc un mouvement progressif qui va du connu à l'inconnu et Lénine, soulignant toute la critique de l'agnosticisme kantien que l'on trouve chez Hegel, montre à plusieurs reprises comment la chose en soi devient la chose pour nous. L'apparence et l'essence, le phénomène et la loi traduisent à des degrés différents la même réalité. Ainsi Lénine note :

Hegel est pour la « signification objective » de l'apparence, de la « donnée immédiate ». Des philosophes plus petits discutent pour savoir s'il faut prendre comme base l'Essence OU BIEN la donnée immédiate (Kant, Hume, tous les machistes). Hegel remplace l'*ou bien* par l'*et* en expliquant le contenu concret de cet « et » (p. 111).

Et après l'exposé par Hegel de la dialectique du phénomène et de la loi, il note de nouveau :

Ergo la *Loi* et l'*Essence* sont des concepts du même genre (du même ordre) ou plus exactement du même niveau qui expriment l'approfondissement de la connaissance humaine des phénomènes, de l'Univers, etc. (p. 126).

Et encore, un peu plus loin :

Ce qui est le fond ici, c'est que le monde des phénomènes et le monde en soi sont des *moments* de la connaissance de la nature par l'homme, des degrés, des *changements*, des approfondissements de la connaissance.

★

C'est ainsi que Lénine lit Hegel. Il le lit comme Marx et Engels le lisaient, soucieux de dégager le noyau rationnel de la pensée, de le débarrasser de sa gangue mystique et idéaliste. C'est bien là lire Hegel en matérialiste.

Et l'on voit apparaître alors tout ce dont le détour historiquement nécessaire de

la pensée par l'idéalisme l'a enrichie. C'est à juste titre que l'on peut considérer la méthode hégélienne comme le développement suprême de la philosophie classique. Mais cela signifie aussi que continuer Hegel dans la voix de l'idéalisme ne peut conduire qu'à une décadence.

La lecture de Hegel peut être pour nous encore une source d'enrichissement. Elle nous permettra sans doute de mieux approfondir certains aspects de la dialectique marxiste. Encore faut-il le faire avec cette vigueur de pensée et cette intransigeance sur les principes dont Lénine nous donne l'exemple dans les *Cahiers philosophiques*. Et sur ce plan la leçon de Lénine reste toujours féconde et actuelle pour le philosophe.

Paul RUMPF, *professeur agrégé*

LA PENSÉE DE LÉNINE ET LA THÉORIE ATOMIQUE

Au cours d'un colloque consacré à l'analyse de la pensée de Lénine, à l'étude de ce qu'elle nous apporte dans le domaine des sciences et de la philosophie, le chimiste aussi a son mot à dire. En relisant *Matérialisme et empiriocriticisme,* on voit nettement comment les acquisitions de la science des transformations de la matière et l'histoire de son développement fournissent des exemples concrets à l'exposé des idées fondamentales du matérialisme dialectique. Ces exemples nous montrent, solidement fondées chez Lénine, la conviction de l'existence d'une réalité objective et la conviction de la validité des représentations scientifiques, le critère de cette validité étant essentiellement la pratique qui permet à l'homme d'agir sur la nature, dans la mesure où ses conceptions la reflètent avec fidèlité.

Ce que je voudrais surtout souligner ici, c'est à quel point les résultats les plus récents confirment avec éclat le point de vue de ceux qui ont ainsi fermement affirmé la réalité objective du monde moléculaire et atomique, à une époque où, notamment en France, la véritable signification de son reflet dans la pensée scientifique était généralement méconnue.

Non seulement vers 1908, lorsque Lénine réfutait les thèses de Mach, mais bien plus tard encore, un enseignement officiel, dont l'objectivité apparente cachait un étroit positivisme, se targuait de rigueur en présentant la théorie atomique comme un symbolisme conventionnel et commode, dont le seul intérêt aurait été une « économie de pensée ».

Qu'est-il advenu des hypothèses dont le caractère délibérément matérialiste effrayait tant d'esprits distingués de la génération qui a précédé la nôtre ? Elles sont devenues une réalité tangible, visible. Aux symboles ont succédé les modèles, des modèles de plus en plus précis, de plus en plus riches, reflétant de mieux en mieux la réalité « inépuisable », pour reprendre le qualificatif même de Lénine.

La science de la structure de la matière est née de l'interprétation des transformations chimiques. Dès la fin du XIX^e^ siècle, elle avait prouvé sa fécondité pratique en guidant un prodigieux développement industriel, mais seule, la disymétrie de certaines molécules avait été directement mise en évidence par des recherches physiques sur le

pouvoir rotatoire en solution. Dans les années où Lénine écrivait *Matérialisme et empiriocriticisme*, la physique corpusculaire en plein essor confirmait directement l'idée d'une structure discontinue de la matière et de l'électricité, et on parvint à déterminer la grandeur absolue des atomes et des molécules. Depuis lors, d'immenses progrès ont été accomplis dans la même voie : on a calculé les distances et les forces intramoléculaires ou intermoléculaires, la mécanique ondulatoire a rattaché à quelques principes fondamentaux l'essentiel des connaissances concernant la structure des atomes, leurs interactions avec la lumière, leurs divers modes d'arrangement dans les molécules et les cristaux.

Sur le plan technique des résultats encore plus saisissants ont été obtenus : aujourd'hui, la physique nucléaire crée des atomes de types nouveaux, le microscope électronique permet de voir les ultra-virus, molécules géantes douées de propriétés qui permettent de les considérer comme la forme la plus simple de la matière vivante. Enfin, le microscope électronique à champ électrostatique nous montre aisément la silhouette de gros atomes isolés, tels que ceux de baryum ; les phtalocyanines, colorants dont les molécules renferment seulement une soixantaine de petits atomes légers, nous apparaissent selon l'orientation, sous l'aspect de petits disques ou de trèfles à quatre feuilles, en plein accord avec les formules des chimistes. On peut suivre visuellement leurs mouvements, leur condensation sur un cristal métallique, leur évaporation, leur destruction thermique...

Tandis que d'ingénieux appareils élargissent ainsi sans cesse notre champ de visibilité, les difficultés provisoires de la théorie, les « paramètres cachés » sont délégués à un niveau plus profond que celui de l'atome, si longtemps considéré comme hypothétique. Aujourd'hui on rencontre des difficultés au niveau des électrons, plus exactement lorsqu'on cherche à préciser ce qui détermine le comportement des particules constitutives des atomes. On a reculé les limites de la connaissance des effets et des causes au delà des faits dont la mécanique ondulatoire ne fournit encore qu'une interprétation statistique. Et l'histoire même de la science doit nous encourager à aller plus loin, guidés par une méthode de pensée sans cesse éprouvée et enrichie.

Ici devrait se placer une intervention de Jacques Servan : « Comment Lénine nous aide à répondre aux problèmes actuels en économie politique ». L'auteur n'ayant pu revoir son manuscrit et nous le renvoyer à temps pour être composé dans le présent numéro, nous nous excusons de ne pouvoir le publier ici.

Ernest KAHANE, *maître de recherches au C.N.R.S.*

UN ASPECT DES PROBLÈMES ACTUELS DE LA BIOLOGIE

Je vais essayer de traiter, en un temps record, un aspect des problèmes actuels de la biologie qui n'est pas encore parfaitement clair dans mon esprit ; je doute par conséquent de réussir à le rendre parfaitement clair dans le vôtre !

Ma tentative est en effet ambitieuse, car je vais essayer de coordonner différentes lignes de travaux soviétiques, que ni leurs auteurs ni leurs commentateurs n'ont essayé à ma connaissance de coordonner dans ce sens.

Il s'agit de rattacher à la dialectique du continu et du discontinu différentes séries de travaux qui, bien que controversés, me paraissent être parmi les plus importants et les plus stimulants de la biologie contemporaine : la théorie de l'espèce, l'apparition de cellules aux dépens d'éléments acellulaires, la resynthèse des protéides sous haute pression.

★

La pensée traditionnelle dans le domaine de l'espèce était basée sur le discontinu. Fixiste, elle considérait les espèces comme constituant chacun un monde à part, parfaitement distinct de tous les autres. La pensée des matérialistes mécanistes français du XVIII[e] siècle, dont le type est Buffon et Diderot, a introduit un élément de continuité entre les différentes espèces, préparant ainsi les voies à l'évolutionnisme. Il y a passage continu des différences individuelles aux différences variétales, et de celles-ci aux différences spécifiques ; elles ne se distinguent que par leur degré plus ou moins accusé.

Ce point de vue a prévalu avec le succès des thèses évolutionnistes. On admet volontiers que tous les systèmes sont possibles, qu'ils ont tous été, si j'ose dire, expérimentés par la nature, et que seuls ont pu subsister les plus compatibles avec les conditions du milieu.

D'après les recherches soviétiques qui ont abouti à la théorie de l'espèce de Lyssenko, ce ne serait pas seulement la compatibilité avec le milieu qui déterminerait la stabilité d'une espèce, ce serait en premier lieu la compatibilité avec un certain équilibre interne. Les conditions de milieu varient d'une façon continue, l'espèce d'une façon discontinue. Il n'y aurait pas lieu d'envisager avec Darwin la disparition des formes intermédiaires : ces formes intermédiaires n'auraient pas existé.

Notons que cette conception de Lyssenko sur les espèces, née en 1949 d'observations effectuées à grande échelle, correspond au développement parfaitement conséquent de sa pensée. Rappelons-nous notre surprise devant l'argumentation de Lyssenko sur la concurrence interspécifique et intraspécifique, lorsqu'il a proposé la plantation par nids de différentes espèces végétales. Cette argumentation supposait de toute nécessité un hiatus lorsqu'on passe d'une espèce à l'autre, puisque, selon Lyssenko, on passe ainsi du régime de la solidarité à celui de la concurrence. C'est donc à la fois pour obéir à un besoin logique de sa pensée et pour tenir compte des découvertes expérimentales que Lyssenko conçoit à présent l'espèce nouvelle comme résultant d'une discontinuité, d'un bond qualitatif effectué en une seule fois à partir de l'espèce ancienne. Toutes les combinaisons ne sont pas possibles, à plus forte raison ne sont-elles pas toutes également probables. Chaque espèce forme un nœud de stabilité dans le champ de la biologie, qui constitue ainsi un réseau discret, analogue à celui qu'on observe dans d'autres domaines de la connaissance.

★

Il résulte encore de la théorie de Lyssenko que la spécificité n'est pas le fait de l'organisme dans son entier, qu'elle n'est pas attachée à l'une ou l'autre de ses parties, qu'elle appartient à ses constituants de faibles dimensions, à la fois témoins et porteurs de la spécificité de tout l'organisme. Et lorsque, par un bond, par une discontinuité due aux conditions de milieu, il apparaîtrait un de ces constituants d'une

qualité nouvelle, la présence de ce constituant nouveau entraînerait l'apparition d'une espèce nouvelle au sein de l'espèce ancienne.

On s'est étonné que dans les observations faites jusqu'à présent, qui portent sur un petit nombre d'années, les espèces nouvelles ainsi apparues se confondent avec des espèces antérieurement connues : blé tendre au sein du blé dur, folle avoine au sein de l'avoine, seigle au sein du blé. Cela n'exclut en aucune façon que, par le progrès de l'évolution, apparaissent de loin en loin les espèces nouvelles qui assurent l'évolution du monde vivant. L'évolution n'exige pas que n'importe quel système nouveau puisse apparaître.

Ces notions de la discontinuité des systèmes possibles et de la spécificité de l'ensemble attachée à la spécificité des éléments, me paraissent importantes. Je tenterai de les retrouver à la base d'autres séries de travaux soviétiques.

★

D'après Lepechinskaïa, l'apparition de cellules nouvelles ne se produit pas seulement aux dépens d'éléments cellulaires préformés, mais aussi par transformation d'éléments non cellulaires. Dans le vitellus de l'œuf de poule, dans un broyat d'hydre, dans un centrifugat de levure, il apparaît des cellules, qui sont des éléments normaux de l'embryon de poulet, de l'hydre, de la levure. Les caractères spécifiques ne sont donc pas conditionnés par l'organisation cellulaire, ils appartiennent déjà à des éléments infracellulaires. La spécificité se trouve à un niveau inférieur à celui où on la considère habituellement.

Des caractères analogues sont observés dans les travaux de l'école du biochimiste soviétique Bresler. D'après Bresler et ses élèves, il y a resynthèse des protéides aux dépens d'hydrolysats enzymatiques de gélatine, d'insuline, d'ovalbumine, de serumalbumine soumis à des pressions très élevées. Dans les conditions expérimentales adoptées, les protéides primitifs sont reconstruits, et présentent leur spécificité et leurs caractères biologiques habituels : propriétés antigéniques, hormonales, diastatiques, etc. Les caractères de leur spécificité sont donc déjà inclus dans une infrastructure, puisque les polypeptides de l'hydrolysat, dont le poids moléculaire moyen est de l'ordre de 1.000, qui comportent par conséquent une dizaine d'acides aminés au plus, ne fournissent pas des protéides quelconques par resynthèse, mais les propriétés mêmes dont ils proviennent par hydrolyse.

★

Le champ du possible offre donc moins de variété que l'on ne pensait. Comme dans les exemples précédents, c'est un domaine discret, et toutes les combinaisons imaginables ne sont pas possibles.

Il serait facile de rapprocher ces considérations de celles qui ont trait à des exemples tout à fait classiques dans le domaine de la physique, de la cristallographie, de la chimie, et je l'aurais fait si j'en avais eu le temps.

Je m'excuserai en terminant de ne pas avoir ramené les exemples que j'ai cités à l'enseignement de Lénine, conformément au thème qui est traité aujourd'hui. Comme il s'agit des travaux des biologistes soviétiques, tout imprégnés de l'enseignement de Marx et d'Engels, de Lénine et de Staline, cet enseignement se trouve implicitement contenu dans leurs études expérimentales comme dans leurs études théoriques. Il appartient à chacun d'entre nous de dégager les fondements idéologiques de ces travaux.

Nous ajoutons aux interventions qui ont eu lieu à cette séance le texte d'une communication que son auteur n'a pas eu le temps d'y faire et qu'il a bien voulu nous communiquer.

Lucien SEVE, *professeur agrégé au lycée de Talence (Gironde).*

DOGMATISME ET ANTIDOGMATISME

Je voudrais présenter une remarque à propos d'un passage du texte introductif de Lefebvre.

Lefebvre a dit :

> Je ne pense pas qu'on puisse dire que le marxisme ait traversé une crise... Cependant les éléments théoriques d'une telle crise se sont accumulés.

Certains camarades dans leurs interventions sont allés nettement plus loin et à leur avis il y aurait une crise du marxisme, une crise de dogmatisme.

Je voudrais me garder comme de la peste de tomber dans une querelle stérile et scolastique sur le point de savoir s'il y a lieu ou non d'employer l'expression : crise dogmatique. Une telle querelle verbale serait sans intérêt.

Mais dans cette affaire, il y a un point qui me paraît, lui, plein d'intérêt et d'importance — et qui est apparu comme un point central dans plusieurs interventions.

On a dit à cette tribune — je résume, mais je ne pense pas déformer : à plusieurs signes, nous reconnaissons que les éléments d'une crise dogmatique se sont accumulés. Par conséquent est particulièrement actuel l'enseignement antidogmatique de Lénine. L'idée la plus actuelle, la plus utile pour nous, de Lénine, c'est l'idée que le marxisme n'est pas un système figé, une doctrine dogmatique, mais une méthode scientifique.

Je suis d'accord avec cette thèse, à une réserve près : c'est que nous ne nous mettions pas à oublier maintenant un autre enseignement de Lénine, un enseignement complémentaire en quelque sorte, aussi profondément léniniste que le précédent et peut-être aussi actuel. Je veux parler de l'idée de Lénine selon laquelle l'accusation de dogmatisme faite au marxisme est aussi une vieille ficelle de l'idéalisme et de la réaction.

On a rappelé ici les erreurs de Marr et de Iarochenko, erreurs que certains ont semblé attribuer au dogmatisme, à l'incompréhension dogmatique du marxisme. Sans discuter cette interprétation, je voudrais rappeler une mésaventure récente qui n'est certainement pas le fruit de l'erreur dogmatique, bien au contraire la mésaventure de ces marxistes qui ont estimé que la thèse de Lénine sur l'inévitabilité des guerres entre pays capitalistes est aujourd'hui périmée. Staline dans son dernier ouvrage [1] a montré quelle profonde erreur était celle de ces camarades, qui se hâtaient un peu trop d'enterrer une thèse léniniste vieille de quarante ans.

---

1. J. Staline : *Les Problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.*, Editions sociales, Paris, 1952.

Voilà un exemple qui montre que si l'on peut commettre des erreurs dogmatiques en s'attachant superstitieusement à des formules sans voir le changement des conditions qui les rend périmées, on peut commettre aussi des erreurs de sens inverse, au nom d'un antidogmatisme présomptueux, en abandonnant purement et simplement des positions fondamentales du marxisme-léninisme sous le prétexte fallacieux que tout change.

Lénine a répété cent fois que le marxisme n'est pas un dogme, c'est vrai. Mais il a aussi répété cent fois que le marxisme contient des vérités objectives qui ne sont pas destinées à passer comme le café.

Dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, par exemple, Lénine s'en prend à Bogdanov qui accuse le marxisme de dogmatisme pour mieux le combattre.

> Bogdanov condescend... à reconnaître dans la théorie de la circulation de l'argent de Marx une vérité objective, mais uniquement « pour notre époque », et il qualifie de « dogmatisme » l'attribution à cette théorie d'une véracité « objective suprahistorique ». C'est de nouveau une confusion. Aucune circonstance ultérieure ne pourra modifier la concordance de cette théorie avec la pratique... Il est clair que parler ici du « dogmatisme » des marxistes, c'est faire une concession impardonnable à l'économie bourgeoise [1].

En un autre passage, Lénine reprend la même idée dans une formule frappante :

> Le terme dogmatique a une saveur philosophique toute particulière : c'est le mot dont les idéalistes et les agnostiques usent le plus volontiers contre le matérialisme [2].

★

Par conséquent, si nous ne voulons pas schématiser à tort, disons qu'en ce qui concerne la question du dogmatisme, l'enseignement de Lénine est double.

Premièrement, Lénine nous enseigne que le marxisme n'est pas un dogme figé, que le dogmatisme est une erreur. Ceci nous met en garde contre l'erreur sectaire.

Deuxièmement, Lénine nous enseigne que le marxisme n'est pas seulement une méthode aux résultats sans cesse changeants, mais qu'il contient des vérités objectives, et que l'accusation de dogmatisme formulée contre le marxisme est le recours préféré de ceux qui ne veulent pas accepter ces vérités et qui voudraient nous y faire renoncer par intimidation. Ceci nous met en garde contre l'erreur opportuniste qui consisterait, au nom de l'antidogmatisme, à faire à l'adversaire des concessions impardonnables, à bazarder des thèses marxistes fondamentales.

Ce deuxième enseignement de Lénine est-il moins actuel que le premier ? Pour ma part, je ne le crois pas. Je crois au contraire qu'en ce moment, certaines conditions sont réunies pour une nouvelle offensive antimarxiste, camouflée en offensive des esprits libres contre l'affreux dogmatisme marxiste.

Ces conditions, ces éléments, nous devons les chercher en tout premier lieu, me semble-t-il, dans les changements qui sont intervenus dans la situation internationale. Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Il se passe qu'à Berlin, la conférence à cinq est décidée. Il se passe que des délégations françaises vont à Moscou signer des contrats commerciaux. Il se passe que des artistes soviétiques sont reçus officiellement en France

---

1. V. I. Lénine : *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 123, Editions sociales, Paris, 1948.
2. *Idem*, p. 118.

et que la Comédie française part pour l'U.R.S.S. Il se passe que les impérialistes qui refusaient tout cela depuis des années sont aujourd'hui contraints par la force des choses, par la force grandissante du camp antiimpérialiste, par leur faiblesse croissante à eux impérialistes — contraints à réviser certaines de leurs positions. Ce n'est pas l'U.R.S.S. qui a changé ses positions dans cette affaire, mais ce sont les impérialistes. Comment voulez-vous que les Impérialistes expliquent leur changement sans se démasquer du même coup comme les fauteurs de la tension internationale pendant ces dernières années ? Evidemment ils n'ont qu'une ressource : essayer de faire croire que c'est l'U.R.S.S. qui change, que c'est le camp du socialisme qui change, qui renonce à son intransigeance, qui vient à composition. D'où toutes les campagnes, du *Monde* à *Paris-Match,* pour accréditer l'idée minable d'un prétendu « new-look » soviétique depuis la mort de Staline.

Cependant les impérialistes n'ont pas abandonné leurs plans agressifs, et il y a beaucoup de points sur lesquels ils se sentent encore assez forts pour bafouer la volonté des peuples, pour refuser la discussion, comme par exemple sur le problème allemand. Comment les impérialistes peuvent-ils chercher à expliquer leur refus archi-impopulaire de la négociation ? Evidemment, en prétendant plus que jamais que sur tous ces points l'intransigeance soviétique subsiste, en renforçant leur campagne contre la prétendue intransigeance soviétique. Ainsi, le nouveau rapport de forces entre les deux camps impose à l'impérialisme une double campagne idéologique de propagande : d'une part pour faire croire que si on peut négocier, c'est parce que l'U.R.S.S. a changé depuis la mort de Staline ; — d'autre part pour faire croire que si la négociation est impossible sur plusieurs points, c'est parce que l'U.R.S.S. met des bâtons dans les roues.

★

Ainsi l'offensive antidogmatique prend tout son sens. Dans la période présente, comme il y a quarante ans, l'accusation de dogmatisme lancée contre le marxisme est une manœuvre de l'ennemi destinée à impressionner ceux qui manquent de fermeté et si possible à nous faire broncher, à nous faire abandonner nos positions de principe.

Par exemple, à propos des articles de Khatchaturian, de Chostakovitch, d'Ehrenbourg, on cherche, par un contre-sens complet et voulu sur les textes, à nous faire renoncer aux principes du réalisme socialiste, comme si le réalisme socialiste, l'Etat soviétique, le parti communiste étaient la source des travers bureaucratiques, alors qu'ils sont en réalité les combattants les plus déterminés et les plus sûrs garants contre les travers bureaucratiques.

Dans ces conditions, le thème de l'antidogmatisme est à mon avis un thème qu'il faut aborder avec des idées très claires. Pour chasser dans nos rangs et dans nos esprits le dogmatisme, l'étroitesse sectaire dans la compréhension du marxisme, c'est une chose toujours nécessaire et excellente, et je suis d'accord avec ceux qui ont mis l'accent sur ce point.

Mais céder à l'ennemi, à la calomnie de l'ennemi nous accusant de dogmatisme là où en réalité nous défendons des positions fondamentales et des vérités objectives, comme par exemple dans la question de l'art soviétique, c'est faire un faux pas vers l'opportunisme, c'est être infidèle au deuxième enseignement de Lénine sur lequel j'ai voulu insister, c'est ne pas voir que l'antidogmatisme est aussi une arme bien connue de la réaction.

SEANCE DE LA SOIREE

La dernière séance du Colloque présidée par Marcel CACHIN était réservée à une allocution de son président et aux discours de deux membres du Comité directeur de la Pensée, *le docteur Henri Wallon et Georges Cogniot.*

Marcel CACHIN, *professeur de philosophie, député de Paris.*

CROYEZ que je suis très sensible à l'honneur que vous voulez bien me réserver de présider cette réunion, à mes yeux d'une grande importance pour l'éducation des jeunes intellectuels français qui cherchent la Vérité.

Nous vivons à une heure historique où les peuples, inquiets, anxieux, malheureux et de plus en plus soulevés partout contre le régime qui les opprime, *cherchent leur chemin vers une humanité nouvelle.* Rarement, au cours des temps, a-t-on assisté à de tels bouleversements. Et tout nous indique que ces bouleversements ne font que commencer d'agiter l'univers entier.

Des maîtres de notre enseignement ont eu raison d'instaurer ce colloque d'aujourd'hui. Comme initiation, ils ont proposé d'étudier la *pensée de Lénine,* qui fut un philosophe et un savant.

Il est impossible en effet de juger sainement des diverses solutions et doctrines de notre temps sans évoquer la grande figure de ce géant de la pensée, qui fut en même temps le plus puissant des hommes d'action.

Il n'est pas d'homme moderne qui ait plus que Lénine contribué à changer la face du monde.

Il a dirigé l'une des plus importantes révolutions de tous les temps. En libérant de la domination inhumaine du capitalisme et de l'impérialisme le plus vaste et le plus peuplé des Etats de l'Europe, en y établissant le pouvoir du socialisme, il a ouvert un cours nouveau de l'histoire. Et tous les événements que nous vivons désormais et qui, sous nos yeux, ébranlent le monde entier, sont la suite de la victoire du peuple russe guidé par Lénine, il y a 37 ans.

Dans quelles conditions Lénine a-t-il pu jouer un rôle historique d'une telle portée universelle et lointaine ?

Sans doute, comme on vous l'a démontré, parce qu'il s'était armé dès le début de sa vie d'une philosophie fondée en raison, parce qu'il avait acquis une connaissance approfondie des résultats de la science la plus moderne.

Vous savez qu'il fut le plus fidèle disciple de Marx et que, comme lui, il

défendit avec passion la conception du matérialisme dialectique. Pour ces penseurs, le monde subit un procès de métamorphose, d'évolution et de développement perpétuel. Marx avait révélé les lois scientifiques qui régissent la nature comme les sociétés humaines. Et mon propos n'est pas de répéter, après les maîtres justement réputés que vous avez entendus aujourd'hui, les mérites et la valeur incomparable du *savant* véritable que fut Lénine.

★

Mais laissez-moi rappeler aux jeunes quelques souvenirs précis de *l'homme d'action* dont la conception révolutionnaire domina de haut et domine encore (on ne saurait trop le répéter) tous les événements de notre xx[e] siècle.

Jeune encore, Lénine, chassé de sa patrie par la barbare réaction tsariste, avait dû s'exiler durant plusieurs années. Il avait vécu pauvrement en Europe, observant d'un œil aigu tous les phénomènes sociaux de son époque et fréquentant assidûment les universités et les bibliothèques. En même temps, il surveillait avec une extrême attention les mouvements du prolétariat international, et naturellement ceux du prolétariat de la Russie, accablé de misère et de servitude. Il s'armait de toutes les connaissances avec la perspective qu'il se préparait ainsi à l'action, car il n'avait jamais séparé la théorie révolutionnaire de la pratique.

Il avait appris qu'il y avait une dialectique des choses et de la pensée, et que c'est en observant très scrupuleusement les faits de la vie mouvante qu'on atteint l'essentiel.

De l'exil et au prix de difficultés multiples et répétées, il avait réussi à dresser en Russie même un parti instruit, homogène, discipliné, une avant-garde de travailleurs d'élite prêts à l'action. De Paris, de Londres, de Zurich, il avait édité pour eux des journaux nombreux d'éducation populaire, qui étaient répandus malgré les polices et la répression du tsarisme. Il fut toujours convaincu de la nécessité d'un parti instruit et strictement discipliné. De l'exil lointain, il donnait tous ses soins à construire en Russie même cet instrument de première nécessité.

Vint en 1914 la première guerre mondiale. Pendant trois ans, elle accumule sur la Russie des désastres sans nombre. L'armée du tsar avait perdu, disait-on, cinq millions de soldats envoyés à la boucherie. Le peuple excédé exigea l'abolition du régime pourri, responsable du désastre.

Un pouvoir prétendu libéral lui succéda pendant quelques mois. Mais, comme il avait décidé de poursuivre la guerre, l'armée et le peuple à bout de forces se refusèrent à le suivre. Partout, du front à l'arrière, se formèrent des Conseils de soldats, d'ouvriers et de paysans, qui étaient résolus à imposer la paix. C'est à ce moment que Lénine exilé trouva le moyen de rentrer dans sa patrie. En avril 1917, le jour même de son retour, il fut reçu triomphalement par le peuple de Pétrograd et dès le premier contact, il l'appelle à se dresser pour terminer immédiatement le massacre. Dès ce moment, le but de Lénine est tout tracé. Il prévoit clairement la conclusion de tout le drame sanglant que vit son malheureux pays. Et pendant sept mois, d'avril à novembre, il va préparer jour à jour les conditions de la délivrance. D'avril à novembre, l'armée russe, composée essentiellement de paysans, n'a cessé de se décomposer. Elle exige la paix. Malgré les gouvernants, les soldats quittent en masse le front. Je fus en 1917 le témoin de cet exode général et irrésistible.

Dans ces conjonctures, Lénine prend la résolution hardie d'appliquer dès qu'il le pourra les règles de l'insurrection, dont il a appris qu'elle était un art méticuleux qu'on ne saurait improviser. L'insurrection, dit-il, ne peut pas, sans les plus graves dangers, reposer sur un complot, comme le croyaient les blanquistes ; ni sur un parti, même éduqué, mais malgré tout restreint ; elle repose sur l'enthousiasme et la confiance de la majorité du peuple, avec à sa tête la classe ouvrière.

Le succès exige aussi que l'ennemi de classe hésite, qu'il se sente lui-même affaibli. Aux yeux de Lénine, qui surveille à chaque heure le déroulement des événements, toutes les conditions objectives sont remplies à l'automne.

Lénine prend la responsabilité de donner l'ordre. Il se souvient des préceptes de Marx et des Jacobins de 93 : De l'audace et encore de l'audace ! Puisque l'heure est venue, en avant ! Et le peuple suit. Il s'empare de la capitale et met en fuite le gouvernement réactionnaire. En une journée décisive, c'est la victoire !

Sur le champ, Lénine prend les premiers décrets. La paix est offerte à tous les peuples et à leurs gouvernements. Les Soviets des soldats, ouvriers et paysans deviennent les organismes dirigeants du pouvoir. Les banques et les usines sont nationalisées ; la terre des féodaux est remise gratuitement aux paysans qui la travaillent. L'Union des paysans et des ouvriers était la condition première du succès de la Révolution. Elle est réalisée !

Ainsi résumées en quelques brèves formules, *ces dramatiques journées ont décidé du sort de l'univers* ! La Révolution la plus décisive de tous les temps était victorieuse. C'est Lénine qui en avait personnellement dirigé méticuleusement tous les détails avec fermeté, avec calme, en pleine possession de lui-même, avec un rare esprit pratique de décision et d'organisation. Lénine obéissait sans hésiter à la formule qu'il nous répéta plus tard en 1920 : « Allez de l'avant, et les hommes surgiront ! ».

Mais il fallait un Lénine pour « *aller de l'avant* » en Novembre et pour entraîner la confiance de millions d'hommes.

Ce sera là son immortel privilège devant l'avenir !

★

Tel fut le rôle de ce grand génie à l'un des moments les plus importants de toute l'histoire humaine. Il avait eu raison d'avoir une confiance absolue dans le peuple, dans ses initiatives, dans son énergie créatrice. Il n'avait pas seulement donné un développement puissant à la doctrine de salut du monde. Il a fondé la première société socialiste dans le monde.

Ce gouvernement devint tout de suite l'effroi de tous les pouvoirs bourgeois de l'univers. Tous s'unirent pour le combattre. Pour leur honte et, pendant deux ans, ils font envahir la Russie par leurs armées de l'intérieur et de l'extérieur.

Mais la décision du peuple russe guidé par Lénine était telle que ces tentatives criminelles échouèrent toutes. A ces dates de 1919 et de 1920, le prolétariat français aida noblement le prolétariat soviétique contre ses ennemis.

★

Pour donner une preuve nouvelle de l'admirable et profond esprit d'analyse de Lénine, je voudrais en terminant évoquer un autre souvenir.

Lénine survécut plus de dix ans au succès de la Révolution qu'il avait conduite à la victoire. Et quelques mois avant sa mort prématurée, en mars 1923, il écrivit à la *Pravda* un article fameux où il examinait *quel avenir était réservé à son œuvre révolutionnaire.* Il ne repoussait pas l'idée que les puissances capitalistes tenteraient à nouveau, comme en 1919 et 1920, d'attaquer l'Union soviétique. Et leur attitude antisoviétique d'aujourd'hui prouve en effet qu'elles n'ont jamais renoncé à leur dessein.

Mais Lénine se rassurait sur l'issue de la lutte. Voici ce qu'il écrivait prophétiquement dès 1923, quelques mois avant sa mort :

L'issue de la lutte de l'impérialisme contre le régime soviétique dépend uniquement de ce fait que la Russie, la Chine, l'Inde (et l'Asie) forment l'immense majorité de la population du globe. Et c'est justement cette majorité qui depuis quelques années est entraînée avec une rapidité incroyable dans le combat pour son affranchissement.

Et notre grand camarade concluait :

A cet égard, il ne saurait y avoir une ombre de doute quant à l'issue finale de la lutte universelle. La victoire définitive du socialisme est absolument et pleinement assurée.

Déjà le génie de Lénine prévoyait le réveil présent de la Chine et de l'Asie !

Je veux terminer mon intervention sur cette grandiose et prophétique anticipation de Lénine. N'avons-nous pas raison d'affirmer qu'il avait le don réservé aux grands conducteurs d'hommes de lire dans l'avenir comme dans un livre ?

Henri WALLON, *professeur honoraire au Collège de France.*

DANS cette séance de clôture, où tout à l'heure Georges Cogniot va tirer les conclusions du Colloque d'aujourd'hui, je me bornerai à apporter mon témoignage sur ce que nous pouvons retirer de l'enseignement de Lénine et du matérialisme dialectique pour nos recherches. Je crois que la psychologie est un exemple particulièrement bon.

★

En dehors du matérialisme dialectique, la psychologie reste une science hybride. D'abord parce que son objet, ce sont des états subjectifs, et nombreux sont les auteurs qui en ont tiré la conclusion que les méthodes objectives de la science ne pouvaient lui être applicables. Telle est, par exemple, la position de Bergson et de beaucoup d'autres, d'une façon explicite ou implicite. Ils considèrent que les procédés de mesure ou d'analyse qui sont ceux de la science, ne peuvent pas s'y appliquer, et que seule est possible la description des états subjectifs.

Une autre attitude à l'égard de la psychologie est celle qui consiste, non pas à détourner la psychologie vers le pur intuitionnisme, mais à en nier l'autonomie. C'est la position d'Auguste Comte, qui disait voir dans la psychologie deux choses distinctes : d'une part des faits biologiques, qui relèvent de la physiologie, et d'autre part de réactions d'ordre sociologique avec lesquelles la soi-disant psychologie n'a rien à voir. Donc, il supprime la psychologie du tableau des sciences ! Cette attitude dualiste est une attitude assez répandue. Et nous verrons pourquoi elle est réactionnaire.

Je voudrais en passant attirer votre attention sur ceci : aujourd'hui encore en France, c'est la doctrine officielle ; au Centre national de la recherche scientifique, il n'y a pas de section de psychologie. Le psychologue doit opter entre la physiologie et la sociologie. Il y a là une erreur dont les conséquences peuvent être la source de confusions graves dans le domaine des sciences.

La conscience est bien l'objet de la psychologie, et comme tout ce qui existe, elle peut et elle doit être étudiée scientifiquement. Elle doit être étudiée dans ses conditions fondamentales, dans ses manifestations, dans ses transformations. Les grands marxistes, Marx le premier, Engels, Lénine, Staline, ont insisté sur l'importance de la conscience et de son apparition dans le monde. C'est par elle que l'homme a pu dépasser la simple adaptation biologique au milieu physique et créer des civilisations.

Assurément celles-ci comportent des manifestations d'ordre social, mais avec un substrat d'ordre individuel. A la base de la vie sociale il faut des représentations. L'homme doit être capable d'en former. Comment ? Ce n'est ni l'office de la physiologie ni l'office de la sociologie de le dire. C'est proprement l'office de la psychologie.

Sur la nature de la psychologie, trois théories ont cours. Ce sont précisément

celles contre lesquelles se sont acharnés Marx, Engels et aussi Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme.*

On a, d'une part, la théorie matérialiste mécaniste, d'après laquelle la conscience serait quelque chose d'assez superfétatoire ; ce ne serait, comme on l'a dit, qu'un épiphénomène. En tout cas, elle est considérée comme un effet d'origine purement physiologique. On voudrait ainsi expliquer physiologiquement tout l'ensemble des manifestations humaines, tous les faits de civilisation et de société, ce qui est proprement inconcevable.

Il y a aussi une autre théorie, la théorie idéaliste. Lénine l'a dénoncée vigoureusement, mais encore aujourd'hui nombre d'auteurs s'en réclament. Je citerai un livre relativement récent de Goldstein sur *la Nature de la matière.* Goldstein y adopte une thèse tout à fait idéaliste. Il déclare que la matière est une abstraction. Pourquoi abstraction ? Parce que, dit-il, nous devons prendre les phénomènes dans leur ensemble, dans leur totalité. Dans notre étude de l'être vivant, nous rencontrons, des actes, des gestes et puis, si nous analysons, nous découvrons un organisme qui agit ; il faut aux gestes un organe, un substrat matériel, mais ce substrat n'est lui-même qu'un ensemble d'images parmi toutes les autres images qui nous révèlent l'individu étudié. C'est seulement par un dernier effort d'analyse que nous trouvons la matière. Si elle n'est pas quelque chose d'irréel, du moins n'est-elle pas le fondement de la réalité : c'est un ensemble d'images parmi beaucoup d'autres.

Il existe aussi une théorie dualiste. La théorie dualiste consiste à regarder la psychologie comme appartenant à deux plans, celui de la physiologie, celui de l'activité spirituelle. C'était celle de Descartes. A son époque, ne voulant pas renoncer aux propriétés de la matière qu'il rencontrait dans l'organisme, ni aux explications mécanistes qui s'ensuivaient, mais constatant l'impossibilité de ramener à ces mécanismes les manifestations et les propriétés de la pensée, il avait admis la coexistence de deux domaines distincts : tout ce qui était explicable par le mécanisme, tout ce qui était mouvement dans l'organisme, mouvement des membres et mouvement des *esprits animaux*, c'est-à-dire des particules les plus subtiles, tout cela relevait de la matière. Et ce qui était sensibilité, y compris les sensations, les images et les idées, cela relevait de la pensée.

Aujourd'hui, il y a encore beaucoup d'auteurs qui, plus ou moins explicitement, considèrent le corps comme un simple instrument au service d'un principe spirituel qui aurait une existence indépendante de lui. L'âme serait immatérielle. Elle relèverait d'un ordre idéal, l'ordre de l'intelligence, de la pensée, de la conscience. Cette attitude idéaliste tient à une façon de penser qui est tout à fait le contraire de la dialectique. Cela consiste, devant une réalité, à vouloir en définir les traits caractéristiques, les qualités fondamentales et permanentes, à en ramener l'existence à celle d'une substance, définie par des qualités essentielles, pour essayer ensuite d'en déduire tous les effets observés dans l'objet étudié. Il est évident que si nous cherchons à distinguer sous la forme la plus extrême, la plus achevée, ce qui dans nos sentiments, nos pensées, notre activité en général, relève de processus organiques, et d'autre part ce qui ne peut se traduire immédiatement qu'en représentations mentales et en idées, nous nous trouvons devant deux termes irréductibles. Théoriquement, ce dualisme est inconcevable. Mais implicitement, on joue sur deux substances qui subsisteraient en présence l'une de l'autre.

Le matérialisme dialectique fait autre chose. Il n'essaye pas de montrer quels sont les caractères intrinsèques et permanents de chacune des substances. Il cherche à découvrir une évolution, à montrer les niveaux différents par lesquels

est passée la réalité observable, depuis ces phénomènes élémentaires jusqu'aux phénomènes les plus complexes ou les plus abstraits. Le matérialisme dialectique pose la matière simplement définie comme l'a fait Lénine. Il est remarquable qu'il l'a définie par rapport à la conscience. La matière, c'est ce qui est extérieur et antérieur à la conscience. C'est donc ce dont la conscience est le reflet. Aucune autre définition préalable ni de la conscience ni de la matière. La conscience étant simple reflet, toute possibilité reste de donner à la matière ce que les différentes sciences exigent, ce que les différentes sciences y font découvrir. La définition de Lénine est large, souple. Elle permet tous les progrès de la science et en même temps c'est une définition qui exclut du réel une base qui serait purement idéaliste et idéologique.

Le matérialisme dialectique est ainsi l'explication la plus rationnelle pour la psychologie.

★

Qu'est-ce que la psychologie ? Elle prend son appui dans le monde des sciences physiques par la physiologie. Et nous allons maintenant revenir sur une discussion qui a eu lieu cet après-midi au sujet de Pavlov. Pavlov est-il physiologue ou psychologue ? Pavlov est physiologiste d'origine, mais à mon avis, contrairement à ce que certains ont dit, Pavlov ouvre la physiologie sur la psychologie. En effet, il ne se borne pas à étudier les fonctions organiques, fonctions qui obéissent à des excitants propres à chacune. Pavlov ouvre les différentes réactions de l'organisme sur des excitations quelconques qui sont des excitations sensorielles, des associations, des combinaisons dont l'unique raison réside dans les contingences du monde extérieur. Pavlov est arrivé à faire réaliser par le mécanisme des réflexes conditionnés les adaptations les plus variées aux signaux les plus divers. Cette ouverture sur le monde extérieur, c'est déjà une adaptation du sujet à un milieu changeant, à un milieu qui dépasse les réactions purement physiologiques, la sphère des réflexes inconditionnés.

Il y a donc là une avenue largement ouverte sur le milieu extérieur. Que l'on compare aux méthodes pavloviennes celles d'un Sherrington ou d'un Lapicque. Ceux-ci, qui sont des physiologistes purs, sectionnent le système nerveux ou portent leurs électrodes dans ses différentes parties pour en détailler les fonctions, pour en distinguer et en isoler les mécanismes de base. Pavlov fait appel à des sensations, et s'il affirme qu'elles sont représentées chacune par un point distinct dans l'écorce cérébrale, c'est sans doute parce qu'il sait les isoler de toute autre, mais cet isolement est d'une toute autre nature que l'isolement physiologique. Il est obtenu par la discrimination à laquelle on amène l'animal par le jeu alterné de l'excitation et de l'inhibition. Et ceci est proprement psychologique.

Pavlov a réalisé d'une façon exemplaire ce que l'on a appelé des conduites. Les conduites sont des actes, souvent composés, qui répondent à certaines excitations ou plutôt à certaines situations. Ce sont des façons déterminées de réagir au milieu externe, qui n'est pas exclusivement le milieu physique.

Nous avons vu cet après-midi qu'il y avait des différences entre l'intelligence animale et l'intelligence de l'homme. Quelles sont-elles ? L'animal, si ingénieux, si expérimenté, si bien dressé soit-il, ne sait réagir qu'à des excitations du milieu actuel ; l'animal est plongé dans le *maintenant*. Il est lié à des agitations qui se produisent dans son ambiance présente. Il peut bien y

avoir des routines acquises qui se réveillent en certaines circonstances et qui peuvent même se continuer pour surmonter des difficultés nouvelles, mais ces routines ne peuvent être évoquées que par des excitations appartenant au milieu actuel.

Cependant, chez l'homme, on rencontre d'autres conduites. Un éminent psychologue français, d'ailleurs idéaliste, mais dont Pavlov lui-même reconnaissait le grand mérite, Pierre Janet, a établi une hiérarchie des conduites. Il a montré que si l'on veut étudier l'homme, il ne faut pas étudier séparément les sensations et les mouvements, mais il faut considérer ces grands ensembles que sont les conduites. Il y a des conduites élémentaires, qui sont les conduites comme celles créées par Pavlov en parlant d'excitants sensoriels : les excitants conditionnels. Mais ces conduites-là ne sont pas les seules. Il y en a d'autres, qui sont en particulier des conduites verbales. Dans leur évocation ou leur déroulement interviennent des mots.

Que représente le langage ? D'après Pavlov, c'est un second système de signalisation, système de signes superposé à celui des sensations comme le son, la lumière, etc., avec lesquelles il avait créé des réflexes conditionnels.

Ces signes ont une valeur spécifique. Ils peuvent devenir le substitut de certains objets qui ne sont pas présents. A ces signes sont attachés des représentations. Comme l'a dit Staline : sans langage, pas de pensée. Si la pensée a pu se développer, c'est parce qu'il y avait des signes, des symboles, des mots qui étaient capables d'évoquer en l'absence des objets ces objets-là, et capables de faire créer, en présence ou face à la réalité, l'image de la réalité.

Ce n'est qu'un reflet, comme l'a dit Lénine, de la réalité, mais ces représentations nous permettent d'agir dans la mesure où elles nous permettent d'analyser. Toutes les sciences doivent pouvoir représenter la réalité à l'aide de symboles maniables, de symboles qui nous permettent d'essayer des combinaisons nouvelles. Les conduites verbales nous donnent le pouvoir d'agir sur le monde mieux que ne pourraient le faire des conduites musculaires agissant directement sur le milieu actuel.

Si bien que nous voyons qu'en psychologie, il y a tous les degrés, depuis les phénomènes tout proches des réactions organiques jusqu'aux phénomènes les plus abstraits, ceux de la science, ceux de la pensée. Je ne crois donc pas que nous puissions établir en psychologie une distinction entre ce qu'il y a d'organique et ce qu'il y a d'idéologique. Si nous devions admettre cette division, où placerions-nous la perception ? Elle dépend d'organes sensoriels qui sont à étudier par la physiologie, et même par la physique : système visuel, système auditif... Nous sommes en présence d'organes qui appartiennent à la matière, au corps et qui relèvent des lois de l'optique, des lois de l'acoustique. Ce sont là des phénomènes qui se confondent avec ce que nous rangeons parmi les phénomènes matériels. Mais la perception n'est pas que cela. Dans la perception, il y a toute une série de schèmes : schèmes individuels qui résultent de nos aptitudes physiologiques, mais qui résultent aussi du milieu dans lequel nous vivons. A toutes les époques, on ne perçoit pas les choses de la même manière, il y a une idéologie qui réagit sur la perception. On ne peut pourtant pas scinder la perception en phénomènes organiques et dire : nous tournons la page, et nous nous trouvons maintenant en présence de phénomènes d'origine sociale. La psychologie est nécessairement une. Etude des faits appartenant à la conscience ou évocateurs de conscience.

★

Prenons un exemple, l'habitude, On dit qu'elle consiste dans un *rodage* des voies qui sont ouvertes par la répétition de certains excitants et des réactions correspondantes. C'est entendu. Mais l'habitude est également liée à la personnalité de l'individu et par là au milieu. Il n'y a pas moyen de faire de séparation entre phénomène physique et phénomène lié à la situation sociale. Il y a des habitudes qui dépendent de la représentation que nous nous faisons de notre personne. Ce sont là toute une série de faits qui s'enchevêtrent de façon étroite.

Prenons les émotions. Elles ont été décrites du point de vue des glandes endocrines, de la circulation, des réactions motrices, des automatismes moteurs. Mais l'émotion a également des échos dans la sensibilité profonde des sujets. Je crois que même l'émotion, par les réactions d'ordre collectif qu'elle détermine, entraîne déjà des relations d'ordre grégaire sinon encore d'ordre social. Et pourtant il y a des peuples « primitifs » dont les cérémonies sont la reproduction rituelle d'émotions qui sont mimées et qui donnent lieu à des représentations collectives. Dans quelle mesure les émotions ne sont-elles pas à la racine de nos représentations conscientes ?

Entre les différents niveaux de nos réactions psychologiques, il y a une continuité, ou un enchevêtrement, qui empêche de scinder la psychologie en deux parties d'espèce distincte.

Cela tient à quoi ? A ce que nous n'envisageons plus les substances ; nous n'essayons plus de définir les phénomènes de façon statique, intrinsèque. La psychologie prendra toute sa vigueur lorsqu'elle considérera les choses dans leur évolution, l'évolution qui porte sur chacun des traits de la psychologie, l'évolution qui nous fera distinguer entre les perceptions élémentaires et concrètes d'un enfant et les perceptions du savant. A propos du même objet, il peut y avoir toute une série de stades différents, qui ne vont pas d'ailleurs toujours dans le sens de l'enrichissement. Vous savez l'expérience faite par Galton sur la capacité imaginative des intellectuels. Il leur demandait de donner tous les détails qu'ils étaient capables de se représenter d'un endroit bien connu d'eux, leur salle à manger par exemple. Il a constaté que plus il avait à faire à de purs intellectuels, et plus la description était pauvre. On pourrait alors parler d'une involution plutôt que d'une évolution.

Cela montre que nous ne pouvons parler des phénomènes psychologiques sans les situer, sans voir comment ils évoluent suivant les individus, les âges, le milieu social, les peuples, etc... Donc, la psychologie est un bel exemple de ce que nous ne pouvons concevoir que lié à un développement, et non pas lié à une détermination de caractère spécifique.

★

Je voulais donner cet exemple parce qu'il est extrêmement important pour nous de montrer la continuité et l'unité des faits psychologiques. Sans cette unité de la psychologie, nous nous trouvons devant la séparation radicale des sciences de l'homme d'avec les sciences de la nature.

L'inconvénient est grand. C'est la rupture dans le système de nos connaissances. C'est la réalité coupée en deux. Les sciences humaines en particulier,

si elles sont privées de leurs bases organiques, tendent forcément vers l'idéalisme. Et l'idéalisme peut même faire retour vers les sciences physiques pour contester la réalité de leur objet.

Quelle est donc la base organique des sciences humaines ? C'est ce pouvoir dont on parlait cet après-midi, de former des représentations à partir des réactions sensorimotrices que suscitent les excitations du monde extérieur. Elles se forment dans les centres nerveux supérieurs par une action physiologique. Les faits d'inhibition, d'irradiation, d'induction réciproque entre l'excitation et l'inhibition sont des phénomènes mesurables physiologiquement. Mais ils peuvent être tout aussi exactement déduits du comportement psychologique, comme a fait Pavlov, dont je n'ai pas besoin de rappeler que Lénine a délibérément favorisé les recherches : au moment des grandes famines en Russie dues à la guerre civile, Lénine avait recommandé que les chiens de Pavlov ne manquent jamais de rien. Pourquoi ? Parce qu'ils représentaient des années d'expériences scrupuleusement notées, c'est-à-dire un trésor scientifique.

L'activité nerveuse supérieure de Pavlov répondait à des lois d'ordre purement nerveux, physiologique, mais en même temps elle ouvrait l'horizon de la physiologie sur le monde extérieur. Elle montrait le passage entre ce que nous appelons matière dans l'organisme et le milieu de sensations et d'idées qui lui répond extérieurement. C'est, je crois, une qualité essentielle de la psychologie d'être le lien entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme.

Cette continuité est liée à la conception même du matérialisme dialectique, que le matérialisme historique prolonge dans les sciences de l'homme. Sans doute les forces en présence y sont des forces sociales ; mais ces forces sociales se relient par l'intermédiaire des hommes individuels aux forces de la nature, que d'ailleurs ces forces sociales tendent à transformer.

La grande leçon du matérialisme dialectique est de chercher à travers la conscience de l'homme le trait d'union entre la vie des organismes et la vie des sociétés, au sein de la réalité extérieure qui est à la fois monde physique et monde social.

Entre les deux, vous le savez, plus nous allons, plus s'affirment la transition et la liaison, l'homme étant devenu capable de transformer la nature par le jeu de ses représentations. Il y a intégration mutuelle entre l'activité de l'homme pour transformer la nature et la nature à laquelle l'homme tient par son origine et sa vie quotidienne.

La psychologie trouve dans le matérialisme dialectique sa raison d'être, sa justification ; elle y trouve l'indication de ses problèmes essentiels ; et ces avantages ne concernent pas la psychologie seulement ; la psychologie est la charnière entre deux mondes qui sont un seul monde, et qu'il ne faut pas laisser se dissocier, entre le monde physique et le monde des sociétés humaines.

Georges COGNIOT, *agrégé de l'Université, député de Paris,*

LE Comité directeur de *la Pensée* peut se féliciter d'avoir convoqué, à l'occasion du trentième anniversaire de la mort de Lénine, ce colloque spécialement consacré à son ouvrage *Matérialisme et empiriocriticisme*. Les résultats n'ont pas déçu les espoirs des organisateurs. Certainement, tous ceux qui ont pu suivre la discussion depuis ce matin, partagent l'opinion que l'échange de vues a été actif et fructueux, et qu'il aidera chacun de nous d'abord à voir plus clair dans les problèmes théoriques, puis, par voie de conséquence, à assumer d'une façon plus sûre et plus efficace les graves responsabilités qui sont celles des universitaires et des autres intellectuels français dans la période actuelle.

Spécialement cet après-midi et en fin de matinée, le colloque a été animé. Plus animé que le précédent, institué pour le soixante-dixième anniversaire de la mort de Marx.

Nous avons même entendu vers la fin de la séance du matin une sorte de sommation cordiale de Pierre Hervé. Tout à l'heure, nous essaierons d'y répondre dans la mesure de nos forces.

Cet après-midi, des problèmes fort intéressants ont été soumis à votre sagacité par des participants de Strasbourg et de Bordeaux : à propos de la spécificité des lois, des rapports entre psychologie et idéologie, de la psychologie animale, etc. Nos amis Lafitte et Guy Besse, puis Henri Wallon, il y a un instant, ont pris position sur le sujet évoqué par Lucien Sève.

Nous voilà donc devant des questions nouvelles, des questions discutables et discutées. Tant mieux ! Ces questions, on les reprendra, selon la décision arrêtée cet après-midi, dans un prochain colloque, qui sera spécialement consacré à certains aspects des sciences humaines.

J'ai l'agréable devoir de remercier des camarades très modestes et très compétents qui, comme ce fut déjà le cas lors du précédent colloque, se sont dévoués pour la bonne organisation de celui-ci. Je ne peux les énumérer tous, mais je voudrais mentionner au moins Guy Besse, Marcel Cornu, Eugène Cotton, Joseph Ducroux et Gérard Milhaud.

★

Ce colloque, nous avons essayé de le tenir en esprit de fidélité aux intentions du fondateur de notre revue, en union à la pensée toujours vivante de Paul Langevin. Nous l'avons organisé en nous inspirant du souvenir du plus proche collaborateur de Paul Langevin, son gendre Jacques Solomon, fusillé comme combattant de la Résistance, dont la mémoire est inséparable de celle de Georges Politzer.

Rappeler ces deux grands noms est d'autant plus nécessaire que le ministre des Anciens combattants vient de refuser de reconnaître la qualité d'interné et de déporté résistant à Georges Politzer et à sa femme, Maïe Politzer ; cette déci-

sion proprement inqualifiable est du 25 janvier 1954. La belle-mère de Politzer ayant demandé un réexamen des droits du fils de notre grand disparu, on a appris de source officielle que Georges Politzer, cependant homologué au grade de capitaine au titre de la Résistance intérieure française, et Maïe, homologuée au grade de sous-lieutenant, n'ont pas mérité que leur acte de décès à tous deux porte la mention « Morts pour la France » ! Le gouvernement actuel a l'indécence de faire écrire sur l'ampliation des actes d'état-civil : « Georges Politzer *décédé* à Suresnes », et « Marie Politzer *décédée* à Auschwitz ».

Nous comprenons sans peine qu'il existe une logique de la honte, et qu'un gouvernement qui se prépare à ramener des garnisons de l'ex-Wehrmacht hitlérienne à Paris, et sans doute à caserner des contingents allemands au fort du Mont-Valérien afin qu'ils puissent chanter le « Deutschland über Alles » dans la Clairière des Fusillés, ne peut qu'essayer d'insulter à la mémoire de Georges et de Maïe Politzer.

Mais vous tous, qui êtes des hommes dignes et fidèles au culte du souvenir, il faut que vous protestiez, que vous suscitiez une telle tempête d'indignation qu'elle impose l'hommage de la reconnaissance nationale dû à Georges et Maïe Politzer. Faisons savoir bien haut que nous, universitaires et intellectuels, nous n'avons pas le cœur assez bas pour admettre le refus de la mention glorieuse à ceux qui sont morts en héros de légende pour l'indépendance, la souveraineté et la dignité de la France.

★

La composition de notre colloque a été caractérisée non seulement par la présence de 350 à 400 participants parisiens, mais par la venue de provinciaux nombreux, une cinquantaine. Et quelques-uns d'entre eux, comme les étudiants de Strasbourg, ont consenti de lourds sacrifices matériels et presque accompli des tours de force pour assister à notre réunion. Qu'ils soient remerciés et félicités !

Cette affluence est une preuve supplémentaire du rayonnement de notre revue, dont nous devons nous efforcer de faire une arme meilleure dans le grand combat de ce qui naît contre ce qui dépérit, des idées progressistes contre les mensonges obscurantistes, de l'humanisme contre la décadence.

Lénine et la confiance en l'homme

Lénine nous a proposé, en écrivant *Matérialisme et empiriocriticisme*, un admirable exemple de lutte contre la théorie et la pratique de l'abaissement et du reniement, contre les idées et les œuvres de décadence.

Permettez-moi de rappeler brièvement, après Jean Orcel, les circonstances dans lesquelles ce livre fut conçu et rédigé.

On était au lendemain de la révolution de 1905. L'autocratie tsariste, ébranlée, mais non détruite, avait rassemblé ses forces avec l'aide des impérialistes de l'Europe occidentale et s'était mise à reprendre à la classe ouvrière ses conquêtes une à une.

Pendant trois années, de 1908 à 1910, on assiste à un déchaînement inouï de la contre-révolution en Russie, au reniement des bourgeois libéraux, aux phénomènes de dépression et de décadence dans bien des domaines. C'est la période qui porte dans l'histoire le nom du ministre-bourreau Stolypine. Le gouvernement tsariste arrive à détruire les associations ouvrières de masse et beaucoup d'organisations du Parti de Lénine et de Staline. Entre 1907 et 1910, il refuse l'enregistrement à 604 syndicats ouvriers et il en dissout 353 autres.

La réaction voulait avant tout décapiter le mouvement révolutionnaire. Des milliers de militants succombent pendant ces années dans les centrales et les bagnes. 65 gouvernements sont mis en état d'exception, et 25 en état de siège. D'octobre 1905 à avril 1906, en six mois, plus de cent journaux sont interdits. Dans les usines, le patronat attaque les conquêtes ouvrières. Partout, on constate la fatigue et l'apathie.

Misère et déception chez les ouvriers.

Abattement et effroi chez les paysans.

Déchaînement de violence du côté de la police, des propriétaires fonciers et des capitalistes.

La réaction, en pleine offensive, s'appuie sur les petits bourgeois, sur les richards de village, sur les boutiquiers des villes, sur les intellectuels hésitants.

Parallèlement à l'attaque politique, l'attaque idéologique va son train. Témoin le recueil *les Jalons* publié en 1909 par des idéologues bourgeois comme Strouvé et Berdiaev. Au point de vue philosophique, on y proclame la primauté, l'antériorité de la vie spirituelle sur les formes extérieures de la vie, la force intérieure de la personnalité étant considérée comme la seule puissance créatrice de l'être humain. L'être spirituel abstrait y est regardé comme décisif en dernière analyse, et non l'être social. La conséquence est que les hommes, — spécialement les intellectuels, — doivent s'occuper non de politique, mais de la vie de l'âme, ou bien des problèmes de la famille, des rapports entre les sexes. Tout cela pour détacher les masses de la lutte de classe et les conduire dans le monde de la prétendue « intériorité », des aspirations mystiques.

De même, la littérature et l'art étaient présentés comme un moyen d'oublier la vie, et non comme un reflet de la vie. Ainsi de Merejkovski, de Sollogoube, d'Hippins. Merejkovski recommande de se comporter devant le tsarisme comme on agit lorsqu'on rencontre un ours dans la forêt ; ne pas exciter l'animal, se coucher à terre et faire le mort. On ne doit pas davantage organiser la lutte contre le pouvoir autocratique. Un héros du romancier Artzibachev, Sanine, déclare que toute la vie se ramène pour lui à la sensation de l'agréable et du désagréable et qu'il se détourne de tout ce qui irait au delà de cette sensation pure. Nous voilà déjà, pour ainsi dire, au contact direct de l'empiriocriticisme.

Dans la littérature sévit alors un mal comparable à l'existentialisme français des années dernières. On exalte l'individualisme, l'anarchisme, l'érotisme ; l'activité sociale est présentée comme une absurdité nuisible ; on prône l'impossibilité de résister au destin.

On aboutissait ainsi en Russie à une liquidation intellectuelle de la révolution, parallèlement à la terreur politique.

Les mêmes phénomènes de décadence et de dégradation s'observaient dans la science ; ils se résumaient dans un effort pour détruire toutes les conquêtes essentielles de la pensée scientifique progressiste du XIX^e^ siècle.

On ne voulait plus voir dans l'histoire que du « concret », c'est-à-dire de l'individuel et du singulier : pas de loi, pas de science possible, le renoncement à toute conclusion générale ; rien que des arbres, pas de forêt. Dans les

sciences de la nature, on luttait contre le darwinisme, le vitalisme l'emportait.

Toute cette campagne contre la science dans le domaine intellectuel allait de pair avec l'attaque lancée contre le socialisme dans la vie pratique, non sans le concours des menchéviks, des socialistes-révolutionnaires, des anarchistes. Les menchéviks abandonnaient, « liquidaient » les organisations illégales du Parti ouvrier ; ils renonçaient au travail révolutionnaire dans les masses ; ils concluaient des ententes avec la réaction, appelaient à la conciliation avec le tsar sous le mot d'ordre : la révolution est finie, plus d'illusion. Ils créaient une atmosphère d'accablement et de veulerie, de pusillanimité et de reniement.

Pour Lénine, au contraire, la dépression du mouvement ouvrier et démocratique était transitoire. Il partait de l'analyse scientifique des causes et des conditions de la Révolution, et il en tirait cette conclusion ; la révolution doit revenir à l'essor, la vague révolutionnaire doit nécessairement reparaître. D'où la tâche qu'il se fixait : se préparer pour cette nouvelle vague révolutionnaire, renforcer les bases théoriques du parti en mettant les problèmes du matérialisme dialectique et historique au clair. C'est pourquoi il écrivit le livre que nous avons commenté aujourd'hui.

Le mérite incomparable de Lénine est d'avoir défendu jalousement le trésor de pensée progressiste du marxisme contre toute contamination des idées de la réaction, en une période où cette réaction était extrêmement agressive dans l'ordre politique et social et où l'idéologie de l'adversaire tentait à toute force de pénétrer dans la forteresse philosophique du marxisme.

Lénine a arraché le masque à la réaction, il l'a dénoncée sans pitié : belle et grande leçon, aujourd'hui surtout, malgré l'énorme différence des circonstances politiques, malgré la modification radicale du rapport des forces ; ne voyons-nous pas en effet comment les idées de décadence cherchent encore, obstinément, à s'imposer aux intellectuels français, à la jeunesse de notre pays et à tout notre peuple ?

La lutte des partis en philosophie

Il serait inutile de revenir une fois de plus en détail sur le contenu technique du livre de Lénine, après les deux conférences substantielles qui ont été prononcées ici le 14 janvier par Jean Orcel et Henri Lefebvre pour introduire le sujet, après les brillants exposés de rappel présentés ce matin par Paul Labérenne et Jean Desanti, après la discussion d'aujourd'hui si riche en interventions spéciales.

Je retiendrai simplement l'essentiel, c'est-à-dire qu'à propos de toutes les questions de la philosophie, Lénine suit et met en lumière la lutte des deux camps : le camp du matérialisme et celui de l'idéalisme. Il justifie et développe le matérialisme dialectique. Il démasque le fond réactionnaire de l'idéalisme.

En d'autres termes, Lénine fait apparaître en toute clarté la liaison intime de la philosophie et de la politique, les rapports nécessaires entre la philosophie d'une part, la lutte des classes et la lutte des partis d'autre part.

N'oublions jamais les dernières lignes du livre auquel nous avons consacré notre journée d'étude, celles que Victor Leduc citait déjà cet après-midi :

> Il est impossible de ne pas discerner derrière la scolastique gnoséologique de l'empiriocriticisme la lutte des partis en philosophie, lutte qui traduit en dernière analyse les tendances et l'idéologie des classes ennemies de la société contemporaine.

La philosophie moderne est tout aussi imprégnée de l'esprit de parti que celle d'il y a deux mille ans. Quelles que soient les nouvelles étiquettes ou la médiocre « impartialité » dont usent les pédants et les charlatans pour dissimuler le fond de la question, le matérialisme et l'idéalisme sont bien des partis aux prises.

Et encore :

Marx et Engels furent en philosophie, du commencement à la fin, des hommes de parti ; ils ont su découvrir les déviations du matérialisme et les passe-droits à l'idéalisme et au fidéisme dans toutes les tendances « modernes », quelles qu'elles soient.

Pour Lénine, ceux qui reprochent au marxisme son accent passionné et son esprit de parti, ne voient pas, ou feignent de ne pas voir, la dépendance de leur propre philosophie à l'égard du parti de la réaction. Lénine a réfuté pour toujours l'affirmation de l'idéaliste Mach que la science pourrait être neutre dans la lutte entre le matérialisme et l'idéalisme : il n'y a là, dit-il, qu'hypocrisie ou pauvreté d'esprit. C'est du charlatanisme, ou de la naïveté, que de vouloir prendre une troisième voie en philosophie et de se prétendre au-dessus de la mêlée. Le parti du juste milieu est un parti méprisable, le parti des sans-cervelle du monde philosophique, de ceux qu'il appelle les philosophes *acéphales*.

S'il est vrai qu'il y a deux mille ans et plus, la lutte sociale et politique qui se déroulait dans la société grecque ou romaine, s'exprimait aussi dans l'antagonisme des tendances philosophiques ; s'il est vrai que l'idéalisme, en premier lieu le platonisme, était alors appelé à sanctionner et fonder les valeurs aristocratiques traditionnelles, exprimait les intérêts des familles nobles et des grands propriétaires fonciers, tandis que le matérialisme, en premier lieu, l'épicurisme, servait d'expression philosophique aux intérêts du « démos », artisans, marins, négociants, groupes amis du développement des forces productives et du progrès de la culture intellectuelle : à plus forte raison aujourd'hui, dans nos conditions d'accentuation de la lutte des classes, l'antagonisme des deux courants principaux de la philosophie atteint-il une acuité extrême.

La victoire du socialisme en Union soviétique, les succès accumulés du mouvement ouvrier international, le renforcement du camp de la paix et de la démocratie, y compris dans les pays capitalistes, tout cela excite la fureur du camp de la réaction, qui mobilise pour sa défense toutes les forces de l'obscurantisme.

★

Et ici, j'en arrive à la sommation de mon ami Pierre Hervé. Pour nous, marxistes-léninistes, demande-t-il, quel est à proprement parler l'adversaire ? Je pense pour ma part que l'adversaire n'est pas tel ou tel philosophe même étiqueté idéaliste, que ce n'est pas tel ou tel néo-kantien de la Sorbonne, tel ou tel positiviste attardé, qui combat en pratique, avec nous, la réaction impérialiste et la guerre.

Par rapport à ces hommes-là, quel est notre souci ? Essentiellement de discuter, de discuter encore, de toujours discuter. Nous voulons discuter plus hardiment que nous n'avons su le faire jusqu'à présent, avec les représentants démocrates de courants non-marxistes ou anti-marxistes, disons, pour fixer les idées, avec M. Jean Lacroix ou M. Jean Wahl.

Notons ce qu'écrit à ce sujet le philosophe soviétique Kolman dans le n° 6 de la revue *Questions de philosophie* pour l'année 1953 :

Il est nécessaire de souligner qu'on ne peut pas mettre dans le même sac et ranger en bloc parmi les réactionnaires en politique tous les savants et en général les intellectuels du monde capitaliste qui, dans des domaines particuliers de la science, ont des positions idéalistes. L'enchevêtrement très compliqué de la lutte de classe sous l'impérialisme, l'immense pression matérielle et idéologique sous laquelle vivent les intellectuels des pays capitalistes, créent une situation qui ne nous autorise pas à traiter sans façon, dans un sens grossier et simpliste, les rapports entre les positions philosophiques et les positions politiques de ces intellectuels. Beaucoup d'idéalistes aujourd'hui [...] sont, comme on sait, des combattants de la paix ardents, très actifs et courageux. Il y en a encore plus qui ont une position intermédiaire, qui hésitent.

Ainsi parle la revue soviétique.

Ce que nous appelons *l'ennemi*, c'est l'ennemi *de classe*. C'est la réaction impérialiste, avec sa théorie et sa pratique de l'obscurantisme.

On demande : concrètement, comment se présente cet obscurantisme ? Nous répondons : c'est l'idéalisme du plus mauvais aloi, le mysticisme à formes moyenâgeuses, le retour à Plotin, comme Schrœdinger l'accomplit.

C'est l'abandon de la matière, l'énergie devenant l'unique substance, le renoncement à la causalité, l'idée stupide que l'effet peut précéder la cause, ainsi qu'il arrive chez l'obscurantiste Heisenberg, collaborateur du Führer Hitler il y a dix ans et aujourd'hui du Führer-Ersatz Adenauer.

C'est la propagande de l'alogisme, le refus de connaître scientifiquement le monde, comme il se présente chez un Destouches, allant jusqu'à écrire (Orcel nous l'a rappelé) que l'interaction entre un système et un appareil dépend de l'intention de l'observateur, ou chez le physicien ex-nazi Jordan, qui attribue le libre-arbitre aux corpuscules élémentaires.

C'est le racisme, le malthusianisme tel que le prêche encore Schrœdinger, l'éloge de la politique du fouet, l'apologie de la lutte biologique pour la vie comme facteur déterminant des sociétés humaines, ainsi que de la guerre, rangée dans la catégorie du sacré par le sociologue français que vous savez.

C'est le nationalisme et le racisme, faisant d'ailleurs excellent ménage avec le cosmopolitisme qu'on veut particulièrement inspirer à notre nation, esclave désignée du nouveau « peuple élu ».

C'est l'exaltation, au détriment des philosophies conceptuelles, des théories de l'instinct et, pour parler comme Heisenberg, des harmonies irrationnelles secrètes.

Bref, toutes ces formes extrêmes de la réaction en philosophie, pour lesquelles nous savons et nous voyons qu'il existe de nos jours un foyer central : les Etats-Unis d'Amérique.

Et on doit reconnaître à mon avis que la principale lacune du colloque qui s'achève, est de n'avoir pas souligné suffisamment cet aspect des choses, cette impulsion et cette organisation de la réaction mondiale en philosophie à partir des Etats-Unis.

Les Etats-Unis, centre de la réaction intellectuelle mondiale

Il y a quarante-cinq ans déjà, Lénine flétrissait le pragmatisme, en le qualifiant de dernière mode de la philosophie américaine ultra-moderne. Il signalait, dès ce temps, la grande extension de l'obscurantisme scientifico-religieux aux

Etats-Unis. Il stigmatisait l'Américain Carus, qui donnait ce programme à la philosophie : « travailler avec joie à un développement supérieur des Eglises existantes avec des interprétations nouvelles et plus justes des dogmes », et qui niait le déterminisme.

Les courants les plus importants de la philosophie américaine d'aujourd'hui sont, d'une part, le pragmatisme, qui substitue à la thèse juste : « La connaissance de la vérité est utile », le principe subjectiviste et réactionnaire : « Seul ce qui est utile, et tout ce qui est utile, est vrai » ; d'autre part, le personnalisme, qui épaissit « le mystérieux inconnu » pour poser derrière lui un « esprit du monde ». Les représentants des deux écoles se dévouent à la triste besogne de légitimer la politique agressive de l'impérialisme et les prétentions américaines à la domination mondiale.

Personne ne s'est prononcé avec plus de force que J. Dewey, dans son livre *Problèmes de l'homme* et dans une série d'articles, en faveur du renforcement du régime existant, en appelant à la lutte « contre le chaos social » et au « contrôle de la société ». C'est lui qui, dans l'Amérique des trusts soi-disant si sûrs de leur avenir, a énoncé cette thèse où la peur s'exprime avec la menace :

L'instabilité sociale a atteint le point où apparaît le danger de la révolution, si l'on ne prend pas les mesures convenables.

Quant au chef du personnalisme américain, Flewvelling, il formule sans se gêner les théories expansionnistes des milliardaires :

Le monde est devenu trop étroit pour l'occident et trop spacieux pour l'orient.

Cette expression des appétits se sublime parfois :

La civilisation contemporaine ne saurait se satisfaire de la base nationaliste actuelle, étroite et bornée ; elle doit ou se faire cosmopolite, ou périr.

Tout l'enseignement américain, — j'en donnerai un échantillon quelque peu inattendu tout à l'heure, — toute la culture américaine sont conçus et organisés par la classe dirigeante de façon à favoriser l'individualisme extrême, c'est-à-dire l'isolement de l'homme au sein de la société, l'atomisme social qui engendre l'impuissance de la personne réelle en exaltant la personne abstraite, parallèlement à l'absence d'esprit critique, à l'inaptitude aux idées générales, à l'apolitisme, au conformisme et au pessimisme, à la résignation devant la coutume établie, l'ordre régnant et la guerre. Et tout cela n'est au fond que l'aboutissement logique des vieilles tendances obscurantistes déjà dénoncées par Lénine.

C'est ainsi que nous saisissons sur le vif la coïncidence objective et naturelle entre les positions de classe rétrogrades de l'idéalisme philosophique et sa nature funeste à l'individu, sa nature inhumaine.

A quoi répond, non moins naturellement, la coïncidence du marxisme et de l'humanisme.

Comme le disait avec une magnifique sobriété le projet de résolution établi par Lénine pour le premier Congrès du Proletkult, que Jean Pérus a traduit en français et que, dans le n° 52 de la *Nouvelle Critique*, Jean Kanapa reprend très utilement :

Le marxisme s'est acquis une importance historique mondiale en tant qu'idéologie du prolétariat révolutionnaire du fait que, loin de rejeter les conquêtes les plus précieuses de l'époque bourgeoise,

il s'est au contraire assimilé en les transformant tous les fruits d'un développement plus de deux fois millénaire de la pensée et de la culture humaines.

Cet après-midi, Leduc a déjà rappelé ces textes essentiels.

Le marxisme s'appuie sur la base solide des connaissances humaines accumulées sous le capitalisme et le régime antérieur. Le communisme, pour Lénine, est la conclusion qui s'impose à l'homme quand il a fait sienne la somme des connaissances, quand il a acquis une instruction moderne.

Le marxisme est la forme contemporaine et achevée de l'humanisme.

Ainsi s'explique en particulier ce fait que seuls aujourd'hui, les marxistes ont la possibilité, ont la liberté d'honorer dignement les grands humanistes du passé.

Le marxisme, héritier de tout le patrimoine progressiste de l'humanité

Considérons par exemple un de ceux dont on a beaucoup parlé aujourd'hui : Emmanuel Kant.

Dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, Lénine attaque et dénonce les aspects idéalistes et réactionnaires qui sont effectivement au premier plan du kantisme, comme le rappelait Henri Lefebvre.

Et pourtant, je vous prierai, chers amis, de réfléchir à la question suivante : comment se fait-il que la bourgeoisie française, qui doit tant à Emmanuel Kant, qui a si longtemps et si habilement, dans les Ecoles Normales encore plus que dans les lycées, utilisé et sa théorie de la connaissance et sa morale pour bannir de l'enseignement officiel le spectre du matérialisme, comment se fait-il que cette bourgeoisie n'ait rien fait pour célébrer la mémoire d'Emmanuel Kant le 12 février dernier, date du cent-cinquantenaire de sa mort ?

Comment se fait-il que seuls, les marxistes assemblés ce soir pour honorer Lénine pensent à souligner aussi la grandeur du philosophe allemand, eux dont on ne devrait attendre à première vue qu'une censure sévère de ses opinions et de ses théories ?

Dans son étude sur « Les trois sources et les trois éléments constitutifs du marxisme », Lénine constate que le marxisme est l'héritier légitime de ce que l'humanité a produit de meilleur dans le domaine de la philosophie allemande, de l'économie politique anglaise et du socialisme français. S'il est question dans ce texte de la philosophie allemande, il faut entendre par là à coup sûr non seulement Fichte, Hegel et Feuerbach, mais aussi Kant.

A cause des côtés réactionnaires de sa philosophie, on pourrait croire que les marxistes vont condamner Kant en bloc et ainsi l'abandonner en fait à la réaction. Les historiens bourgeois de la philosophie nous y poussent. Ils ont mis en lumière presque exclusivement les côtés négatifs de Kant, c'est-à-dire ses côtés idéalistes. La réaction, au XIX^{e} et au XX^{e} siècles, s'est réclamée de ses idées, parce qu'il a enseigné l'impuissance de l'homme à connaître la « chose en soi », c'est-à-dire la réalité, parce qu'il a affirmé le caractère *a priori* de l'espace et du temps et qu'il a soutenu la possibilité d'atteindre à des connaissances qui seraient indépendantes de n'importe quelle expérience : toutes opinions combattues et réfutées par le matérialisme. Les parties du kantisme courantes en France sont celles, évidemment, qui le méritent le moins.

Mais l'œuvre de Kant est riche également en idées avancées, qui ont exercé une influence positive sur le développement ultérieur de la philosophie. Lénine, on l'a déjà rappelé ici, constatait que le kantisme est une « conciliation du matérialisme et de l'idéalisme » et que Kant, par certains aspects, est un matérialiste honteux.

Feuilletons l'ouvrage de 1755 intitulé *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, qui a ouvert la première brèche dans la forteresse de la métaphysique sur le terrain des sciences de la nature et qui a été, comme Friedrich Engels le dit dans la *Dialectique de la nature*, le point de départ de tout le progrès ultérieur. Kant y conçoit dialectiquement la matière comme unité de l'attraction et de la répulsion. Il s'efforce d'expliquer que le jeu contrasté du mouvement moléculaire désordonné et de l'attraction mutuelle des particules matérielles devait aboutir en fin de compte à la formation d'une grande masse centrale, le soleil, et des planètes. Quelle que soit la fausseté des détails de cette construction, Kant a le grand mérite d'avoir introduit dans les sciences de la nature, à la place des hypothèses créationnistes, l'idée d'évolution, de développement, en lui donnant un fondement scientifique sérieux :

> C'était, dit Engels, le plus grand progrès de l'astronomie depuis Copernic. On ébranlait pour la première fois l'idée que la nature n'a pas d'histoire dans le temps.

Et Kant a encore contribué par d'autres ouvrages au développement de la dialectique pré-marxiste.

D'autre part, Kant s'est présenté en allié des philosophes des lumières du XVIII[e] siècle, non seulement dans ses écrits de jeunesse, mais dans plusieurs de ses œuvres postérieures. On ne compte pas les pages qu'il a consacrées à la défense de la tolérance religieuse et de la liberté de pensée, des droits de l'homme et de l'humanisme. Il a été persécuté par les prêtres.

Si vous lisez la thèse que notre ami Grappin, présent à notre colloque ce matin, a consacrée à « la conception du génie dans le préclassicisme allemand », vous y verrez comment l'auteur lutte avec succès contre cette idée reçue dans l'Université française que le génie allemand ne s'est pour ainsi dire jamais référé au rationalisme ; Grappin remet sur des bases rationnelles l'idéologie du « Sturm und Drang » et corrige ainsi les thèses classiques sur le caractère sentimental et irrationaliste de toute pensée allemande.

Comment ne pas évoquer également la page célèbre de Michelet à propos de la Fédération du 14 juillet 1790 et de l'attitude de Kant devant la Révolution française ? Permettez-moi d'en rappeler le texte :

> Cette foi, cette candeur, cet immense élan de concorde, au bout d'un siècle de disputes, ce fut pour toutes les nations l'objet d'un grand étonnement, comme un prodigieux rêve. Toutes restaient muettes, attendries.
>
> ... La Fédération elle-même, ce mariage de la France avec la France, semblait un symbole prophétique du futur mariage des peuples, de l'hymen général du monde.
>
> ... Comme l'Italie pleurait ! et la Pologne ! et l'Irlande ! (Ah ! sœurs, rappelez-vous ce jour !)... Toute nation opprimée, oubliant son esclavage au spectacle de cette jeune liberté, lui disait : « Je suis libre en toi ! »
>
> L'Allemagne, devant ce miracle, fut profondément absorbée, entre le rêve et l'extase...
>
> ... Au fond des mers du Nord, il y avait alors une bizarre et puissante créature, un homme ? Non, un système, une scolastique vivante, hérissée, dure, un roc, un écueil taillé à pointes de diamant dans le granit de la Baltique. Toute religion, toute philosophie avait touché là, s'était brisée là. Et lui, immuable. Nulle prise au monde extérieur. On l'appelait Emmanuel Kant ; lui, il s'appelait Critique. Soixante ans durant, cet être tout abstrait, sans rapport humain, sortait juste à la même heure,

et sans parler à personne, accomplissait, pendant un nombre donné de minutes, précisément le même tour, comme on voit aux vieilles horloges des villes l'homme de fer sortir, battre l'heure, et puis rentrer. Chose étrange, les habitants de Kœnigsberg virent (ce fut pour eux un signe des plus grands événements) cette planète se déranger, quitter sa route séculaire... On le suivit, on le vit marcher vers l'ouest, vers la route par laquelle venait le courrier de France...

O humanité !... voir Kant s'émouvoir, s'inquiéter, s'en aller sur les routes, comme une femme, chercher les nouvelles, n'était-ce pas là un changement surprenant, prodigieux ?... Eh bien, non, il n'y avait nul changement en cela. Ce grand esprit suivait sa voie [1].

Michelet a senti juste en exaltant l'attachement de Kant aux idées de la Révolution française. Les circonstances nous amènent à insister plus spécialement sur le travail que le philosophe a consacré au projet de paix perpétuelle [2] : beau témoignage du sentiment de l'humain dans la littérature allemande progressiste. Les potentats réactionnaires de Prusse et leurs avocats philosophiques ont toujours exécré cet ouvrage de Kant. Un Moltke pouvait dire :

La paix perpétuelle est un rêve, et pas même un beau rêve. La guerre est un élément de l'ordre du monde, institué par Dieu... Sans la guerre, le monde s'enliserait et il se perdrait dans le matérialisme.

Aujourd'hui, les impérialistes américains et leurs satellites d'Allemagne occidentale reprennent cette honteuse philosophie de la guerre, pour préparer une nouvelle boucherie, sous le camouflage de la Communauté Européenne de Défense.

Dans ces conditions, l'ouvrage de Kant, bien qu'il ait été écrit à l'occasion de la paix de Bâle conclue en 1795, garde toute sa valeur d'actualité. Une idée l'inspire tout entier : la foi dans la raison humaine. Kant est convaincu que la paix perpétuelle est non pas un idéal éloigné, hors de portée, mais un problème à résoudre de proche en proche.

On ne considèrera pas, écrit-il, un traité de paix comme tel si on l'a fait en réservant en secret la matière d'une guerre à venir.

Cette thèse n'était pas seulement une critique de la paix de Bâle. C'était aussi un avertissement, qui n'a été suivi ni par ceux qui ont dicté le traité de Francfort, ni par ceux qui ont imposé la paix de Versailles. Surtout dans l'ère de l'impérialisme, tel que Lénine devait le définir, les Etats capitalistes sont toujours préoccupés de conclure précisément le genre de traité de « paix » que Kant a condamné.

Kant sentait déjà que son appel à une paix juste resterait vain si une condition parmi d'autres n'était pas réalisée : l'établissement d'une « Constitution bourgeoise républicaine », par quoi il entend l'abolition de la contradiction entre ceux qui, dans le monde féodal, dans l'Allemagne de son temps, endurent tous les tourments de la guerre et ceux à qui, dit-il,

la guerre ne prend absolument rien de leurs tableaux, de leurs parties de chasse, de leurs châteaux de plaisance, de leurs fêtes de cour et ainsi de suite.

On voit nettement que la critique du monde féodal exercée par Kant reste valable pour le monde bourgeois, qui lui a succédé.

---

1. J. Michelet : *les Fédérations*. Chapitre XII : « De la religion nouvelle. Fédération générale (14 juillet 1790) ».

2. Voir à ce sujet l'article du Dr Georg Klaus : « Kant et la paix » publié dans le n° 58 (juillet-août 1954) des *Cahiers internationaux*.

Kant se prononce pour le désarmement.

Il s'élève contre le fardeau des emprunts à destination militaire.

Il estime que pour éviter les complications internationales, rien ne vaut le respect absolu de la souveraineté des Etats, et il formule un certain nombre de conditions pour la garantie de cette souveraineté.

Il vaut la peine de noter que l'une de ces conditions consiste à ne jamais céder à une autorité étrangère le droit de disposer des troupes nationales, et qu'un autre des principes reconnus par Kant est qu'aucun Etat ne s'immiscera dans la Constitution et le gouvernement d'autrui. On voit par là avec quel cynisme ceux-là falsifient l'idée de Kant sur la formation d'une fédération mondiale des Etats, qui prêchent ou bien la C.E.D. ou bien une Pan-Europe et un gouvernement mondial reposant précisément sur l'abandon de la souveraineté des différentes nations au bénéfice de l'impérialisme le plus fort. L'unité du monde réalisée par la subordination forcée des différents Etats à un seul est qualifiée par Kant de « despotisme sans âme », et il affirme qu'elle ne peut conduire en fin de compte qu'à l'anarchie.

Le caractère utopique des espoirs inspirés à Emmanuel Kant par la société bourgeoise est évident. Mais il n'empêche que maintenant, nous comprenons parfaitement pourquoi les partisans de la Communauté Européenne de Défense et de la soumission aux milliardaires américains n'ont pas eu, le mois dernier, la liberté de célébrer l'anniversaire de la mort du grand humaniste qui a écrit en faveur de la paix perpétuelle. Cette liberté, nous l'avons, nous qui héritons comme marxistes de tous les trésors d'intelligence et de moralité du passé.

L'évolution complexe des milieux scientifiques à l'heure actuelle

Par rapport au temps où vivait Kant, combien plus complexe est aujourd'hui l'évolution des opinions philosophiques et politiques d'une partie des savants, évolution caractéristique de la science bourgeoise à l'étape actuelle de déclin de l'impérialisme, de pourrissement des classes régnantes !

Kolman, dans l'article déjà cité, invoque un exemple que Labérenne a pris, lui aussi, ce matin ; l'exemple d'Albert Einstein.

Ce qu'Einstein a fait pour la théorie spéciale, puis pour la théorie générale de la relativité, dénote le plus grand génie. Même en comparaison avec cela, ses travaux secondaires sur la thermodynamique brillent du plus vif éclat. Mais, comme Labérenne le demandait ce matin, est-ce que les opinions philosophiques d'Einstein ont contribué à ses études scientifiques ou, au contraire, ne les auraient-elles pas freinées ?

Einstein lui-même s'est proclamé, dans le passé, continuateur de Mach en philosophie. Certes, il s'est toujours désolidarisé des philosophes qui essayent de tirer argument de la théorie de la relativité en faveur de l'agnosticisme ; il s'est moqué des mystiques d'après lesquels son univers à quatre dimensions autorisait les « miracles » du spiritisme. Cependant, dans sa philosophie éclectique où se sont rencontrées parfois des thèses manifestement matérialistes, la place dominante est occupée par la doctrine de Mach, et celle-ci a eu une influence néfaste même sur la théorie de la relativité. Dans l'article « La physique et la réalité », inséré dans son dernier livre, *Out of my Latter Years*

(New-York, 1950), Einstein écrit en faisant le bilan de ses opinions sur la philosophie des sciences :

La physique consiste en un système logique de pensée... dont les bases ne peuvent être obtenues par méthode inductive, à partir des péripéties de l'expérience, mais seulement par la libre invention.

Et encore ;

L'évolution s'opère en direction de la simplicité grandissante de la base logique...

Tout cela rappelle les opinions de Mach critiquées par Lénine.

Naturellement, il serait faux de prétendre que cet admirable génie a fait campagne contre le matérialisme ; le matérialisme spontané propre à tout physicien a toujours été beaucoup plus fort chez lui que chez les Heisenberg, les Bohr et les Dirac. Ce sont les philosophes de la secte de Mach, dans le genre de Philippe Franck et Reichenbach, qui se sont accrochés à l'interprétation idéaliste de la théorie de la relativité, alors que cette théorie, prise en elle-même, est une confirmation éclatante du matérialisme dialectique. Mais il n'en reste pas moins qu'Einstein philosophe se présente à nous avec un visage composite.

Il a fourni bon gré mal gré un terrain favorable à la prolifération, sur la théorie de la relativité, de la philosophie bourgeoise, du relativisme philosophique, de l'agnosticisme et du subjectivisme.

Ses opinions politiques, au contraire, à quelles occasions le monde les a-t-il connues ? Lorsque, vers 1924, au moment de la famine dans la région de la Volga, il a été à la tête du Comité allemand d'aide aux affamés. Lorsque après 1930, avec Barbusse, Romain Rolland et Maxime Gorki, il a participé à la campagne internationale contre la guerre. Lorsqu'il s'est élevé et s'élève contre le fascisme, contre la discrimination raciale, contre la militarisation de la science, pour l'interdiction de l'arme atomique et des autres moyens d'extermination massive.

Et nous saluons ce soir le grand courage grâce auquel Einstein est l'un des hommes qui appellent à la résistance au fascisme américain, à la lutte contre le mac-carthysme.

Beaucoup d'entre vous savent déjà dans quelles circonstances il a élevé la voix tout récemment. Einstein avait reçu une lettre d'un membre du corps enseignant de New-York, révoqué après vingt ans de services pour avoir refusé de déposer devant l'inquisiteur Mac Carthy. On avait cité cet homme à comparaître parce qu'il avait dirigé il y a six ans un groupe d'études des relations culturelles internationales. Cet instituteur avait donc écrit à Einstein :

Une déclaration de votre part contribuerait beaucoup à l'union des enseignants et mobiliserait le public pour repousser les attaques des nouveaux obscurantistes.

Albert Einstein a répondu positivement à cette prière en ajoutant à sa lettre un *P.-S.* où il indiquait que celle-ci n'avait pas de caractère confidentiel. Bien plus : quand la rédaction du *New-York Times* a téléphoné au grand savant pour lui faire confirmer l'authenticité du message, il a déclaré en propres termes qu'il refuserait pour sa part de déposer devant la Commission Mac Carthy s'il était cité par elle. Voici le texte de sa réponse au professeur révoqué ;

Cher Monsieur,

Les intellectuels de notre pays sont placés devant un problème très grave. Les politiciens réactionnaires sont parvenus à semer dans le public la suspicion à l'égard de toute entreprise de l'esprit en agitant à nos yeux le « péril extérieur ». Depuis qu'ils y ont réussi, ils se mettent à opprimer la liberté de l'enseignement et à chasser de leur place, en les vouant à la misère, tous ceux qui ne capitulent pas. Que doivent faire les intellectuels contre cette plaie ? Quiconque est cité devant une commission de ce genre, doit refuser de déposer ; autrement dit, il faut qu'il soit prêt à affronter la prison et la misère. Bref, il faut qu'il sacrifie son bien-être personnel dans l'intérêt de la prospérité morale générale de son pays. On doit motiver le refus de témoigner en disant que c'est une honte de soumettre un citoyen intègre à des méthodes inquisitoriales de ce genre et que cette espèce d'inquisition représente une violation de la Constitution.

S'il se trouve un assez grand nombre d'intellectuels pour agir ainsi, ils auront le dessus. Sinon, les hommes de pensée de ce pays ne méritent rien de mieux que l'esclavage qu'on leur prépare.

Sincèrement,

Albert Einstein

Nous saluons de tout notre cœur notre grand camarade de combat contre la réaction et l'obscurantisme, le professeur Albert Einstein.

Ce qui retient surtout notre attention ce soir, c'est que le passage de plus en plus net d'Albert Einstein sur des positions de lutte politique et sociale n'est pas un fait isolé. Tant s'en faut. De nos jours, un partage s'opère sous nos yeux entre les savants et, en général, les intellectuels des pays capitalistes. Toute la masse des intellectuels qui étaient — comme on dit, — « neutres » en politique, notamment toute la masse des savants qui essayaient de rester à l'écart des brûlants problèmes sociaux, se différencie désormais, et souvent d'une façon brusque. A un pôle, note Kolman, se rassemblent ceux qui ont compris que la science doit servir le progrès, la paix et l'humanisme, et à la faveur de cette évolution de caractère politique, certains d'entre eux passent aussi, dans le domaine scientifique, du matérialisme spontané au matérialisme dialectique.

Qui douterait de cette évolution n'a qu'à consulter les attitudes de la réaction, à observer comment elle écume de rage, à voir la façon désespérée dont un organe contre-révolutionnaire à l'usage des intellectuels tel que la revue *Preuves* calomnie les marxistes pour empêcher le rassemblement des Français fidèles à la cause nationale et démocratique.

Dans d'autres « colloques » que celui-ci, dans les conciliabules de *Preuves*, M. Manès Sperber et M. Raymond Aron poussent les hauts cris parce qu'il y a des milliers et des milliers d'intellectuels français qui viennent au marxisme. Leur seule ressource est de nous dire : « Vous avez des médecins, des artistes, des universitaires, des savants, des juristes, des ingénieurs en grand nombre, mais dès l'instant qu'ils sont devenus des *marxistes*, nous décrétons qu'ils ont cessé d'être des *intellectuels*. Car tel est notre bon plaisir ».

Litteræ non erubescunt. Et l'on peut toujours mettre le vocabulaire sens dessus dessous avec l'espoir enfantin de se débarrasser des réalités !

Que peuvent ces tours de passe-passe pour empêcher le rassemblement des forces nationales et démocratiques, auquel les marxistes contribuent de toute leur énergie dans l'ordre pratique et que le marxisme fonde dans l'ordre théorique en justifiant scientifiquement cette démarche de salut public ?

Pour les valeurs démocratiques et nationales

Au pôle opposé se rassemblent les hommes dont la philosophie a sombré dans l'obscurantisme, au mépris des grandes traditions françaises. La réaction américaine, avec les moyens puissants dont elle dispose sur les savants, exerce une pression terrible sur eux, pour les orienter sur cette deuxième voie.

Les aspects réactionnaires de la vie de la science aujourd'hui sont partie intégrante d'une entreprise générale de dégradation des valeurs démocratiques et nationales. Les trusts, les banques cosmopolites ont intérêt à développer la science seulement si elle leur sert, si elle sert les intérêts impérialistes rapaces ; c'est seulement dans cette mesure qu'ils la financent et lui accordent leur soutien moral et politique.

De plus en plus, il en va de même des autorités gouvernementales. Je le disais récemment dans cette même salle à un auditoire différent, réuni pour organiser la lutte contre la raréfaction systématique des crédits de l'éducation nationale et de la science. L'avarice que nous constatons a bien des raisons d'être, mais l'une de ses causes est qu'une telle compression des crédits présente un grand intérêt politique ou policier, pour la réaction. Elle lui permet en effet de passer, dans l'administration des choses de l'esprit, à l'application du système de concurrence et d'étranglement en usage sur le plan de l'industrie et du négoce.

Supposez, à la Sorbonne, au Collège de France, où vous voudrez, un savant ou un groupe de savants dont les opinions sociales et politiques, l'attachement à la paix, le goût de la liberté et de l'indépendance nationale déplaisent au gouvernement. Comme les autorités disposent de peu d'argent au budget, elles auront beau jeu pour rogner les crédits de fonctionnement attribués au laboratoire mal vu et mettre ainsi ce laboratoire dans l'impossibilité radicale de travailler normalement. Heureux encore si le ministre, ou l'un de ses collègues, n'organise pas ailleurs, dans des conditions matérielles très favorables, la concurrence directe à l'enseignement de la chaire qui lui porte ombrage !

Quelques mois passeront. Les savants célèbres, honorés dans le monde entier, auxquels on aura coupé les crédits, auront dû, cela se comprend, consacrer tout leur temps, non à la recherche ou à l'enseignement, mais à ces démarches pénibles, que plusieurs d'entre vous connaissent d'expérience, auprès de toutes les autorités existantes, de tous les mécènes possibles, pour trouver le matériel et l'argent que le gouvernement leur a refusés et sans lesquels ils ne peuvent travailler. Arrive le terme de l'année ; ce même gouvernement se retourne vers le savant étranglé et lui dit : « Votre laboratoire, votre service est devenu stérile ; il ne produit plus, il ne publie plus, il n'est plus à la page. Nous constatons son inutilité et nous le supprimons ».

Je ne récite pas un conte. Je dénonce l'infâme politique qu'on tente d'appliquer aujourd'hui à certains savants parmi les plus illustres, mais aussi les plus indépendants, les plus attachés à la paix, les plus patriotes et par conséquent les plus redoutés en haut lieu.

Qu'on n'aille d'ailleurs pas croire qu'il s'agit de frapper les seuls savants progressistes. En réalité, c'est toute la science française qui est visée.

Permettez-moi d'insister quelques instants sur l'abominable campagne de dénationalisation de l'enseignement, de la science et de la technique qui est engagée par les milieux dirigeants de notre pays.

Au Collège de France, dans l'établissement dont la règle et la raison d'être veulent que les professeurs enseignent non pas l'acquis déjà consigné dans les livres, mais les conceptions nouvelles, la science en train de se former, un cours de physique atomique a été confié à un professeur américain [1] incapable d'apporter une véritable contribution originale. Ce maître s'est borné longtemps à lire les pages d'un livre dont il est l'auteur et qui figure dans les bibliothèques spéciales de Paris depuis de long mois. A la Faculté des Sciences, on va plus loin : les cours donnés en langue américaine [2] ne sont même plus traduits en français !

Il ne viendrait certes à l'idée de personne de s'opposer à la présence dans les chaires de nos universités d'authentiques savants étrangers, sous la condition élémentaire de réciprocité, bien entendu. Mais la situation que nous exposons n'a rien à voir avec de tels échanges. Une nuée de professeurs et de chercheurs d'outre-Atlantique s'est abattue sur le pays au titre de la loi Fullbright, loi *américaine* appliquée *en France*, qui fait servir à l'entretien de ces messieurs une partie de la contrevaleur en francs des crédits du plan Marshall. Ils constituent sur le plan scientifique et technique un service de renseignements coordonné par le conseiller scientifique de l'Ambassade américaine à Paris, spécialiste connu des réactions photonucléaires et des gerbes cosmiques, et par le chef du bureau scientifique américain de Paris, un physico-biologiste également connu et compétent. Le conseiller scientifique ne manque jamais de suivre personnellement tout ce qui peut se faire d'intéressant en France dans la physique théorique, y compris les activités du Commissariat à l'Energie atomique, dût-il éprouver un choc bien désagréable quand, en entrant dans un bureau encore rebelle à son autorité, il aperçoit au mur les portraits de Julius et Ethel Rosenberg.

★

En ce qui concerne l'enseignement du premier degré, un effort soutenu est fait pour rendre obligatoire le bilinguisme, c'est-à-dire l'usage de l'anglais parallèlement au français. Le 18 novembre 1953, le gouvernement a constitué une commission spéciale à cette fin, en dépit de la réclamation unanime du Conseil Supérieur de l'enseignement. En même temps, on parle de créer un français appauvri et simplifié, le « français de base », incroyable insulte au patrimoine linguistique et littéraire d'un grand peuple. C'est le ministre de l'Education nationale qui exerce la présidence de l'association dite « Monde bilingue ».

Ces gens-là ont sans cesse à la bouche les mots de compréhension des peuples et d'amitié internationale. Mais messieurs les promoteurs du bilinguisme obligatoire et du système Fullbright sont bien incapables de justifier en raison le condominium de la langue anglaise en France ou l'implantation massive de « chercheurs » américains dans notre pays. Tout le monde comprend qu'il s'agit d'enchaîner encore davantage le destin de la France au monde anglo-saxon.

Nous lisons dans Lénine :

---

1. M. Deutsch.
2. par M. Marchak.

N'est pas marxiste, ou même simplement démocrate, celui qui ne reconnaît pas l'égalité des nations et des langues, qui ne lutte pas contre toute oppression ou inégalité nationale. Cela ne fait pas de doute.

★

Si nous regardons maintenant du côté des ingénieurs, nous verrons comment tout est fait pour les démoraliser, pour leur inculquer une mentalité de résignation à la démission nationale sur le plan de la technique. A l'instigation du ministre Pleven, on ferme démonstrativement et par système les usines de l'aéronautique, et les ingénieurs se demandent si l'année 1954 sera celle de la fin d'une branche de l'industrie française qui fut la première au monde. On refuse tout crédit pour les constructions maritimes, alors que les paquebots français ont vingt-cinq ans d'âge sur la ligne Le Havre-New-York, si bien que, dans quatre ans, aucun d'eux ne pourra affronter la haute mer.

On écrase la recherche par le manque prémédité de moyens financiers, par l'avalanche non moins organisée des publications anglo-saxonnes au détriment de toutes les autres, plus encore par les méthodes massives d'exploitation sous licence de brevets étrangers.

Aux ingénieurs français, qui ont conscience de représenter un capital original et vivant, on ne fait plus exécuter que du travail de copie. L'opinion doit être alertée sur cet immense péril. On n'exerce plus les ingénieurs à la création ; ils sont employés exclusivement à des besognes de fabrication ou de contrôle. Ceux qui ont du talent, qui aiment leur métier, les meilleurs des ingénieurs se désespèrent de cette situation, et les voilà disponibles pour l'achat et l'expédition à l'étranger ! Un jour ou l'autre passe dans leur usine quelque missionnaire de la « productivité » américaine, qui leur dit : « Messieurs, vous vous plaignez à juste raison. Venez chez nous, pour un simple stage d'un an ! Vous travaillerez à de magnifiques créations ». L'ingénieur ardent et désireux de produire, cède à cet appel. Il fait aux Etats-Unis un séjour d'un an. Le terme échu, on lui suggère de renouveler son engagement pour la même durée. Pris dans l'engrenage, il reste bientôt à demeure, oublieux de son pays, travaillant lui-même à vassaliser sa patrie.

Ainsi la colonisation s'opère seulement chez nous et sur place ! Elle se fait aussi sous la forme raffinée d'une exportation de certaines de nos meilleures valeurs techniques et humaines.

Dans une interview récente, Frédéric Joliot-Curie a dénoncé avec précision les méthodes délibérées d'étouffement matériel d'une science et d'une technique nationales auxquelles ne font défaut ni les ressources intellectuelles ni les grandes traditions.

L'ensemble des intellectuels constate avec colère que même de grands anniversaires nationaux comme celui de Hugo, de Rabelais sont sabotés par le gouvernement, que rien n'est fait en haut lieu pour honorer une date comme le vingtième anniversaire de la découverte de la radioactivité artificielle par deux grands savants français.

★

C'est encore la haine de la réaction pour certains caractères progressistes de l'enseignement français traditionnel, l'engouement pour les méthodes américaines de « culture » intellectuelle qui expliquent les tentatives officielles

récentes de réformer l'enseignement du deuxième degré dans un sens obscurantiste et malthusien, en réduisant notamment l'enseignement de la philosophie à un minimum proche du néant. A cette occasion, les professeurs communistes de philosophie, tous les enseignants marxistes et aussi les représentants du Parti communiste au Parlement ont pris la défense de cet enseignement menacé et condamné les projets de pseudo-réforme du second degré. Beaucoup de philosophes professionnels, surtout parmi ceux qui professent des théories idéalistes, ont manifesté de la surprise devant le fait que les marxistes se prononçaient pour le maintien de l'enseignement existant de la philosophie et assumaient sa protection.

Encore une fois, ces hommes oubliaient que les marxistes luttent contre LA CLASSE réactionnaire et dépérissante qui nourrit l'obscurantisme et à qui devient insupportable tout enseignement favorisant plus ou moins le maniement des idées générales et le développement de l'esprit critique. Les marxistes ne laissent pas les arbres leur cacher la forêt. Les philosophes idéalistes eux-mêmes, quand ils prennent conscience des exigences obscurantistes grossières de l'étranger et de ses agents, entrent sur le front de lutte national.

Notre ennemie, c'est l'idéologie de reniement de la France et de décadence nationale, qui, dans l'expérience concrète, apparaît toujours solidaire des tendances philosophiques les plus rétrogrades.

★

Considérons un numéro récent du *Bulletin de l'Association des professeurs de philosophie*, celui d'octobre-novembre 1953. Nous y trouvons un article très instructif, intitulé : « La philosophie aux examens aux U.S.A. ». L'auteur, M. Jean Brun, du lycée de Londres, n'appartient pas, à ma connaissance, au courant d'opinion marxiste. Ce professeur nous explique :

> Les étudiants qui répondent aux questions posées ont environ 22 ans ; ils ont fait quatre années d'études dans un « College », à raison de quatre heures de philosophie par semaine. Des feuilles dactylographiées sont remises aux candidats, qui n'ont qu'à inscrire leur nom et répondre aux questions par des numéros ou par un signe indiquant la solution juste. Ces épreuves ne demandent donc aucune mise en page, aucune rédaction...

Voici des extraits du questionnaire proposé à ces jeunes gens qui auraient en France l'âge de la licence, et au delà :

Les premiers philosophes grecs :
— vivaient en Italie du Sud ?
— s'intéressaient principalement aux problèmes de morale ?
— vivaient au IIIe siècle avant J.-C. ?

Plus loin :

Plotin :
— vivait au XIIIe siècle ?
— était un néo-platonicien ?
— développa une philosophie originale qui cherche à concilier l'enseignement de Platon, d'Aristote et des Stoïciens ?
— enseignait une doctrine de l'émanation, plutôt que de la création, pour expliquer l'existence du monde ?

Les connaissances en logique se vérifient de la façon suivante : l'étudiant

doit porter entre les parenthèses de la colonne de droite le numéro convenable de la colonne de gauche :

1. Orange de Californie
2. fruit
3. produit agricole
4. agrumes
5. orange

16. quel est le concept qui a la plus grande extension ? ( )
17. quel est le concept qui a la plus grande compréhension ? ( )
18. quel est le concept qui a la plus petite compréhension ? ( )

Tout le texte semble tiré d'un manuel pour enseignement des anormaux ! Tant d'infantilisme paraît incroyable. Comme professeurs nous en sommes scandalisés, et non pas seulement parce que nous sommes des marxistes, mais déjà simplement parce que nous sommes des Français.

Nos collègues comprendront-ils maintenant pourquoi nous avons défendu l'été dernier l'existence de leur classe de philosophie, tout en sachant qu'à l'heure actuelle, la majorité des professeurs chargés de cette classe enseignent l'idéalisme ? Nous sommes attachés en France à deux choses qui nous paraissent toutes naturelles : l'une est la dissertation philosophique en forme, par laquelle on peut voir si un jeune homme ou une jeune fille sait raisonner, tandis qu'avec le système américain, pareille constatation est totalement exclue ; l'autre, dont il n'y a aucune trace non plus aux Etats-Unis, est le recours direct de l'élève aux textes des grands auteurs. Sur ces deux points, nous réalisons l'accord avec tous les professeurs de philosophie de ce pays et nous nous heurtons directement aux méthodes abêtissantes, primitives et obscurantistes que l'Amérique veut importer chez nous.

Je ne puis me retenir de voir une malicieuse indication de l'histoire dans le fait qu'au même numéro du *Bulletin des professeurs de philosophie* où paraît cette dénonciation peut-être involontaire de l'enseignement pseudo-philosophique d'Amérique, figurent d'autre part parmi les principaux articles des « Notes sur le matérialisme dialectique » rédigées par un marxiste connu de l'Ecole Normale Supérieure...

Union contre les propagandes de décadence

Les marxistes dénoncent et dénonceront toutes les formes et toutes les sources de l'idéologie de décadence nationale. Hier, c'était Gœbels, aujourd'hui, c'est la propagande américaine aux multiples canaux, qui répand cette conception paralysante d'une démission de la France, mensonge utile aux candidats à la domination mondiale.

L'abaissement de la France était déjà un thème de prédilection pour Laval et ses acolytes il y a vingt ans. Mais un homme, un ouvrier français leur répondit victorieusement en montrant dans un rapport présenté au Congrès de son Parti, en janvier 1936, à Villeurbanne, que les prédicateurs de l'impuissance nationale ne faisaient que colporter des mensonges bienvenus pour l'étranger et pour la réaction fasciste de l'intérieur. Cette riposte, vous la trouverez au tome onze des *Œuvres* de Maurice Thorez. Le même dirigeant marxiste réplique aux fables d'aujourd'hui, non moins perfides, dans l'interview qu'il vient d'accorder au journal des jeunes *l'Avant-Garde*.

Les difficultés économiques, la misère du peuple, les déchéances politiques ne sont pas le fait d'une décadence française. La France, l'un des pays les plus riches et les plus beaux du monde, n'apparaît faible et décadente qu'en raison de la politique de démission nationale, de soumission à l'étranger pratiquée par nos gouvernants depuis 1947... La France est en mesure de se comporter comme une grande nation souveraine.

Nous combattrons, nous aussi, les propagandistes de la démission nationale. Nous les combattrons partout où ils se trouvent, soit qu'ils se rangent derrière un Georges Bidault, qui abaisse délibérément la France comme grande puissance au profit de l' « Europe » vaticane des Six, soit qu'avec Guy Mollet ils se réfèrent à un Léon Blum, appelant dans son livre *A l'échelle humaine* la nation française à se « sacrifier » au profit « d'une dépendance vis-à-vis d'un ordre de réalité supérieur », parce que, — goûtez cette humilité quasi-chrétienne, — notre pays doit « expier... une œuvre trop belle, trop vaste et surtout trop généreuse pour les forces d'une nation seule ».

Quant à nous, nous sommes sûrs qu'il n'y a pas beaucoup de savants, pas beaucoup d'intellectuels socialistes ou chrétiens qui soient décidés à consommer, ou plutôt à laisser continuer, le « sacrifice » et l' « expiation », l'holocauste de la science française sur l'autel de la guerre asiatique ou au profit des budgets de la Communauté Européenne de Défense.

Avec nous, comme nous, les socialistes et les chrétiens désirent le changement d'orientation politique grâce auquel la nouvelle floraison de la pensée scientifique se ferait rapidement et magnifiquement sentir dans une France redevenue maîtresse de ses destinées, dans une France indépendante et pacifique, qui aurait licence de consacrer aux œuvres de vie et de création les ressources vouées maintenant aux entreprises de mort et de destruction.

La science française, aujourd'hui, est frustrée délibérément de ses droits. Sa faiblesse est provoquée et organisée.

Qu'aucun intellectuel français n'aille confondre cette situation parfaitement corrigible et réparable avec on ne sait quelle fatalité de l'histoire !

Qu'aucun intellectuel français ne se laisse aller au malheur de douter de son pays quand tout nous montre l'avenir ouvert, quand une jeunesse étudiante active et enthousiaste, et qui sait se battre pour les crédits de la science, prépare une relève digne des legs glorieux du passé et des tâches exaltantes de l'avenir !

Lénine disait de la science qu'elle est la grande fierté de l'humanité. Nous luttons pour le socialisme afin que la science devienne le bien du peuple et serve ses seuls intérêts.

Nous luttons pour que cette science soit, dans tous les cas et dans tous les domaines, une science critique et créatrice, qui ne s'arrête jamais, mais pousse à des résultats nouveaux, une science véritable, honnête devant les faits et courageuse. Nous luttons, convaincus de la vérité profonde qui retentit dans cette sentence de Lénine :

Devant l'alliance des représentants de la science, du prolétariat et de la technique, aucune force obscure ne peut résister.

LES ÉDITIONS SOCIALES

Direction : 64, boulevard Auguste-Blanqui Paris 13e
Service de vente : 24, rue Racine, Paris, 6e

Extrait du Catalogue

OUVRAGES DE KARL MARX

LE CAPITAL

CRITIQUE DE L'ÉOONOMIE POLITIQUE

LIVRE PREMIER

LE DÉVELOPPEMENT DE LA PRODUCTION CAPITALISTE

Traduction de Joseph ROY
entièrement revisée par l'auteur

Tome Premier. — I. La marchandise et la monnaie. — II. La transformation de l'argent en capital. — III. La production de la plus-value absolue.
Un volume de 320 pages ..... broché.... **450 fr.**
cartonné.. **700 fr.**

Tome Deuxième. — IV. La production de la plus-value relative. — V. Recherches ultérieures sur la production de la plus-value. — VI. Le salaire.
Un volume de 248 pages ..... broché.... **350 fr.**
cartonné.. **600 fr.**

Tome Troisième. — VII. L'accumulation du capital. — VIII. L'accumulation primitive. Index et Table du Livre Premier.
Un volume de 384 pages ..... broché.... **500 fr.**
cartonné.. **750 fr.**

LIVRE DEUXIEME

LE PROCÈS DE CIRCULATION DU CAPITAL

Tome Premier. — I. Les métamorphoses du capital et leur cycle. — II. La rotation du capital.
Traduction de Erna COGNIOT
Un volume de 328 pages ..... broché.... **550 fr.**
cartonné.. **800 fr.**

Traduction de Mme C. COHEN-SOLAL et de Gilbert BADIA
Tome Deuxième. — La reproduction et la circulation de l'ensemble du capital social.
broché.... **550 fr.**
cartonné.. **800 fr.**

★

TRAVAIL, SALARIÉ ET CAPITAL
SUIVI DE
SALAIRE, PRIX ET PROFIT

Un volume de 136 pages ..... **260 fr.**

LES LUTTES DE CLASSES EN FRANCE
(1848-1850)
LE 18 BRUMAIRE DE LOUIS BONAPARTE

Un volume de 304 pages avec de nombreuses illustrations en hors-texte ..... **450 fr.**

LA GUERRE CIVILE EN FRANCE 1871

Un volume de 360 pages, illustré de 31 hors-texte et de deux fac-similés.
broché : **750 fr.**, cartonné : **950 fr.**